

1949-2019 / COLLECTION ANNIVERSAIRE / VOLUME 4

LES DÉCENNIES PARIS MATCH

NOS ANNÉES **1980**

Rome : on a tiré sur le pape

Sophie Marceau : déjà femme après « La boum »

Affaire Grégory : trente-quatre ans de mystère

M 08276 - 4H - F: 7.95 € - RD



Charles et Diana : pour le meilleur... et pour le pire

UN REGARD BOULEVERSANT SUR LA NORVÈGE

17 dates du 7 octobre 2018 au 3 février 2019



ARCHIPELS NORVÉGIENS, BALEINES ET AURORES BORÉALES

à partir de **4.900€**

TMR vous offre un regard bouleversant sur la nature, à travers une croisière sans précédent : visiter des sites archéologiques, des villages classés par l'Unesco (un des plus beaux villages du monde dans le Nusfjord, les sublimes îles Lofoten, les incroyables îles Vesterålen, les culturelles Bodø et Tromsø...), jouir du fameux art de vivre norvégien, écouter le chant des baleines, caboter sous la céleste aurore boréale... savourer les plaisirs de voyager en yacht comme entre amis, avec seulement 12 convives... Voici les gages de la plus belle croisière.

DEMANDEZ VOTRE ALBUM DE VOYAGE

04 91 77 88 99



PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT
DE LA RÉDACTION
Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO
Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION
Michel Maiquez.

RÉDACTEUR EN CHEF
Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO
Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF
TECHNIQUE
Tania Gaster.

DIRECTRICE DU PROJET
Anne-François Béchet.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Jean-Pierre Bouyxou, Jean-Michel Caradech, Romain Clergeat, Anne Fèvre (maquette), Irène Frain, Nicolas Fresneau (révision), Régis Le Sommier, Pascal Meynadier, Caroline Pigozzi, Olivier Royant, Alain Tournaille, Valérie Trierweiler.

ARCHIVES PHOTO
Yvo Chomé (chef de service).

DOCUMENTATION
Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION
Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES
Laura Félix-Faure. Tél. : 01 41 34 61 43.

Frédéric Loisy. Tél. : 01 41 34 78 64.

IMPRESSION Roto France Impression,

Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé

d'imprimer en mars 2018. Papier provenant

majoritairement de France, 0 % de fibres

recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation :

Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Hachette

Filipacchi Associés, S.N.C. au capital de

78 300 €, siège social : 149, rue Anatole-France,

92534 Levallois-Perret Cedex,

RCS Nanterre B324286319. Associé : Hachette

Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE

LA PUBLICATION
Claire Léost.

Hachette Filipacchi Associés est une filiale

de Lagardère Active SAS.

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE
Denis Olivernies.

Les indications de marques et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information

sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent

être soumis à de légères variations. Les

documents reçus ne sont pas rendus et leur

envoi implique l'accord de l'auteur pour leur

libre publication. La reproduction des textes,

dessins, photographies publiés dans ce numéro

est la propriété exclusive de Paris Match, qui

se réserve tous droits de reproduction et de

traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : août 2018 / © HFA 2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Valérie Salomon.

Directrice commerciale et

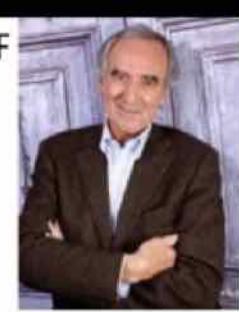
diversification : Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 41 14 92 21.

EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



De toutes les couleurs...



Le rose et le noir. Ainsi en est-il du cocon soyeux des têtes couronnées.

Tout commence dans le faste d'un conte de fées surprise, sous les ors de Buckingham, avec les serments d'amour de Westminster. L'union à grand spectacle de Charles, en quête de couronne, et de Diana, madone de cœur au cœur fragile, tournera court, comme l'avait prédit Irène Frain un soir de bouclage, à la stupéfaction générale. De fait, elle virera au drame. Un drame que subit aussi, de plein fouet, la famille Grimaldi avec la mort brutale de la princesse Grace de Monaco, tuée dans un accident de la route. Et, déjà, une autre tragédie guette Caroline...

Les années Mitterrand misent tout sur le rose. Ou plutôt la rose, fleur symbole, non sans épines, d'un Parti socialiste rénové. On moque alors la

culture «en veston rose» tournant les débuts du septennat en aimable dérision. Mais, en dehors de la grande politique et des réformes sociétales telle l'abolition de la peine de mort, la culture est l'atout chic du président. Avec Jack Lang à la baguette, les idées foisonnent et font date : de la Fête de la musique au bicentenaire allègre et pop-mode de la Révolution française... L'ancien ministre dit tout à Valérie Trierweiler.

Le monde vire au blues. Attentats, guerres, terrorisme jalonnent de larmes nos années 1980. Anouar el-Sadate, auréolé d'un prix Nobel de la paix, tombe sous les balles de djihadistes au Caire. Suivent l'Afghanistan des moudjahidines, la guerre Iran-Irak, le Liban en feu où nos paras sont assassinés. Pour Régis Le Sommier, l'Orient aux mille maux ouvre la boîte de Pandore... Dès lors, les attentats se multiplient.

Peur sur Paris, peur sur l'Europe (la catastrophe nucléaire de Tchernobyl et le drame irlandais). Peur sur le monde. Un monde que l'homme d'affaires Donald Trump, maître de «l'art du deal» jure de conquérir. Il se confie sans complexes ni tabous à Olivier Royant, en poste au bureau de New York. Ses propos de l'époque font fortement écho aujourd'hui.

Série noire ou polar rustique... Grégory, un gamin de 4 ans est noyé dans la Vologne. Plongée dans une querelle de village aux relents archaïques. Jean Cau, la plume de Match alors, brosse un dossier jamais refermé. Sans clore le mystère oppressant, il coiffe les reportages menés en toute liberté par nos envoyés spéciaux au cœur de clans ivres de jalouse, de chagrin et de vendetta.

Noir encore est le cœur de Match quand son photographe, Richard Jeannelle, embarqué dans l'équipée de Philippe de Dieuleveult, le baroudeur de la télé, disparaît dans les rapides d'Inga au Zaïre. Une énigme jamais élucidée. Il en reste ce mot du président Mobutu : «Dieuleveult ? Dieu n'a pas voulu...» jeté au visage des veuves ! Cinglante et glaciale ironie...

Enfin, le sport bleu France ! Tandis que le cinéma révèle et consacre ses nouvelles stars, Sophie Marceau, Isabelle Adjani, le sport français rafle les podiums. Platini, Noah, Rives, Prost, Hinault, le drapent d'un tricolore festif. Il y en a pour tous les goûts : football (championnat d'Europe), tennis (Roland-Garros), rugby (Tournoi des cinq nations), Formule 1 (grands prix), cyclisme (Tour de France)... Jamais le bleu France n'aura tant claqué, et simultanément, sur le pavé du triomphe. Une décennie en or ! ●



POUR VOUS PROCHER
LA COLLECTION COMPLÈTE
«LES DÉCENNIES»

Tél. : 01 71 09 52 89,
ou sur Internet :
decennies.parismatchabo.com
Commandez un ancien hors-série
au 01 41 34 74 56.



Retrouvez
toute l'actualité
sur notre site :
parismatch.com

VOLUME 5
NOS ANNÉES 90

En kiosque dès le
mois d'octobre 2018



SOMMAIRE

NOS ANNÉES 80

LE CHOC DES PHOTOS	6
CHARLES ET DIANA: UN TROP BEAU CONTE DE FÉES <i>Par Irène Frain</i>	14
MONACO: ADIEU GRACE	22
ADJANI ET MARCEAU, LA NOUVELLE VAGUE GLAMOUR	26
JACK LANG RACONTE LES ANNÉES MITTERRAND <i>Interview Valérie Trierweiler</i>	32
« RAINBOW WARRIOR »: HONTE ET TRAHISONS <i>Par Jean-Michel Caradec'h</i>	40
RAONI, LE TOUR DU MONDE D'UN INDIEN <i>Par Patrick Mahé</i>	42
TCHERNOBYL: TERREUR SUR L'EUROPE	46
ON A TIRÉ SUR JEAN-PAUL II	
Comment ce pape providentiel a fait chuter le communisme <i>Par Caroline Pigozzi</i>	52
SADATE, BEYROUTH, PARIS... LE TERRORISME SÈME LA HAINE	56
C'ÉTAIT LES ANNÉES 80	
Trump: « Je suppose qu'on ne voudra pas me vendre la tour Eiffel? » <i>Par Olivier Royant</i>	62
LE MONDE EN FOLIE	64
Afghanistan: la boîte de Pandore <i>Par Régis Le Sommier</i>	68
THATCHER L'IMPITOYABLE	70
Bobby Sands, martyr de l'Irlande <i>Par Régis Le Sommier</i>	72
MADONNA, MICHAEL JACKSON... EN AVANT LA MUSIQUE	74
LES NEUF MYSTÈRES DE L'AFFAIRE GRÉGORY <i>Par Jean Cau</i>	80
BLOCKBUSTERS À LA FRANÇAISE <i>Par Jean-Pierre Bouyxou</i>	86
Delon-Belmondo: bons copains, faux amis, tout leur sourit	92
FESTIVAL DE CANNES 1980	
« My name is Bond... James Bond »	94
DESTINS BRISÉS	96
Alain Delon à Romy Schneider: « Adieu, ma Pupelle »	100
PHILIPPE DE DIEULEVEULT: LE FLEUVE POUR LINCEUL <i>Par Patrick Mahé</i>	102
SPORT: ILS TOUCHENT LE CIEL	106
La feria de Séville <i>Par Michel Platini</i>	110
La décennie s'habille en bleu <i>Par Romain Clergeat</i>	112
MASSACRE AU STADE: L'HONNEUR PERDU DU HEYSEL <i>Par Michel Platini</i>	114
LA MÉDECINE FRANÇAISE À L'HONNEUR	116
Sida, la nouvelle peste <i>Par Pascal Meynadier</i>	118
C'ÉTAIT LES ANNÉES 80	
Créativité et pub-spectacle et Myriam, le choc <i>Par Jacques Séguéla</i>	120
LA TÉLÉ FAIT BOUM! <i>Par Patrick Mahé</i>	124
PARIS MATCH EN CAVALCADE	128

CRÉDITS PHOTO P.3: E. Fougère / VIP Images. P.6 et 7: NASA. P.8 et 9: F. Krug / Visual. G. Merlin / Gamma. P.10 et 11: S. Wai-keung. P.12 et 13: F. Fournier / Cosmos / Contact press image. P.14 et 15: Lichfield / Getty images. P.16 et 17: T. Graham / Getty images. P.18 et 19: H. Burnand / Sipa. O. Humphrey / Abaca. T. Graham / Getty images. P.21: J.-C. Deutsch / parismatch / scoop. R. Davis / Best images. P.22 et 23: J.-C. Deutsch / parismatch / scoop. D.R. P.24 et 25: Apesteguy / Siccoli / Getty images. P.26 et 27: J. C. Deutsch / Paris Match. P.28 et 29: Archives Paris Match. A. Dejean / Getty images. P.30 et 31: Macous / Simon / Gamma. B. Gysembergh / parismatch / scoop. P.32 et 33: C. Azoulay / parismatch / scoop. M. Lagon Cid / parismatch / scoop. P.34 et 35: M. Philippot / Getty images. C. Azoulay / parismatch / scoop. P.36 et 37: B. Mouron / P. Rostain / parismatch / scoop. B. Bisson / Getty images. C. Azoulay / parismatch / scoop. P.38 et 39: J. Lange / parismatch / scoop. Getty images. P.40 et 41: Greenpeace / Sipa. P.42 et 43: B. Auger / parismatch / scoop. P.44 et 45: Benguigui / Sipa. V. Capmann / parismatch / scoop. P.46 à 49: L. Kostin / Getty images. P.50 et 51: H. Fanthomme / parismatch / scoop. P.52 et 53: API / Getty images. P.54 et 55: Impress. P.56 et 57: Getty images. P.58 et 59: Y. Morvan / Sipa. P.60 et 61: J.-C. Deutsch / parismatch / scoop. Campion / Sola / Getty images. P.62: Y. Gamblin / parismatch / scoop. P.64 et 65: J. Pavlovsky / Getty images. P.66 et 67: B. Gysembergh / parismatch / scoop. P.68 et 69: R. Neveu / Getty images. P.70 et 71: R. Wollmann / Getty images. Getty images. P.72 et 73: J. Sutton / Getty images. A. Nogues / Getty images. Y. Morvan / Sipa. P.74 et 75: B. Marino / Getty images. P.76 et 77: J. Kightlinger / Getty images. K. Mazur / WireImage. P.78 et 79: Getty images. E. Trillat / parismatch / scoop. T. Frank / Getty images. B. Leloup / Archives Filippacchi. P.80 et 81: M. Litan / parismatch / scoop. P.82 et 83: J. Ker. T. Esch / B. Wils / parismatch / scoop. P.84 et 85: J. Pachoud / AFP. J. Garofalo / parismatch / scoop. P.86 et 87: M. Rosenstiel / Sigma. P.88 et 89: P. Camboulie / Getty images. P.91: C. Azoulay / parismatch / scoop. Rindoff / Getty images. P.92 et 93: Daniel Simon / Getty images. P.94 et 95: P. Ledru / R. Melkoul / Getty images. P.96 et 97: J. P. Guilloteau / Getty images. P.98 et 99: Denize A / Gamma. C. Azoulay / parismatch / scoop. P.102 et 103: F. Laurenceau. P.105: F. Laurenceau. P.106 et 107: J. C. Sauer / parismatch / scoop. S. Powell / Getty images. P.108 et 109: AFP. Pichon / Presse Sports. P.110 et 111: J.-Y. Ruszniewski / Getty images. J. Garofalo / parismatch / scoop. P.112 et 113: P. Jamoux / parismatch / scoop. DPPI. P.114 et 115: E. Mac Cabe / SIPA. P.116 et 117: Getty images. F. Reglain / Getty images. P.118 et 119: J. Lange / parismatch / scoop. A. Canovas / parismatch / scoop. P.120 et 121: Getty images. Sipa. Archives Paris Match. P.122 et 123: D.R. P. Jamoux / parismatch / scoop. P.124 et 125: Agence Rue des Archives. P.126 et 127: B. Auger / parismatch / scoop. A. Benainous / Getty images. M. Sebboun / Gamma. P. Wojaze / AFP. A. Mingam / Getty images. P. Picot / Getty images.

VILLA CAVROIS

une œuvre d'art totale

à Croix/Roubaix



Credit photo : J. Paille / réalisation : O. Lambert

Nocturnes, expositions, concerts, ateliers, lectures, animations,...

Retrouvez toutes nos actualités sur villa-cavrois.fr



CENTRE DES
MONUMENTS NATIONAUX

La web série de Paris Match
« **CULTUREWEB** »
sur parismatch.com

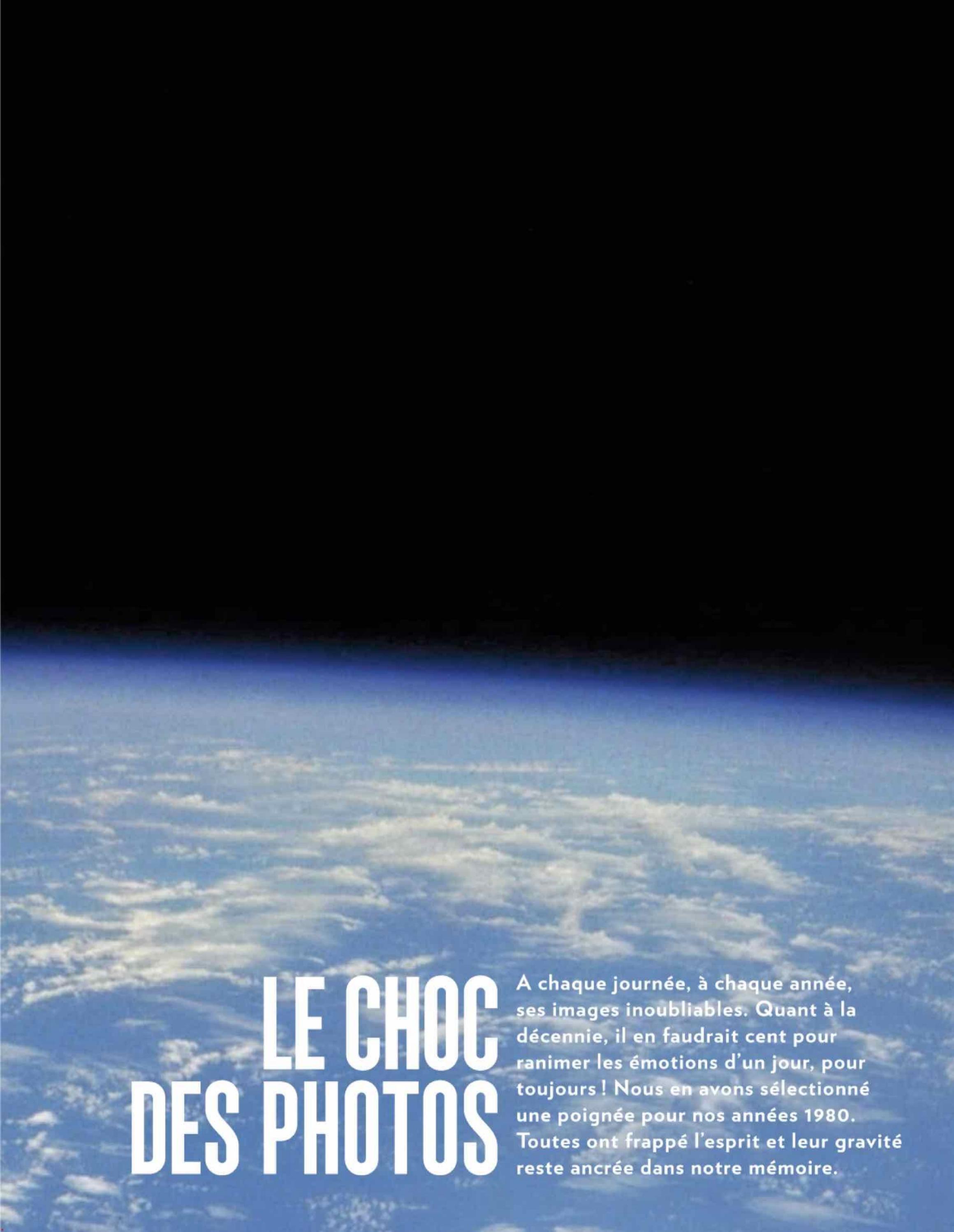




SIX HEURES DANS L'ESPACE POUR LE HÉROS DE « CHALLENGER »

Il se meut à 28 000 km/h, sa vitesse de rotation autour de la Terre ! Bruce McCandless est le premier humain à évoluer librement dans l'espace, grâce au Manned Maneuvering Unit (MMU), un système de propulsion développé par la Nasa, véritable fauteuil spatial. Le 7 février 1984, au cours de la quatrième mission de la navette « Challenger », l'astronaute américain réalise une sortie extravéhiculaire sans le moindre filin le reliant à son vaisseau. Robert Stewart lui succédera lors de cette même sortie d'une durée totale de 5 h 55.





LE CHOC DES PHOTOS

A chaque journée, à chaque année, ses images inoubliables. Quant à la décennie, il en faudrait cent pour ranimer les émotions d'un jour, pour toujours ! Nous en avons sélectionné une poignée pour nos années 1980. Toutes ont frappé l'esprit et leur gravité reste ancrée dans notre mémoire.



ET BACH SONNA LE GLAS DU MUR

Le virtuose russe exilé à Paris avait coutume de dire que le Mur séparait les « deux parties de son cerveau ». En apprenant sa chute, au petit matin du 10 novembre 1989, Mstislav Rostropovitch décide de s'envoler pour Berlin, son violoncelle sous le bras. Le lendemain, à Checkpoint Charlie, le point de passage symbolique entre deux mondes ennemis, « Slava » joue les « Suites pour violoncelle » de Jean-Sébastien Bach, « pour remercier Dieu d'avoir accompli un tel miracle ». Dix ans plus tard, il donnera sur les mêmes lieux un concert anniversaire avec le groupe de hard-rock allemand Scorpions.

PHOTO FRANZISKA KRUG



LE GAVROCHE DE BUCAREST

Depuis que, le 17 décembre 1989, la Securitate, la police politique roumaine, a ouvert le feu sur les habitants de Timisoara descendus dans la rue en signe de soutien à un pasteur protestant menacé d'expulsion, c'est le début de la fin pour Nicolae Ceausescu et son clan, après vingt-deux ans de tyrannie. Les jeunes Roumains, comme ce garçon de Bucarest, brandissent le drapeau tricolore duquel ils ont arraché l'emblème du Parti communiste et chantent l'ancien hymne national (« Eveille-toi, Roumain ! »), interdit. Huit jours plus tard, le 25 décembre, le despote et sa femme, Elena, présentés devant un tribunal ad hoc, sont jugés et condamnés. Et fusillés dans l'heure.

PHOTO GEORGES MÉRILLON

L'INCONNU DE TIAN'ANMEN

C'est le plus célèbre des anonymes.

Le 5 juin 1989, sur l'immense avenue Chang'an (« paix éternelle »), à Pékin, un homme désarmé stoppe à lui seul la progression d'une colonne de tanks. Ces chars Type 59 de l'Armée populaire de libération ont été envoyés par le Parti communiste chinois pour mater les manifestations étudiantes qui agitent la place Tian'anmen depuis le 15 avril. On n'a jamais su ce qu'il était advenu de lui.

PHOTO SIN WAI-KEUNG





L'INSOUTENABLE CALVAIRE D'OMAYRA

Six mètres par seconde, c'est la vitesse à laquelle la gigantesque coulée de boue due aux nuées ardentes du volcan Nevado del Ruiz en éruption engloutit la ville d'Armero-Guayabal, en Colombie, le 13 novembre 1985. Pendant près de trois jours, le monde entier assiste via la télévision à l'atroce agonie de la jeune Omayra Sanchez, 13 ans, bloquée par des débris et que les sauveteurs ne parviendront pas à libérer. Cette catastrophe coûtera la vie à plus de 23 000 personnes.

PHOTO FRANCK FOURNIER







FASTE ET SOURIRES MAIS PAS L'AMOUR FOU

Après la cérémonie de mariage qui fait d'elle la princesse de Galles, le 29 juillet 1981, Diana Spencer prend la pose dans la salle du trône au palais de Buckingham. Au milieu des ors et des uniformes, la jeune mariée offre ses lèvres à Charles pour un baiser joyeux, à des années-lumière du protocole victorien.



Charles et Diana

UN TROP BEAU

CONTE DE FÉES

Tout pour le paraître. Le prince Charles en tenue d'apparat penché sur son épouse à laquelle on prête un destin lumineux... Le sourire trop tendre de Diana, émergeant d'une robe de princesse du pays des merveilles. Mais l'avenir si rose virera au noir chagrin...





WILLIAM ET HARRY, LES SEULS BONHEURS DE DIANA

Dans un univers corseté, Lady Di a su imposer un souffle de spontanéité et de chaleur. Au palais de Kensington, le 4 octobre 1985, William, 3 ans, et Harry, 1 an, s'amusent sur le piano familial en compagnie de la princesse souriante.

PHOTO TIM GRAHAM



La pose est classique mais l'ambiance un brin dissipée au palais de Buckingham ce vendredi 29 avril 2011 : les jeunes mariés, le prince William et Kate Middleton, tout sourire, sont entourés par leurs six enfants d'honneur.

SANS LEUR MÈRE AU PLUS BEAU JOUR DE LEUR VIE

Samedi 19 mai 2018, le prince Harry et Meghan Markle échangent leurs vœux dans la chapelle Saint-Georges, au château de Windsor, devant l'archevêque de Canterbury, Justin Welby.



A color photograph captures a moment of tenderness between Princess Diana and her son Prince Harry. Diana, with her signature blonde hair and warm smile, is seen from the waist up, wearing a white blouse with a red and white striped vest. She is holding her young son, Prince Harry, who has light blonde hair and is dressed in a white shirt with red stripes. Harry is perched on Diana's shoulders, his small hands gripping the back of her head. Diana's hands are visible, one on Harry's back and the other near his feet. The background is a soft-focus green lawn and trees, suggesting an outdoor setting like a park. The lighting is natural, highlighting the bond between the two.

*Image d'un temps enfui :
Harry, 22 mois, juché sur
les épaules de Diana, en
juillet 1986. La princesse de
Galles est, pour ses fils,
une source de tendresse et
de liberté. Lorsqu'elle
disparaît onze ans plus tard,
le 31 août 1997, William a
15 ans, Harry pas encore 13.*

PHOTO TIM GRAHAM

Et soudain surgit Diana comme du chapeau d'un prestidigitateur. Pourquoi elle ? Pourquoi si vite ?

PAR IRÈNE FRAIN

Ce devait être le mariage du siècle. Des mois avant le 29 juillet 1981, les services d'Elizabeth II peaufinaient l'événement dont Buckingham escomptait un retentissement mondial : le mariage du prince Charles, 32 ans, héritier de la Couronne, avec Diana Spencer, fille cadette du vicomte Althorp, dont on savait seulement qu'elle avait 20 ans et qu'elle n'avait jamais eu le moindre petit ami.

Il était prévu de retransmettre la cérémonie religieuse en direct et dans le monde entier. Le Palais décida donc de ne pas lésiner. Pour ses 2 500 invités, la reine préleva l'équivalent de 1,5 million d'euros sur sa cassette personnelle. On sortirait les carrosses de gala, il y aurait une grande parade dans les rues de Londres, la fine fleur du gotha serait conviée à se présenter à la cathédrale Saint-Paul en grand apparat, fracs, toilettes haute couture, diadèmes et décos. On offrirait à la mariée une robe dont la traîne serait la plus longue de toute l'histoire des mariages royaux : 7,60 mètres. Après la cérémonie, grand banquet au palais, puis feu d'artifice et départ des jeunes mariés pour une longue croisière sur le yacht royal « Britannia ». Après quoi, on espérait une grossesse. Un scénario orchestré du début à la fin sur le thème d'« Un jour, mon prince viendra. »

Le lendemain du mariage, les responsables de cette royale scénographie furent comblés. Le verdict du peuple britannique et des 750 millions de téléspectateurs qui avaient visionné la cérémonie fut unanime : « Emouvant et grandiose. » Le grand jour avait même compté sa fée Carabosse : Juan Carlos, roi d'Espagne, s'était décommandé au dernier moment, furieux que le yacht royal ait prévu de faire escale à Gibraltar, minuscule enclave dont son pays revendiquait farouchement la possession. Pour le reste, la perfection. Le président Mitterrand se présenta à la cathédrale dûment vêtu d'une jaquette et d'un haut-de-forme, et non en bleu de chauffe comme les Anglais le redoutaient d'un président socialiste ; et lorsqu'elle entonna son grand air, la cantatrice Kiri Te Kanawa ne fit aucun couac. Enfin, la retransmission télévisée s'était magistralement close par un baiser sur la bouche des jeunes mariés au balcon du palais. Aussitôt, la foule partit du même cri : « Ils s'aiment vraiment ! »

On le sait maintenant : dès que Charles et Diana eurent quitté le bal, Elizabeth II s'écroula dans un fauteuil et lâcha un « Ouf ! » comme on ne lui en avait pas connu depuis la victoire de 1945. Le lendemain matin, la lecture des journaux conforta son

soulagement. De la presse au moindre de ses sujets, tout le monde voyait la vie en rose. Un journaliste peu habitué aux envolées lyriques ira jusqu'à s'exclamer : « Diana a autant fait pour notre orgueil national que la guerre des Malouines ! »

C'est qu'on avait désespéré de pouvoir le marier, ce cher Charles. Il avait connu des passades, des passions par dizaines. Mais dès que, au sein de ce cheptel de conquêtes, Buckingham repérait une jeune femme qui avait le profil de future épouse de roi et l'approchait, catastrophe. Elle déclinait l'offre et se volatilisait.

Et soudain surgit Diana. Comme du chapeau d'un prestidigitateur, sans qu'on en démêle le comment du pourquoi. Je revois la photo officielle où elle posa pour la première fois avec Charles, peu après l'annonce de leurs fiançailles, en février 1981. Et je me souviens des questions que je m'étais posées : « Pourquoi elle ? Et pourquoi si vite ? » Est-ce son regard de bête apeurée qui m'alertait, son corsage nunuche, ses joues trop rouges, sa façon d'enfoncer sa tête dans ses épaules comme une ado mal dans sa peau ? Ou la posture de Charles, exagérément raidie et officielle ? Comme beaucoup, en tout cas, je m'étais demandé : « Qu'est-ce qu'ils font ensemble, ces deux-là ? »

Ces interrogations ne durèrent pas. Quelques semaines plus tard, la « dianamania » s'emparait du royaume. En un rien de temps, les Britanniques s'étaient attachés à la nouvelle venue dans le casting royal, et leur enthousiasme était largement supérieur à la fièvre qui les prend d'ordinaire à l'annonce d'un mariage princier. L'époque, il est vrai, était sinistre. Etranglé dans la poigne de fer de la terrible Mme Thatcher, le Royaume-Uni était soumis à une purge économique sans précédent et comptait 2 millions de chômeurs. Quelques mois plus tôt, des émeutes raciales avaient secoué le pays, bientôt suivies d'attentats terroristes. Dès son entrée sur la scène royale, Diana, avec sa fraîche simplicité, avait spontanément concentré sur sa personne tous les espoirs, tous les rêves. Avec elle, le mot « avenir » avait repris sens. Sans le savoir, elle avait rallumé cette mystérieuse étincelle qui fait la force des contes de fées : l'envie d'y croire. Malgré son côté encore empoté – ou peut-être à cause de lui – chacun des sujets d'Elizabeth se retrouvait dans cette ado naïve et montée en graine qui semblait débarquer dans la famille royale comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

C'est qu'elle était effroyablement coincée, la tribu Windsor des années 1980. Rien à voir avec celle, cool et décomplexée, qu'on a découverte récemment lors du mariage de Harry et Meghan.



« Elle sera reine » titrait Match le 13 mars 1981 en présentant « la fiancée idéale », qui « a fixé le cœur de Charles ».

Engoncée dans des protocoles d'un autre âge, figée par un caparaçon de morale non négociable et de rituels familiaux incompréhensibles au commun des mortels, elle semblait sortir d'un musée d'animaux empaillés. Et c'est bien pourquoi Charles avait été si difficile à marier. A l'aube de l'an 2000, aucune fille douée de bon sens n'était prête à passer sa vie entre grossesses obligatoires, inaugurations de maisons de retraite, galas de charité et cérémonies coutumières chez les Zoulous ou au Vanuatu. Les candidates étaient d'autant plus rares que les exigences de la famille royale étaient redoutables : arbre généalogique nickel, manières exquises, esprit de soumission, virginité garantie. Le mouton à cinq pattes.

Et malgré tout, la reine mère finit par le dénicher. Cela se passa comme chez Agatha Christie, lors d'un thé. Elle le prend avec son amie lady Fermoy, la propre grand-mère de Diana, quand la vieille dame lui affirme que sa petite-fille remplit toutes les conditions, même la dernière. Elle ajoute que Diana adore les enfants et qu'elle fera une excellente mère. Enfin, argument massue : la jeunette a raté ses O levels, l'équivalent de notre bac. Mieux, elle se passionne pour les romans à l'eau de rose de Barbara Cartland. Voici donc une fille qui, côté Q.I., ne pourra jamais faire ombrage à Charles, le premier intellectuel qu'ait connu le clan Windsor. Il faut évidemment convaincre l'intéressé. Charles se montre plutôt froid, et pour cause : il vient de renouer avec une vieille passion, Camilla Shand désormais mariée au sieur Parker Bowles et mère de famille. « C'est la femme de ma vie » oppose-t-il à son père Philip. « Raison d'Etat ! » tonne le rude paternel. Charles s'exécute.

Et la petite Diana, dans tout ça ? En quelques mots, elle passe à la trappe : comme toutes les femmes de l'aristocratie depuis des siècles, elle apprendra à s'en accommoder. Qu'elle fasse des enfants à la Couronne, c'est la priorité. Ensuite, libre à elle d'avoir, comme son mari, sa petite vie cachée. Aussitôt, la machinerie matrimoniale de Buckingham se met en branle, pour aboutir à la cérémonie féerique du 29 juillet 1981. Et c'est là que tout se retourne : le jour venu, on ne voit que Diana. Un brin maladroite, les yeux souvent baissés, et toujours aussi rougissante. Mais justement, sa fraîcheur de fleur fragile, la fêlure que l'on devine achèvent de conquérir les cœurs. On en oublie Charles, qui n'a jamais passionné les foules.

On connaîtra des années plus tard les coulisses du mariage. Diana, quelques jours avant la cérémonie, avait tout compris et demandé à Charles de ne pas inviter Camilla. Il accepta mais n'en fit rien. Au moment où elle s'avancait vers l'autel, Diana aperçut sa rivale sous les voûtes de la nef. Certains clichés laissent

Dès le début de son mariage, Diana ne parvient pas à cacher l'ennui que lui inspire l'institution royale et sa froideur. Ici, en septembre 1981 avec le prince Charles, chez la reine à Balmoral.



Elle attire tous les regards ! En mai 1987, à Cannes, Lady Di, vêtue d'une robe-bustier bleu ciel inspirée de la tenue de Grace Kelly dans « La main au collet », arrive au Palais des festivals.

entrevoir son désarroi. Mais elle se reprend, songeant sans doute qu'elle a pour elle ses 20 ans, sa beauté, son rang de princesse de Galles. Elle croit à la force de l'amour, elle se jure qu'elle tiendra et qu'elle gagnera.

Avec le recul, lorsqu'on feuille l'album photo de ses premières années de mariage, force est de constater qu'elle a fait preuve d'une endurance hors du commun, même si son parcours sentimental fut en forme de montagnes russes. De ces hauts et ces bas, de ces épisodes radieux puis dépressifs, les couvertures de Match tiennent fidèlement la chronique. A des vacances radieuses, à la joie des naissances de William et Harry succèdent des hivers de boudoir et des excentricités qui dérangent. Ils sont eux-mêmes suivis de voyages officiels à l'allure de lune de miel, ou, de façon tout aussi imprévisible, assombris par les sautes d'humeur de la princesse et ses regards étrangement vides. On la dit parfois anorexique ; on saura après sa mort qu'elle était vraisemblablement atteinte de troubles bipolaires. Dans ce contexte, il est stupéfiant qu'elle ait réussi à survivre dans l'étouffoir de la Cour et réussi, au fil des ans, à s'émanciper au point d'incarner les courants profonds de la société des années 1980. Intuition étonnante : bien avant la famille royale, elle saisit que le monde est entré dans l'ère de l'image. Et que c'est là son salut. Alors, tête et tenace, en quelques années de travail sur son look, de modelage acharné de sa silhouette et de visites aux exclus, elle se transforme en altesse top model doublée d'une princesse des cœurs. On la découvre aussi à l'aise dans les supermarchés qu'à Disneyland ou au chevet des mourants. De photo en photo, envers et contre toutes les figures imposées par Buckingham et tout en gardant son allure princière, elle s'écrit un conte de fées parfaitement ajusté aux fantasmes populaires, mêlant avec un art consommé chic et choc, luxe et naturel, glamour et simplicité. Ah ! ce somptueux collier de diamants et saphirs dont elle se fait un bandana lors d'une réception officielle ! Ah ! ce rock endiablé qu'elle improvise à la Maison-Blanche dans les bras de John Travolta ! Et ces plongeons en Méditerranée qui révèlent au public éberlué son tonus sportif et son anatomie sans défaut ! Enfin une Windsor qui a un corps ! Charles n'arrive plus à suivre.

Bien entendu, cette métamorphose qui n'était pas au programme décoiffe sérieusement à Buckingham, où les nez se pincent, les bouches crachent du fiel et les murs tremblent. Diana déprime ou éclate de rire, mais toujours elle passe outre. Et c'est ainsi, rebelle, fashion, gym tonique et rock'n'roll, que, en quelques années, elle surpasse son statut de future reine et conquiert le graal de notre temps : elle devient une icône planétaire puis, à force de secouer le cocotier de la monarchie, entre dans l'Histoire, voire dans la légende. Quel chemin, depuis le mariage du siècle ! ●

MONACO ADIEU GRACE...

Actrice adulée, Grace Kelly était entrée en majesté dans la vie rêvée du Rocher. Vingt-six ans de bonheur plus loin, mère de trois enfants, la princesse meurt dans un accident.



La convalescence de Stéphanie est relatée par *Match* dans son édition du 22 octobre 1982.



RAINIER, ALBERT ET CAROLINE, UN CHAGRIN DÉCHIRANT

Accablés, ils accompagnent leur épouse et mère à sa dernière demeure. Le prince Rainier et ses deux aînés, Caroline et Albert, font corps lors des obsèques de Grace de Monaco, célébrées le 18 septembre 1982. Depuis vingt-six ans, le souverain bâtisseur et l'ex-étoile hollywoodienne formaient un couple uni. Jusqu'à ce fatidique 13 septembre, où la voiture que conduisait la princesse pour emmener sa fille cadette à l'aéroport de Nice, quitta la route départementale 37, pour un mortel plongeon de 40 mètres.

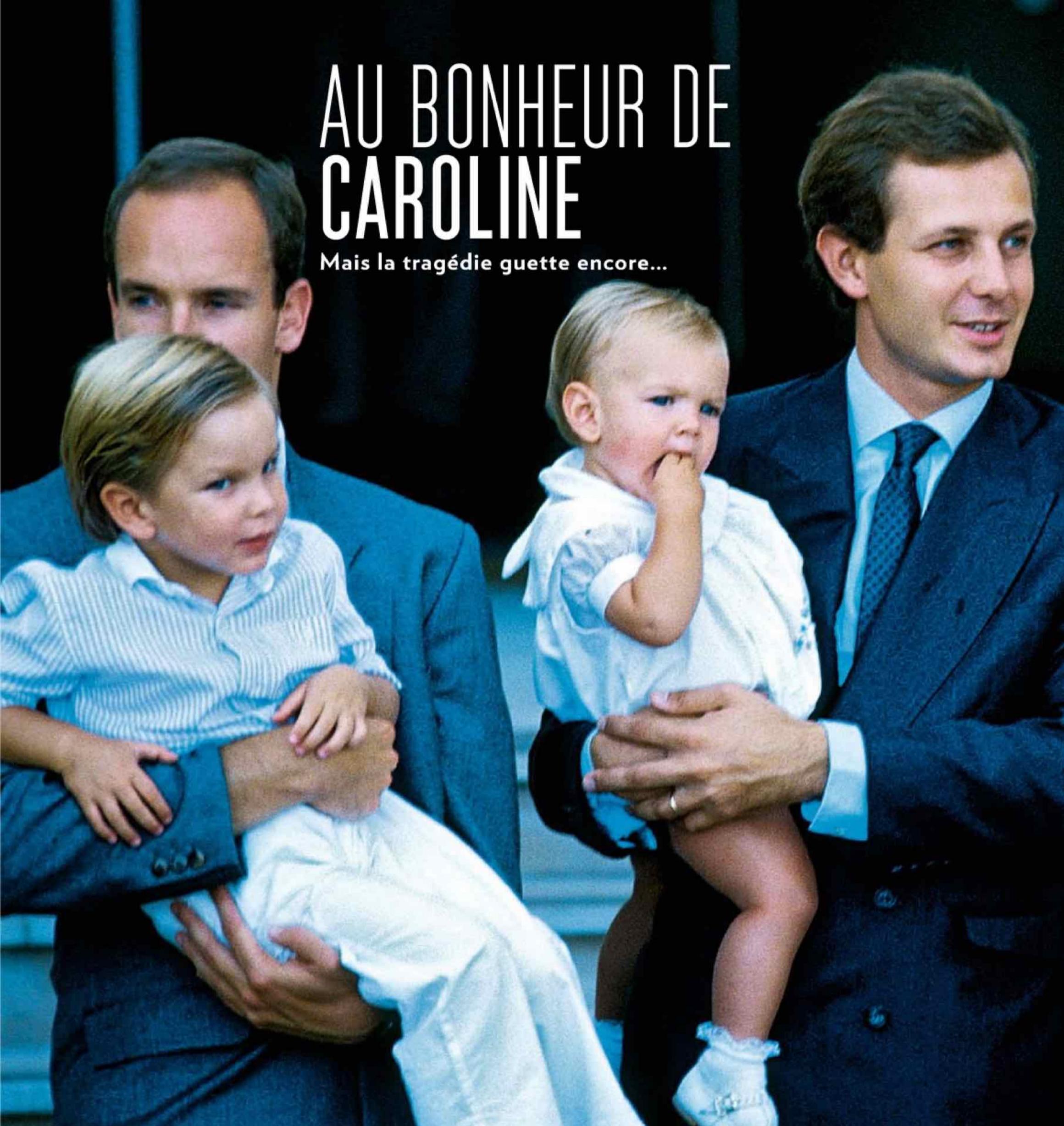


LE PREMIER BAL DE STÉPHANIE, 43 JOURS AVANT LE DRAME

A 17 ans, Stéphanie affiche le sourire radieux et les yeux brillants des jeunes débutantes quand elle entre, le 30 juillet 1982, dans la fameuse salle des Etoiles du Monte-Carlo Sporting Club au côté de sa mère. Les Grimaldi tout en blanc, « très fitzgéraidiens », aux dires d'un convive, font une arrivée remarquée au traditionnel gala de la Croix-Rouge monégasque. Ce sera la dernière apparition officielle de la famille princière au complet.

AU BONHEUR DE CAROLINE

Mais la tragédie guette encore...



Avec Stefano Casiraghi, tout a commencé par de timides regards échangés. Puis ce furent les premiers rires partagés et les premiers rendez-vous galants au printemps 1982, au Jimmy'z Monte-Carlo, une boîte de nuit select. Il est jeune (21 ans), athlétique, beau et riche. Il n'est pas un coureur de jupons, mais un homme d'affaires italien, qui travaille avec son père dans la construction immobilière et les chaussures de sport. Caroline, la princesse blessée, rendue prudente par l'échec de son mariage avec Philippe Junot, le « playboy

du Rocher », a attendu de longs mois avant de franchir le pas et de s'engager. Mais les épreuves passées lui ont donné le droit au bonheur. Ils se fiancent secrètement au mois d'octobre 1983 et leur mariage civil, le 23 décembre, dans la salle des Glaces du palais princier, scelle une union qui apparaît comme une évidence aux yeux de leurs proches. Le jeune couple s'installe au clos Saint-Pierre, la villa de Caroline. Le bonheur tout neuf de la princesse éclate littéralement sur chaque photo où, belle et épanouie, elle joue à la perfection



UNE FAMILLE (PRESQUE) COMME LES AUTRES

Grand-père comblé, le prince Rainier contemple avec tendresse, Pierre, le dernier-né de ses petits-fils, blotti dans les bras de sa mère, Caroline, à la sortie de la maternité, le 8 septembre 1987. Oncle prévenant, le prince Albert porte Andrea, 3 ans, tandis que le papa, Stefano Casiraghi, serre dans ses bras Charlotte, 13 mois, la fille de la fratrie.

le rôle de première dame de la principauté au côté de son père, le prince Rainier, qu'elle seconde. L'année suivante, la famille s'agrandit avec la naissance d'Andrea, puis vient Charlotte, en 1986, et Pierre, en 1987. Il ne manque rien à ce couple modèle, pas même un titre de champion du monde de vitesse offshore remporté par Stefano, à Nice, en 1989. Mais le destin, encore une fois, va durement frapper Caroline. Le 3 octobre 1990, Stefano se tue au large de Saint-Jean-Cap-Ferrat au cours d'une compétition de ce sport qui le passionnait.



LA MÔME MARCEAU GRANDIT À L'ÉCRAN

A 22 ans, Sophie s'éloigne résolument de Vic, son rôle dans « La boum ». En mars 1989, la jeune femme s'octroie quelques jours de vacances à Saint-Barthélemy, aux Antilles, après l'éprouvant tournage de « Mes nuits sont plus belles que vos jours », le deuxième film qu'elle a fait avec son compagnon, le réalisateur polonais Andrzej Zulawski.

PHOTO JEAN-CLAUDE DEUTSCH



UNE NOUVELLE VAGUE

A photograph showing a woman's legs and feet resting on the edge of a swimming pool. She is wearing a gold bracelet on her right wrist. The background is a bright, tropical beach with clear blue water and a clear sky. The title 'UNE NOUVELLE VAGUE' is overlaid in large, white, sans-serif letters across the top half of the image.

« **La boum** », film générational des années 1980, révèle Sophie Marceau. « **L'été meurtrier** » assoit définitivement Isabelle Adjani parmi les étoiles. L'académie des César consacre les deux têtes d'affiche, Isabelle raflant trois statuettes au cours de cette seule décennie.

TOUS FOUS D'ELLE

La beauté du diable, le charme vénéneux de l'ingénue pas si naïve... A l'instar de Pin Pon, le personnage interprété par Alain Souchon, son partenaire dans « L'été meurtrier », la France entière se noie dans les yeux myosotis d'Adjani en 1983. La comédienne, récompensée d'un double prix d'interprétation (pour « Quartet » de James Ivory et « Possession », d'Andrezj Zulawski) au Festival de Cannes, deux ans auparavant, s'apprête à décrocher son deuxième César.







ET LE CÉSAR
DE LA MEILLEURE
ACTRICE EST
ATTRIBUÉ À...

... la reine Isabelle! Avec cinq César, Adjani détient le record absolu. Au cinéma, c'est une actrice rare qui sait marier la sérénité et l'incandescence. Son premier César obtenu pour « Possession » d'Andrezj Zulawski, en 1982, l'avait prise au dépourvu. Le deuxième, décroché avec « L'été meurtrier » de Jean Becker, en 1984, elle l'a reçu entre rires et sanglots, à 28 ans, et déjà dix-huit films à son actif. « Quand on a eu le César une fois, on ne s'attend pas à l'avoir une seconde fois », s'exclame-t-elle presque incrédule. Au troisième, en 1989, pour « Camille Claudel », de Bruno Nuytten, elle a le visage grave et lit sur la scène du théâtre de l'Empire quelques phrases de Salman Rushdie, l'auteur des « Versets sataniques », contre lequel l'ayatollah Khomeyni vient de lancer une fatwa réclamant son exécution. En 1994, l'académie lui décerne un quatrième trophée pour « La reine Margot » de Patrice Chéreau. Elle règne, sublime, sur le cinéma français. Il lui faudra pourtant patienter quinze longues années pour s'imposer à nouveau au faîte du 7^e art. En 2010, prenant tous les risques pour ce qui, au départ n'était qu'un téléfilm à petit budget, Adjani est récompensée d'une cinquième statuette pour « La journée de la jupe », de Jean-Paul Lilienfeld.

Le 3 mars 1984, Isabelle Adjani, lumineuse, avec sa deuxième statuette.



MEILLEUR ESPOIR FÉMININ

Elle a soufflé ses 16 bougies à l'automne précédent et derrière son sourire timide se devinent encore les rondeurs de l'enfance. Sophie Marceau dans sa chambre de jeune fille, chez ses parents à Sceaux, brandit fièrement son César de meilleur espoir féminin 1983, décerné pour « La boum 2 », de Claude Pinoteau

PHOTO BENOIT GYSEMBERGH

Fidèle des fidèles, grand prêtre de la culture, il a tout vécu

INTERVIEW VALÉRIE TRIERWEILER



Accompagné de son beau-frère, Roger Gouze, et de fidèles au premier rang desquels on compte Jack Lang, François Mitterrand gravit, comme tous les ans depuis 1946, la roche de Solutré, en Bourgogne. Le 22 mai 1983, notre photographe Claude Azoulay immortalise le rituel pèlerinage.

De « La force tranquille » à « la génération Mitterrand », le regard de Jack Lang sur « son » président.

Paris Match. Si je vous dis « François Mitterrand », quels sont les premiers mots qui vous viennent à l'esprit ?

Jack Lang. Visionnaire, puissance d'action, caractère, détermination, amour et passion de la vie, fidélité, humour.

Quels souvenirs gardez-vous de la conquête du pouvoir ?

C'était un moment heureux, haletant et exaltant. Ce qui m'avait impressionné en François Mitterrand à ce moment-là, c'était sa sérénité à toute épreuve. La confiance qu'il avait en lui et dans les événements à venir.

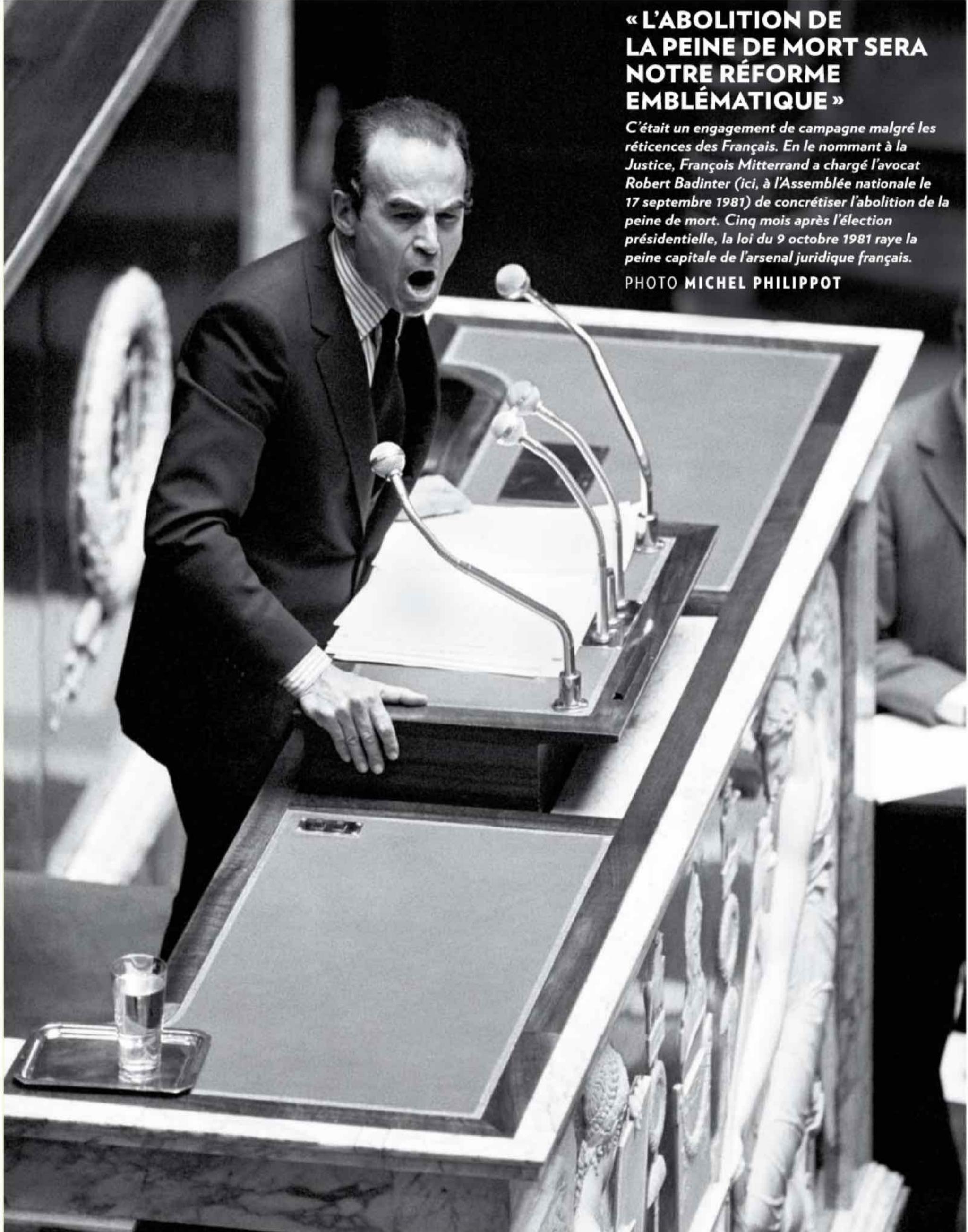
A quel moment avez-vous compris que François Mitterrand deviendrait président de la République ?

En février, lorsqu'il avait entrepris ce grand voyage en Chine accompagné d'une délégation du Parti socialiste avec notamment Gaston Defferre et Lionel Jospin. Il avait déjà fait le tour du monde comme premier secrétaire, mais là, il avait décidé d'approfondir sa connaissance du pays. Nous étions à quelques semaines du premier tour, le voilà en Chine, puis en Corée du Nord, à l'invitation des partis communistes. J'ai compris qu'il avait une confiance inébranlable en la victoire. Sinon, il n'aurait pas pris un tel risque. Ce n'était pas en Chine communiste qu'il allait gagner des voix ! Je faisais partie d'une cellule de réflexion sur la communication et nous n'avions toujours pas trouvé le slogan de la campagne ! Il m'appela du bout du monde pour me demander où nous étions. Je lui ai proposé : «Un homme solide pour la France», «Un nouvel élan», «La force tranquille» qu'avait imaginée Jacques Séguéla. Il m'a répondu : «Continuez à réfléchir.» Aucune fébrilité en lui. Il savait prendre de la distance. Je crois qu'il était déjà dans l'après, dans la construction d'une politique internationale. Cependant, je n'y ai vraiment cru qu'au soir du premier tour. Il m'a emmené dans sa voiture avec Roger Hanin, il allait remercier les militants. Il m'a dit : «Je crois (Suite page 35)



L'ancien ministre de la Culture de François Mitterrand (dans huit gouvernements), pose devant la pyramide du Louvre en 2011. Ce monument érigé par l'architecte Ieoh Ming Pei, inauguré en 1989, et le plus contesté des « grands travaux » du président-bâtsisseur à qui l'on doit aussi la grande arche de La Défense, l'Opéra Bastille, la « très grande bibliothèque », l'Institut du monde arabe, les colonnes de Buren, le musée d'Orsay...

PHOTO MANUEL LAGOS CID



« L'ABOLITION DE
LA PEINE DE MORT SERA
NOTRE RÉFORME
EMBLÉMATIQUE »

C'était un engagement de campagne malgré les réticences des Français. En le nommant à la Justice, François Mitterrand a chargé l'avocat Robert Badinter (ici, à l'Assemblée nationale le 17 septembre 1981) de concrétiser l'abolition de la peine de mort. Cinq mois après l'élection présidentielle, la loi du 9 octobre 1981 raye la peine capitale de l'arsenal juridique français.

PHOTO MICHEL PHILIPPOT



Le 21 mai 1981, jour de son investiture, François Mitterrand se tient seul sur le seuil du Panthéon. Le moment, solennel, est saisi dans l'objectif de Claude Azoulay. Le président se recueille ensuite sur les tombeaux de Jean Jaurès, Jean Moulin et Victor Schœlcher. Sur chacun, il dépose une rose rouge.

que nous avons une avance suffisante." Et pour être honnête, je n'ai été soulagé que lorsque j'ai vu apparaître son visage au 20 Heures du deuxième tour !

Qu'a représenté, pour vous, la victoire du 10 mai 1981 ?

Un moment de bonheur serein et joyeux. Avec Paul Quilès et Christian Dupavillon, nous avions secrètement préparé l'arrivée d'un camion équipé pour organiser une fête à la Bastille. L'humeur joyeuse n'était pas seulement à la Bastille mais dans toute la France. Comme le chantait Barbara : "Quelque chose a changé / L'air semble plus léger / C'est indéfinissable / [...] Sous ce ciel déchiré / Tout s'est ensoleillé..." Il y a eu le sentiment d'une autre ère, comme en 1968, un vent de liberté, un moment historique. Certes, une partie de la France était pour sa part déçue, ceux qu'on appelait les "possédants", ceux-là sont restés calfeutrés chez eux à redouter les chars russes !

Le choix de Pierre Mauroy a-t-il été une évidence ?

Certains n'ont pas compris ce choix. Des socialistes n'ont pas admis que François Mitterrand ait pu choisir un homme qui avait soutenu Rocard et aurait pu le faire perdre. Mais il avait pour lui le coffre, l'expérience, la légitimité socialiste. Il venait d'une terre de gauche, ouvrière et populaire. Mitterrand a choisi, en lui, la fidélité à la gauche. Et Mauroy avait une grande rigueur morale. Il fut l'homme du rassemblement lors du congrès d'Epinay. Il s'est donc imposé et il a dirigé l'Etat avec beaucoup d'énergie et de puissance.

Comment résumez-vous les années Mauroy ?

Cela a d'abord été les nationalisations et la décentralisation. Pierre Mauroy s'est beaucoup investi dans les sujets sociaux. Il avait un vécu qui lui permettait de comprendre les attentes de la population. Il a fait avancer le droit social avec la retraite à 60 ans, la semaine de 39 heures puis avec les lois Auroux. Il y a aussi eu la cinquième semaine de congés payés. C'était des mesures extrêmement attendues, qui nous replaçaient dans la lignée du Front populaire.

Diriez-vous que la plupart des réformes ont été faites sous le gouvernement Mauroy ?

C'était le début du septennat, François Mitterrand ne voulait pas décevoir ni perdre de temps, nous étions sur tous les fronts. A la fois sur le plan économique et sur ceux des libertés, de l'audiovisuel, des collectivités locales, de la culture. Ces deux premières années ont été intenses, nous prenions cinq, dix décisions par jour. Il y avait une telle ferveur ! Nous suivions notre bible : les 110 propositions, qui étaient le fruit d'un long travail de réflexion, d'une lente maturation qui avait duré des années. Nous agissions pour exécuter tout ce qui avait été pensé.

Vous ne citez pas l'abolition de la peine de mort ?

La France était en retard sur le reste de l'Europe. Cette réforme était emblématique. François Mitterrand a eu le courage de l'annoncer pendant sa campagne. Même ceux qui ont été contre lui ont reconnu ce courage. Certains étaient convaincus qu'il allait perdre à cause de ça ! Les deux tiers des Français étaient toujours contre l'abolition la peine de mort. Alors je n'oublierai pas ce 18 septembre 1981, jour de sa suppression, sur proposition de Robert Badinter. Je suis fier d'avoir appartenu au gouvernement qui a aboli la peine de mort.

Vous deviez être heureux que la culture occupe une si grande place ?

Oui, nous nous étions battus avec Jean Vilar pour que la culture représente 1 % du budget de l'Etat. On s'appuyait sur des propositions et une volonté collective d'intellectuels, d'artistes et d'écrivains. Puis il y a eu cette rencontre improbable entre Mitterrand et moi. Je l'admirais comme j'avais admiré Pierre Mendès France. Mitterrand et moi avons très vite noué une belle complicité. Il pensait aussi que la culture devait occuper une grande place, qu'elle était le pilier de la transformation de la société. Nous avons uni nos deux volontés et formé un véritable tandem. Dès le début, nous avons organisé de nombreux événements autour de la culture. Il m'a confié l'organisation de la cérémonie du Panthéon. Je n'étais alors pas certain de devenir ministre mais je lui avais dit que je n'irais pas à l'Elysée comme conseiller. Devenir ministre de la Culture a été un grand honneur pour moi. En deux mois, nous avons fait adopter le prix unique du livre et le doublement du budget de la culture. Pour le 1 %, il m'a demandé d'être un peu patient et promis qu'il augmenterait le budget chaque année. Nous avons ouvert tous les chantiers et, en juillet, je lui ai adressé la proposition de réattribuer le Louvre au musée, de réaliser le Grand Louvre en déménageant le ministère des Finances. Puis tout a suivi : l'Opéra Bastille, la Grande Arche, la rénovation ou l'ouverture de centaines de musées et de bibliothèques ainsi que les centres d'art contemporain dans toute la France.

En 1983, François Mitterrand engage le tournant de la rigueur, Pierre Mauroy refuse de conduire une autre politique et il part. C'est la première grande crise du septennat et la première déception pour la gauche... Comment l'avez-vous vécu ?

Je n'aime pas cette expression de tournant de la rigueur. Il n'y a pas eu de rupture de politique. Le gouvernement a été confronté à une situation budgétaire nouvelle avec la crise financière. Nous avons dû regarder les choses en face et prendre des mesures de stabilisation. François Mitterrand a fait, à ce moment-là, le choix de rester dans le système monétaire européen, le choix de la raison. C'était une parenthèse, pas un tête-à-queue. Peut-être avions-nous agi trop rapidement pour répondre aux aspirations populaires pourtant si légitimes. Les (Suite page 36)



Changement de style à Matignon, alors que s'amorce le tournant de la rigueur : Laurent Fabius, 37 ans, succède à Pierre Mauroy le 17 juillet 1984. Le plus jeune Premier ministre de toutes les Républiques n'hésite pas, trois jours après sa nomination, à sortir de chez lui à 7 heures du matin, pas encore rasé et en pantoufles pour aller chercher journaux et croissants.

nationalisations avaient coûté très cher en raison des contraintes imposées par le Conseil constitutionnel. Mais, encore une fois, pour moi, ce qui s'est passé en 1983 n'est pas un changement de doctrine. Nous avons poursuivi la conquête des libertés et des avancées en matière sociale. Les restructurations budgétaires ont épargné l'éducation, la recherche et la culture.

En quoi l'arrivée de Laurent Fabius à Matignon a-t-elle changé la donne, outre le départ des communistes du gouvernement ?

Laurent Fabius a rectifié les politiques publiques avec méthode et intelligence. Il était convaincu qu'il fallait continuer à avancer en matière de droits de l'homme et tenir le cap sur les libertés. A sa demande, j'avais organisé un symposium mondial sur les droits de l'homme. Vous voyez que nous n'avons pas tout jeté à la Seine !

Il fait aussi voter l'instauration de la proportionnelle qui a permis au Front national de rentrer à l'Assemblée nationale...

Pensez-vous vraiment que maintenir le Front national en dehors de l'espace public permette d'en venir à bout ? Je ne le crois pas, et la suite des événements a démontré que non. Et en 1986, la proportionnelle a permis au Parti socialiste de ne pas être totalement laminé à l'Assemblée. C'était, au demeurant, l'accomplissement d'une promesse électorale.

Comment qualifiez-vous la politique européenne de Mitterrand ?

Elle était visionnaire. La contribution de François Mitterrand à l'Europe a été sa grande œuvre. Il y a formé un trio

exceptionnel avec Jacques Delors et Helmut Kohl, qui ont lancé le marché unique, puis l'euro. Sans cela l'Europe n'aurait été qu'un champ de discorde permanent.

En 1986, c'est la première cohabitation. Quelles traces a-t-elle laissées ?

Cette cohabitation a été à la fois formidable et très dure. C'était un événement inouï. Nous en avons vécu, des choses impensables et étonnantes ! Beaucoup de gens pensaient que c'était impossible et imaginaient que Mitterrand démissionnerait. Il a tenu bon et s'est montré comme le garant de la V^e République. Mitterrand n'a pas cherché à louvoyer en nommant un Premier ministre centriste. Non, il est allé chercher le dur de la droite : Jacques Chirac. Parfois, ce fut brutal, comme l'affaire des ordonnances qu'il refusa de signer ! Ce fut une guérilla de tous les instants. Mitterrand était maître dans l'art de la contre-attaque. Lors d'un réveillon à Béziers, il a ostensiblement reçu une délégation d'ouvriers cheminots sans agresser directement Chirac. Mitterrand a toujours témoigné d'un sens tactique et stratégique exceptionnel. Ces deux années ont été excitantes.

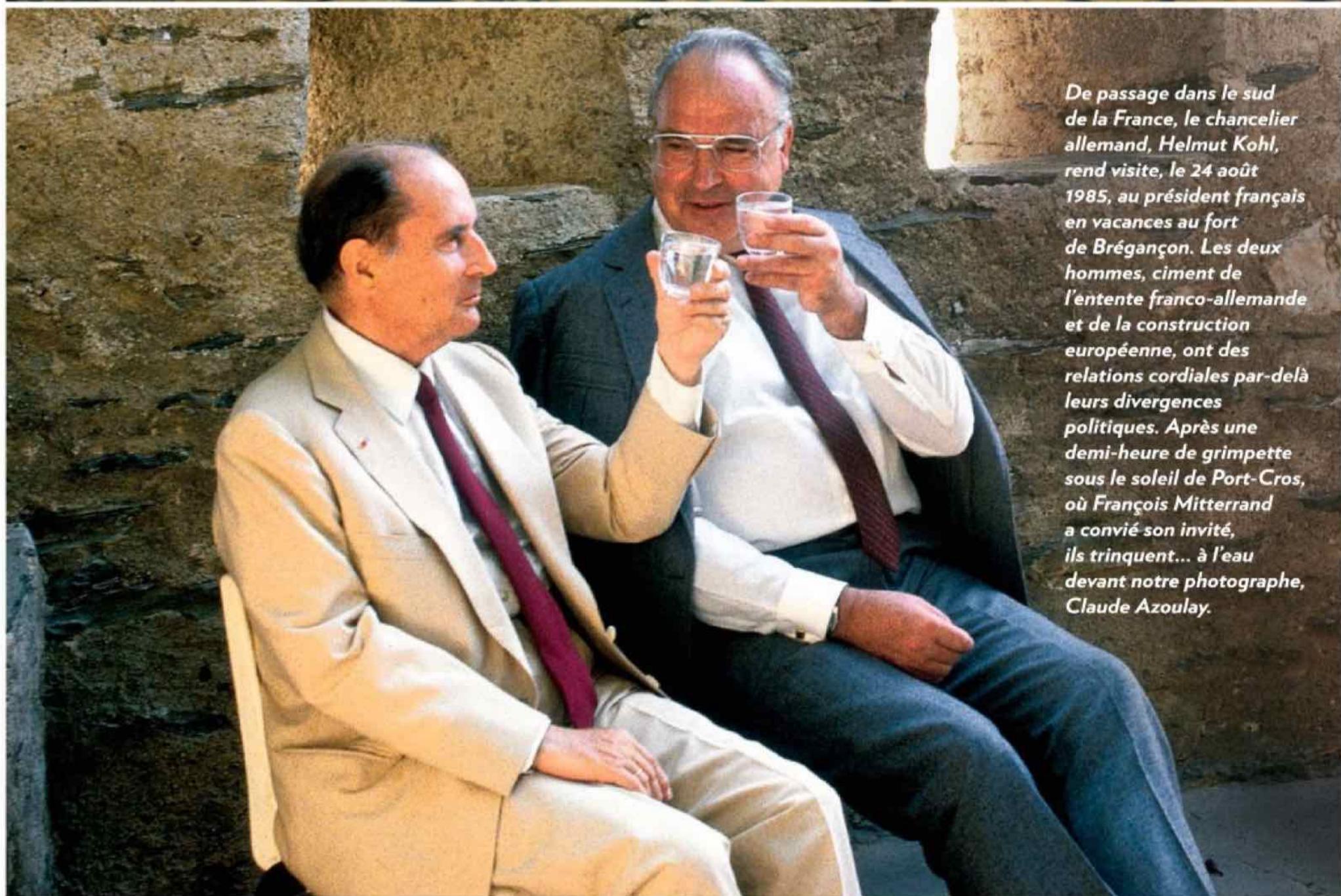
En 1988, saviez-vous qu'il serait à nouveau candidat ?

Nous savions que c'était possible, nous faisions tout pour le convaincre. J'ai créé un mouvement pour préparer la suite, Allons z'idées. Je vivais cela comme un combat d'étudiant. Petit à petit, nous avons fait appel à des relais dans le milieu artistique, qui lançaient des appels pour sa candidature. Puis Jacques Séguéla a proposé le slogan "Génération Mitterrand", qui a fait écho dans la population. Nous organisions des (Suite page 39)



COHABITATION: LE PRÉSIDENT CHOISIT ET DÉFIE CHIRAC... « LE DUR DE LA DROITE »

L'heure n'est plus à la « tontonmania ». La gauche a perdu les législatives de mars 1986 et François Mitterrand se voit contraint à la cohabitation. Le RPR Jacques Chirac, chef de l'opposition prend la tête du nouveau gouvernement, pour deux années de « guérilla de tous les instants », à l'image de ce chassé-croisé le 10 décembre 1987, lors du 14^e sommet franco-africain à Antibes.



De passage dans le sud de la France, le chancelier allemand, Helmut Kohl, rend visite, le 24 août 1985, au président français en vacances au fort de Brégançon. Les deux hommes, ciment de l'entente franco-allemande et de la construction européenne, ont des relations cordiales par-delà leurs divergences politiques. Après une demi-heure de grimper sous le soleil de Port-Cros, où François Mitterrand a convié son invité, ils trinquent... à l'eau devant notre photographe, Claude Azoulay.

« A LA MORT DE PIERRE BÉRÉGOVOY, J'AI VU DES LARMES COULER SUR SES JOUES »

Ils se reconnaissaient le même maître : Pierre Mendès France. Fidèle compagnon de lutte, Pierre Bérégovoy secondait déjà François Mitterrand au début des années 1970. En 1981, il devient secrétaire général de l'Elysée. Il sera ensuite ministre des Affaires sociales, puis de l'Economie, deux fois, enfin Premier ministre, en 1992. Mais la défaite socialiste aux législatives de mars 1993 le contraindra à la démission. Empêtré dans l'affaire Pechiney, accusé de corruption, « Béré », s'estimant sali, se suicide le 1^{er} mai. Ces obsèques ont lieu le 4 mai, à Nevers. « Toutes les explications du monde ne justifieront pas qu'on ait pu livrer l'honneur d'un homme aux chiens », dira François Mitterrand.

PHOTO JACQUES LANGE





En 1989, on célèbre le bicentenaire de la Révolution. Jean-Paul Goude (à dr.) est le grand ordonnateur des festivités, en particulier de la parade sur les Champs-Elysées le soir du 14 juillet. Le couturier Azzedine Alaïa (à g.) met la dernière main à la tenue de la cantatrice américaine Jessye Norman, qui interprétera « La Marseillaise » sur la place de la Concorde.

réunions secrètes avec François Mitterrand, dans le pavillon de chasse de Marly, pour préparer une nouvelle alternance, même si elle n'était pas évidente après la cohabitation. Il ne nous répondait jamais quand on lui demandait s'il serait candidat. Il s'est déclaré un mois seulement avant le premier tour, il ne voulait pas descendre dans l'arène trop tôt. Mais il avait tellement envie d'en découdre avec son Premier ministre !

Après sa réélection, Mitterrand nomme Michel Rocard Premier ministre. Ils mèneront une politique très différente. Là encore, était-ce un nouveau virage ?

En 1988, il n'était pas question de refaire la même chose. Après deux ans de sectarisme, il fallait réconcilier et rassembler. D'où la politique d'ouverture et la nomination de Michel Rocard. Les deux hommes ne s'entendaient pas. Rocard, qui était ministre du Plan en 1981, s'était partiellement opposé aux nationalisations. François Mitterrand voulait toujours être progressiste. Mais il n'était pas question de revenir sur les nationalisations qui n'avaient pas survécu à l'alternance de 1986. Mitterrand a pratiqué la politique du ni-ni : ni nationalisations ni privatisations. Mais je ne pense pas qu'il y ait eu moins de politique sociale, Rocard a quand même réinstitué l'impôt sur la fortune que Chirac avait supprimé, et il crée le RMI (revenu minimum d'insertion) pour les plus démunis et la CSG. Rocard a bénéficié d'une période de croissance et rien n'a été remis en cause. François Mitterrand a été, quant à lui, très mobilisé par la politique internationale. Il pressentait la chute du Mur, il allait partout. Il a poursuivi la construction de l'Europe et d'une grande Europe. Il avait envisagé une confédération, c'était un

beau projet qui n'a pas pu se faire. Pour moi, 1989 restera comme l'une des plus belles années, l'une des plus volontaires en matière de culture. Elle a été sans pareille, on pensait qu'un monde nouveau était en train de naître. Nous avons lancé d'autres projets. C'était l'année du bicentenaire de la Révolution avec Jean-Paul Goude, en présence de quarante chefs d'Etat. Et puis, nous avons inauguré la pyramide du Louvre, l'Opéra Bastille. Près de trente ans plus tard, ce sont plutôt les plus belles réussites.

Saviez-vous qu'il était atteint d'un cancer depuis 1981 ?

Il ne disait rien, évidemment. Et moi, pendant des années, je n'ai rien remarqué de particulier. Je le trouvais en forme et même alerte. Il n'était pas du genre à jouer les victimes. Je ne me suis douté de rien jusqu'en 1992, quand il s'est fait opérer de la prostate la première fois. Il a toujours fait comme si la force était en lui.

Les affaires n'ont-elles pas entaché son septennat ?

Ce que l'on a appelé "affaires" apparaît aujourd'hui comme secondaire. A l'époque, les partis ne bénéficiaient d'aucun financement public et sollicitaient illégalement des financements privés. Etrangement, seul le Parti socialiste fut l'objet de campagnes de dénigrement. Il y eut aussi cette terrible calomnie contre Pierre Bérégovoy, homme à l'intégrité incontestable. Certains vautours de la presse et de la politique l'ont traîné dans la boue. Pierre Bérégovoy, profondément blessé, a mis fin à ses jours. C'est la seule fois où j'ai vu des larmes couler sur le visage de François Mitterrand. ●

Interview Valérie Trierweiler

« Rainbow Warrior » Honte et trahisons à la chaîne



Depuis 1972, une flotte écolo manifeste contre les essais nucléaires. Pour l'Elysée, en 1985, trop c'est trop. Pas question pour la France de laisser le navire amiral de Greenpeace approcher de l'atoll de Moruroa. Débute l'opération « Satanic ».

PAR JEAN-MICHEL CARADEC'H

Quand est-ce que vous allez me couler ce p... de bateau ? » Le patron de la DGSE, la Direction générale de la sécurité extérieure, l'amiral Lacoste, assis devant le bureau de Charles Hernu ne bronche pas, mais serre les mâchoires. Il vient d'annoncer au ministre de la Défense qu'une opération contre le navire amiral de l'organisation Greenpeace n'est pas possible. Le « Rainbow Warrior », qui vient de passer le détroit de Panama, se trouve en ce mois d'avril 1983 au Pérou avant de s'élancer à travers le Pacifique vers Tahiti pour y perturber la campagne française d'essais nucléaires.

Les escarmouches entre l'organisation écologiste et les militaires chargés de la protection du polygone de tir de Moruroa ne datent pas d'hier. Depuis 1970, des voiliers affrétés par Greenpeace tentent de pénétrer dans la zone interdite des 60 miles autour de cet atoll du groupe Tuamotu-Gambier. Ils sont facilement repoussés ou arraisonnés par la marine nationale.

En 1978, Greenpeace se dote d'un plus gros navire : un ancien chalutier de 40 mètres de long capable de naviguer à plus de 12 nœuds, le « Rainbow Warrior ». Les officiers du Sdece – le contre-espionnage – puis de la DGSE qui ont infiltré Greenpeace à ses débuts se livrent à de « doux » sabotages, en versant par exemple du sable dans les moteurs, en provoquant des dysenteries parmi l'équipage ou en trafiquant le carburant... Le but est d'immobiliser la flotte militante suffisamment longtemps pour qu'elle rate la saison des essais.

C'est un franc succès en 1984 : Greenpeace renonce à s'approcher de Moruroa. L'année 1985 s'annonce plus difficile. L'organisation s'apprête à lancer une opération spectaculaire et médiatisée, pour stigmatiser la France dans le Pacifique Sud, région déjà largement hostile à sa politique nucléaire ! Charles Hernu, au cours d'un séjour en Polynésie fin 1984, est informé des desseins écologistes, ce qui renforce sa conviction qu'il faut « anticiper » en privant définitivement l'ONG internationale de

son chalutier. Le ministre fait transmettre ses ordres à l'amiral Lacoste. Cette fois-ci pas de tergiversations : exécution !

L'opération « Satanic » est lancée. Elle va se révéler démoniaque. L'enquête interne de la DGSE, menée par la suite, mettra au jour une série de dysfonctionnements, d'erreurs de casting, de maladresses puis de mensonges et de trahisons qui vont transformer cette intervention secrète en scandale politico-médiatique international dont le renseignement français aura bien du mal à se remettre. Le colonel Jean-Claude Lesquer, qui vient d'être nommé à la tête du service action de la DGSE, hésite à choisir le responsable de l'opération. L'homme le plus expérimenté dans ce type d'intervention – il a dirigé avec succès deux sabotages de navires – est en mission à Beyrouth où sont détenus des otages français. Lesquer se rabat sur un officier qui a participé, comme exécutant, à l'un de ces sabotages, la destruction du « Dat Assawari » navire amiral de la marine libyenne, dans le port italien de Gênes. Le commandant Louis-Pierre Dillais, un nageur de combat, neveu de l'ancien ministre Jean-François Poncet, décroche ainsi la timbale.

Pour immobiliser de manière durable le bateau de Greenpeace, il faut soit saboter ses moteurs, soit l'endommager sérieusement, la solution la plus évidente étant de faire un trou dans la coque pour l'envoyer par le fond. Dillais sait faire : c'est l'une des missions favorites des nageurs de combat. La principale difficulté réside dans l'éloignement de l'objectif. Le « Rainbow Warrior » doit relâcher quelques jours en juillet dans le port d'Auckland en Nouvelle-Zélande. L'itinéraire du chalutier est retracé par un lieutenant de la DGSE, Christine Cabon, qui, sous le pseudonyme de Frédérique Beaulieu, a réussi à infiltrer le bureau néo-zélandais de Greenpeace.

A Ajaccio, Dillais compose ses équipes. Il prend comme adjoint le commandant Alain Mafart qui, sous couverture avec le capitaine Dominique Prieur – les faux époux Turenge –, va se charger de la reconnaissance et de la surveillance. L'acheminement

du matériel et la logistique seront assurés par un équipage à bord d'un voilier de plaisance. L'équipe chargée du sabotage effectif sera composée de trois nageurs de combat dont l'un pilotera un Zodiac tandis que les deux autres iront poser la bombe. Enfin, une quatrième équipe de secours de deux nageurs de combat sera positionnée sur un bateau de commerce de la compagnie Delmas-Vieljeux en escale dans le port d'Auckland.

LA PUISSANCE DE LA BOMBE UTILISÉE AVAIT ÉTÉ CALCULÉE POUR SABORDER UN NAVIRE MILITAIRE

Deux sous-officiers du groupe logistique, Gérald Andriès et Jean-Michel Barcelo, sont expédiés en Grande-Bretagne pour y acheter un Zodiac et un moteur. Première boulette. Les numéros de leurs « passeports de service » ont été communiqués aux services britanniques par le ministère de l'Intérieur. Le ministre Pierre Joxe, qui se méfie de l'utilisation de vrais-faux passeports par des barbouzes en liaison avec les groupes loyalistes de Nouvelle-Calédonie, en a fourni une liste à Londres. Cette mesure signale ainsi Andriès et Barcelo dès leur arrivée. Les Anglais sont d'autant plus suspicieux que les nageurs de combat français s'entraînent régulièrement avec le Special Air Service britannique. Le MI5 n'éprouve donc aucune difficulté à percer l'identité des deux hommes. Les Français procèdent « clandestinement » mais sous haute surveillance à l'achat d'un bateau pneumatique et d'un moteur hors-bord dans des villes différentes. Leur détection aura par la suite de lourdes conséquences.

Pour transporter le matériel, Dillais fait appel aux services d'un médecin militaire à la retraite spécialisé dans les accidents de plongée, Xavier Maniguet. Intermittent de la DGSE, il avait déjà été engagé dans une opération furtive similaire. La règle veut qu'on n'utilise jamais deux fois les mêmes ficelles. Pourtant, en Nouvelle-Calédonie, Xavier Maniguet se charge de louer, sous sa véritable identité, un voilier de 11 mètres, l'*« Ouvéa »*. Son équipage est composé de trois sous-officiers nageurs de combat, Andriès et Barcelo qui ont acheté le matériel en Angleterre et du premier-maître Roland Vergé, le skippeur. Tous trois, sous identité fictive, vont convoyer en Nouvelle-Zélande les équipements de plongée, dont les recycleurs Oxygers – des appareils respiratoires à circuit fermé pour éviter de faire des bulles –, le pneumatique et son moteur. Mais aussi des explosifs avec leurs retardateurs destinés à couler le *« Rainbow Warrior »*.

Il s'agit de deux mines. La première, classique, de faible intensité, doit être placée sur l'arbre d'hélice afin d'alerter les 25 personnes vivant sur le bateau et leur donner le temps d'évacuer. La seconde, plus puissante, est prévue pour exploser quelques minutes plus tard et faire un trou dans la coque. Cet explosif aurait dû être conçu en fonction des caractéristiques de la cible, un ancien chalutier construit en 1955, ce qui n'a pas été fait. Erreur désastreuse ! Nous pouvons révéler que la bombe employée à Auckland était la jumelle de celle utilisée pour saborder la frégate libyenne *« Dat Assawari »* en octobre 1980 à Gênes. La puissance des engins, fabriqués au camp d'entraînement de la DGSE à Cercottes, avait été calculée pour percer une épaisse coque militaire en acier.

Le 7 juillet 1985, le *« Rainbow Warrior »* entre dans le port d'Auckland. Tous les protagonistes de l'opération *« Satanic »* sont à pied d'œuvre. L'*« Ouvéa »*, qui mouille à Whangarei, à 160 kilomètres de la métropole néo-zélandaise, a livré sa précieuse cargaison. Le matériel est pris en charge par le couple Mafart-Prieur, alias Alain et Sophie Turenge, sous la direction du commandant Dillais – nom de couverture : Jean-Louis Dormand – et emporté à Auckland dans un van Toyota loué à l'aéroport. Les poseurs de bombe, le capitaine Jean-Luc Kister et l'adjudant Jean Camas

ainsi que le pilote du Zodiac, Gérard Royal (frère de Ségolène), sont arrivés de Tahiti en voyageant sous de fausses identités. Le 10 juillet c'est le jour J. Il ne reste sur place que les deux équipes nécessaires au sabotage : l'*« Ouvéa »* a appareillé la veille avec tout son équipage, le lieutenant Cabon s'est envolé pour Israël.

A 23h50, au moment de la première explosion, tout semble s'être bien passé pour le commando : les deux nageurs de combat ont été récupérés par le pilote du Zodiac à l'issue de leur mission. Ils sont aussitôt partis, selon l'alibi prévu, « faire du ski » avec Dillais dans les montagnes néo-zélandaises. Le matériel récupéré par les faux époux Turenge a été jeté à la mer, le pneumatique et son moteur sont coulés par le pilote.

C'est là que le diable s'en mêle. Le van Toyota a été repéré par les vigiles d'une marina où des vols ont été commis. Alertés par le comportement étrange des Turenge, ils ont signalé l'immatriculation du véhicule. Sur le port d'Auckland, c'est la panique. La première mine a rempli son office et fait fuir les passagers du *« Rainbow Warrior »*. Cependant, un photographe de Greenpeace, Fernando Pereira, a laissé ses appareils à bord. Il revient sur ses pas et se fait piéger par la puissante explosion de la seconde mine. L'ancien chalutier coule en quelques minutes et Pereira meurt noyé. On passe du fait divers au drame.

La police néo-zélandaise, dirigée par le surintendant Allan Galbraith, soupçonne rapidement un coup fourré des services spéciaux. Les époux Turenge, qui voyagent avec des passeports suisses, sont arrêtés le lendemain en rendant le van Toyota à l'aéroport.

LA VÉRITABLE IDENTITÉ DES TURENGE EST DÉVOILÉE AINSI QUE LEUR APPARTENANCE À LA DGSE

Dès lors, commence l'affaire Greenpeace. Les Français élaborent une première ligne de défense, en niant toute implication dans l'attentat. Pas à pas, ils reculent au fur et mesure de la progression de l'enquête néo-zélandaise. La véritable identité des Turenge est dévoilée, ainsi que leur appartenance à la DGSE. Un mandat d'arrêt international est délivré contre l'équipage de l'*« Ouvéa »*, identifié grâce aux informations britanniques. La France admet avoir envoyé des agents en mission d'observation et de renseignement mais dément toute responsabilité dans le sabotage. Elle s'appuie sur l'impossibilité physique qu'auraient eue les Turenge et l'équipe de l'*« Ouvéa »* de poser les bombes. Ce mensonge d'Etat peu crédible se maintient quelques semaines faute de preuves.

Le coup de grâce va être donné du sein même de la DGSE, par une invraisemblable chaîne de trahisons. Jean Moreau, le patron du contre-espionnage, sous prétexte d'un supposé complot fomenté par le service action contre le président Mitterrand, fournit les informations secrètes au patron de la section K antiterroriste, le colonel Joseph Fourrier. Celui-ci, par l'intermédiaire d'un de ses hommes, le capitaine Alain Borras, prévient son ami le capitaine Paul Barril et la cellule antiterroriste de l'Elysée. Barril s'empresse de tout balancer aux journalistes du *« Monde »*, Edwy Plenel et Bertrand Le Gendre et à ceux de *« L'Express »* qui enquêtent sur l'affaire. La révélation dans la presse des noms et des grades des deux nageurs de combat responsables du sabotage, la « troisième équipe », fait voler en éclats les dénégations françaises.

Le ministre de la Défense, Charles Hernu, et l'amiral Lacoste sont contraints à la démission, les services du renseignement français sont ridiculisés devant le monde entier, l'Etat obligé de payer des dommages et intérêts substantiels à la Nouvelle-Zélande et à Greenpeace. La France, objet d'une réprobation générale, abandonnera les essais nucléaires dans le Pacifique quelques années plus tard, en 1996. L'opération *« Satanic »* portait bien son nom.●

RAONI LE TOUR DU MONDE D'UN INDIEN

C'est du jamais-vu. Jamais, en effet, un chef indien d'Amazonie n'avait obtenu un visa de sortie du Brésil. En 1989, les Indiens sont encore sous tutorat administratif.

Le tour du monde de Raoni, chef des Kayapos au Xingu – un territoire grand comme six fois la Bretagne –, est un véritable exploit. Orchestré par Jean-Pierre Dutilleux, reporter indigéniste, déjà nommé aux Oscars à Hollywood pour un documentaire sur sa tribu, ce périple est mis

en musique par le chanteur Sting, engagé pour la cause. François Mitterrand, président de la République, Jacques Chirac, maire de Paris, le pape Jean-Paul II, le prince Charles, les souverains de Belgique et le roi d'Espagne recevront le cacique en audience privée. Tandis que les prédateurs de la grande forêt (chercheurs d'or, entrepreneurs routiers, constructeurs de barrages géants...) menacent

les réserves, Raoni délivre son message soixante jours durant à travers quinze pays et jusqu'à l'Onu: il faut d'abord délimiter les terres à protéger – celles du Xingu le seront au terme du voyage – et aussi l'aider à transmettre les valeurs ancestrales qui font de la vie un héritage sacré. Un inlassable combat.

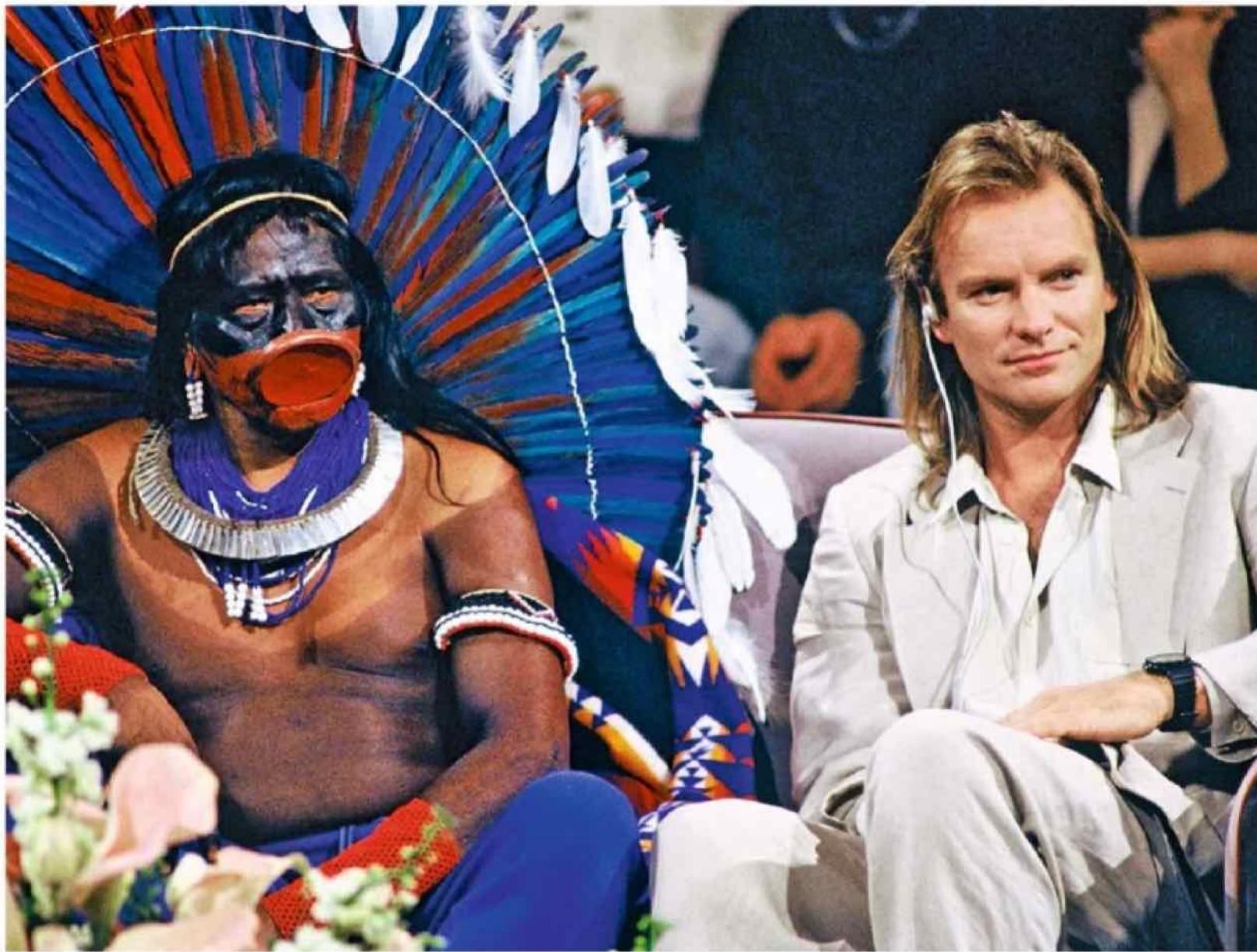


A PARIS POUR LE CENTENAIRE DE LA DAME DE FER

En avril 1989, le chef kayapo, en tenue d'apparat, sur la Seine. Il fait stopper le bateau loué par Paris Match afin de contempler la tour Eiffel et lève le pouce en s'exclamant : « Meikumbre » (« Très bon »).

PHOTO BENJAMIN AUGER





La France découvre Raoni Metuktire, 57 ans, grâce à Match, qui le présente en couverture de son numéro 2078 du 23 mars 1989, au côté de Sting. La rock star prend fait et cause pour les Indiens d'Amazonie chassés de leur forêt. Trois semaines plus tard, à la télévision, le cacique est la vedette de « Sacrée soirée », l'émission de Jean-Pierre Foucault sur TF1, avec le chef sioux Red Crow en invité surprise.

L'APPEL DE LA TERRE COMMENCE EN AMAZONIE

Venu spécialement pour la Cop21, la Conférence sur le climat à Paris, qui se déroule au Bourget du 30 novembre au 12 décembre 2015, Raoni prend le temps de feuilleter « Ma terre en photos », l'album-témoignage de 15 000 photos remis aux chefs d'Etat et de gouvernement par Paris Match.





Le 9 avril 1989, à Rambouillet, le réalisateur belge Jean-Pierre Dutilleux, ami de Raoni, lui montre la distance entre Rio et Paris, dix fois plus grande que celle qui sépare la métropole brésilienne de la région du fleuve Xingu.

De la selva sauvage au palais de l'Elysée

PAR PATRICK MAHÉ

A 7 ans, l'âge de raison, Jean-Pierre Dutilleux devient un fervent lecteur de « Tintin ». « L'oreille cassée » et « Tintin et les Picaros » seront ses albums de chevet. Ces planches d'Hergé, restituant en B.D. les légendes incas ou les mystères mayas, nourrissent l'imaginaire du jeune Wallon. Devenu cinéaste, il se mettra, avec son air d'éternel routard bercé d'utopies universelles, en quête des tribus reculées d'Amazonie. Ces peuples premiers sont menacés par les prédateurs des multinationales et les chercheurs d'or, les garimpeiros, qui ravagent la « selva » (forêt). Reporter indigéniste débutant, il s'enfonce dans ce Brésil opaque où coule le rio Xingu. Là, croupit un peuple délaissé, celui des Kayapos. On est en 1973. Dutilleux n'a pour toute force qu'une inconsciente jeunesse. Il va établir le contact avec la tribu des Txucarramãe – « les guerriers sans arcs » dans la langue kayapo... Soudain, surgie de quelque muraille forestière, une double haie de torches se dresse au-dessus de sa tête et de celles de ses guides. A la lueur des flammes, il remarque les corps enduits de teinture. Les assaillants brandissent un gourdin couleur sang. Tous portent le plateau de balsa, la marque des braves, fiché dans leur lèvre distendue. En un éclair, le sorcier de la tribu défie l'intrépide Européen. Frappant le sol de son gourdin, il scande des imprécations de mise à mort.

Dutilleux ne doit son salut qu'au mystère inspiré par sa pacifique caméra. Se détachant des ténèbres, le chef Raoni, que sa coiffe de plumes d'ara distingue des autres guerriers, fixe son attention sur « la boîte magique ». Passant une torche devant les yeux du captif, il pointe son doigt sur lui et s'exclame : « Kritako ! »

En le nommant ainsi – Kritako signifie « l'homme au nez en lame de couteau » –, il vient de lui sauver la vie. Dès lors, par-delà les époques, Raoni et Kritako deviendront inséparables. Et, par un juste retour des choses, l'Indien des tréfonds de l'Amazonie fera le tour du monde pour mobiliser les esprits.

Samedi 8 avril 1989. Le vol Air France 096 en provenance de Rio de Janeiro se pose à Roissy. Paris Match est là. Le visage noirci au jenipapo, un fruit sauvage du Xingu, le cacique franchit à pas majestueux les guérites de la police des frontières. Raoni entame son insolite tournée planétaire à Paris. Sans transition ou presque – un bref séjour protégé en forêt de Rambouillet, chez Catherine Goux, la compagne de Didier Pironi, le champion automobile décédé deux ans plus tôt – Raoni passe ainsi de la selva sauvage au palais de l'Elysée. Il y coiffera le président Mitterrand d'une parure d'apparat. Suivront le Vatican, avec la bénédiction de Jean-Paul II, l'Espagne de Juan Carlos, l'Angleterre, avec l'accueil du prince Charles... Le roi des rios perdus, est conduit au studio du J.T. de TF1. La France du 20 Heures, grand-messe de l'info, découvre, stupéfiée, ce messager d'un monde évanoui, qui a traversé « la grande lagune salée », pour lancer son SOS : « Sauvez notre forêt ! Sauvez les peuples premiers ! Il en va de l'avenir du monde. »

Sa parure éclate en plein écran, il se dresse de toute sa stature avant de s'éclipser. Dans son sillage, se lèvent le chanteur Sting, ambassadeur de sa cause et Red Crow (Corbeau rouge). Le chef sioux sorti de sa réserve du Dakota scelle ainsi le lien fraternel qui unit les Indiens de « toutes les Amériques ». ●



**EN PLEINE
NUIT,
LE RÉACTEUR
NUMÉRO 4
ENTRE
EN FUSION**

L'Ukrainien Igor Kostin – premier photographe à s'être rendu sur les lieux de l'explosion, le 26 avril 1986 à l'aube – immortalise le dérisoire ballet des hélicoptères au-dessus du réacteur numéro 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl pour étouffer le feu de graphite. Cinq milles tonnes de matériaux divers (sable, argile, plomb) seront déversées lors de 1 800 missions héliportées au cours des dix premiers jours qui suivent la catastrophe.

PHOTOS IGOR KOSTIN

TCHERNOBYL TERREUR SUR L'EUROPE





En dépit des circonstances dramatiques et malgré le danger, l'humour n'est jamais loin. Le général Nikolai Tarakanov (à g.) délivre un diplôme d'honneur de « chat de gouttière » à l'expert en radiations, Alexander Yourtchenko, un ingénieur originaire de Kaliningrad. Chaque nuit, avant l'arrivée des autres liquidateurs, son équipe de dix-huit « chats de gouttières » est chargée de relever le taux de radioactivité et d'examiner la situation sur le toit du réacteur numéro 3 et dans d'autres zones à déblayer.



La majorité de ceux qui sont chargés de « liquider » les déchets toxiques sont des militaires réservistes, âgés de 35 à 40 ans, ou des soldats effectuant leur service dans des unités de protection chimique. Dépassée par l'événement, l'armée soviétique n'avait pas prévu d'équipements antiradiation adaptés. Les hommes ont donc eux-mêmes « bricolé » leurs propres vêtements de protection à l'aide de feuilles de plomb de 2 à 4 millimètres d'épaisseur coupées et ajustées à la façon de tabliers sous leurs combinaisons de travail en coton. Les plus malins ont ajouté une feuille de vigne à l'endroit adéquat pour un plus grand confort...



Sous le sarcophage, à 40 mètres de profondeur, au cœur du réacteur détruit. Ici, à l'épicentre de l'explosion, les niveaux de radiations sont extrêmes. Le photographe Igor Kostin est descendu trois fois à ce niveau avec son guide, l'ingénieur Georgi Reichmann (en blanc), surnommé le « directeur du sarcophage », en raison de sa parfaite connaissance des entrailles du réacteur numéro 4. Lors de ses deux premières visites, l'intensité de la radioactivité était telle que les pellicules de Kostin ont été complètement voilées. La troisième fois, il a pu capturer deux images à cet endroit.



DES « LIQUIDATEURS » PERDUS AU CŒUR D'UN NO MAN'S LAND DÉVASTÉ

Interdiction de rester sur le toit du réacteur numéro 4 plus de soixante secondes ! Une sirène stridente signale chaque changement d'équipe. Une fois et une seule, les liquidateurs montent par groupes sur la partie qui n'a pas été soufflée : la dose de radiations à laquelle ils s'exposent est la dose maximale admise pour un être humain au cours de sa vie entière. Dans la règle, ils ont tout juste le temps de soulever une pelletée de débris et de la jeter en contrebas dans les ruines du réacteur accidenté, qui sera confiné plus tard sous un sarcophage de béton et de plomb. Les autorités avaient prévu d'utiliser des robots pour cette tâche dangereuse, mais les rayonnements ont court-circuité les machines. Les hommes les ont donc remplacés.





PRIPIAT, VILLE FANTÔME ET SYMBOLE CRUEL POUR L'ÉTERNITÉ

Autour d'eux, la mort rôde, malgré le soleil trompeur et la fraîcheur des ramures parées de feuilles printanières. Vingt-deux ans après l'accident, l'ancien ingénieur Sergueï, sa femme, Svetlana, et leur fille, Dina, reviennent là où ils ont vécu, à Pripyat, la ville où habitaient les employés de la centrale de Tchernobyl. Dans le parc de la Culture et du Repos, les autos tamponneuses sont des reliques rouillées et la grande roue, qui aurait dû être inaugurée le 1^{er} mai 1986, n'a jamais tourné.

PHOTO HUBERT FANTHOMME



ON A TIRÉ SUR LE PAPE



Mercredi 13 mai 1981 : à quelques pas de la papamobile, Mehmet Ali Agça dégaine et tire. Le souverain pontife s'effondre. Le monde est en état de choc. Qui tenait la main d'Agça ? La question d'un complot bulgare dont le séide turc serait le bras armé taraude les esprits, sur fond de « croisade anticomuniste » dont Jean-Paul II s'est fait le héraut.



L'ATTAQUE

A 17 h 19, place Saint-Pierre à Rome : des coups de feu claquent. Le pape s'affaisse dans les bras de son secrétaire particulier, Mgr Stanislaw Dziwisz, futur cardinal-archevêque de Cracovie. Les trois balles tirées à moins de 6 mètres par Mehmet Ali Agca, un jeune Turc de 23 ans, ont atteint le Saint-Père au coude droit, à l'index de la main gauche et à l'abdomen.

Comment ce pape providentiel, venu de l'Est, a fait chuter le communisme



Mikhaïl Gorbatchev, le dernier président de l'URSS, l'a écrit : « Rien de ce qui s'est passé en Europe de l'Est n'aurait pu se produire sans ce pape-là. » Jeune, sportif et polyglotte, Jean-Paul II surprend le monde par son naturel et sa chaleur humaine.

PAR CAROLINE PIGOZZI

Place Saint-Pierre le 13 mai 1981. Comme chaque mercredi se tient l'audience générale de Jean-Paul II, qui réunit quelque 20000 fidèles. C'est l'événement hebdomadaire de la Rome catholique, celui qu'il faut vivre en direct. Soudain, alors que le pape, debout dans sa papamobile, se trouve à proximité de la porte de Bronze, on entend de fortes détonations. Mehmet Ali Agça vient d'ouvrir le feu sur le Saint-Père, le blessant grièvement de deux balles à l'abdomen. Cette image tragique et impressionnante diffusée en boucle et en mondovision des jours durant marquera plusieurs générations par sa violence mais aussi parce qu'il s'agit de Karol Wojtyla, le premier souverain pontife non italien depuis 1523. Lui, le Polonais au nom quasi imprononçable a été élu trois ans et demi plus tôt, le 16 octobre 1978, par 75 des 111 cardinaux présents dans la chapelle Sixtine. Ecclésiastique flamboyant au regard perçant, il est l'artisan d'une révolution mondiale, puisque, avec sa seule crosse pastorale, il a joué un rôle clé dans la chute de l'empire soviétique.

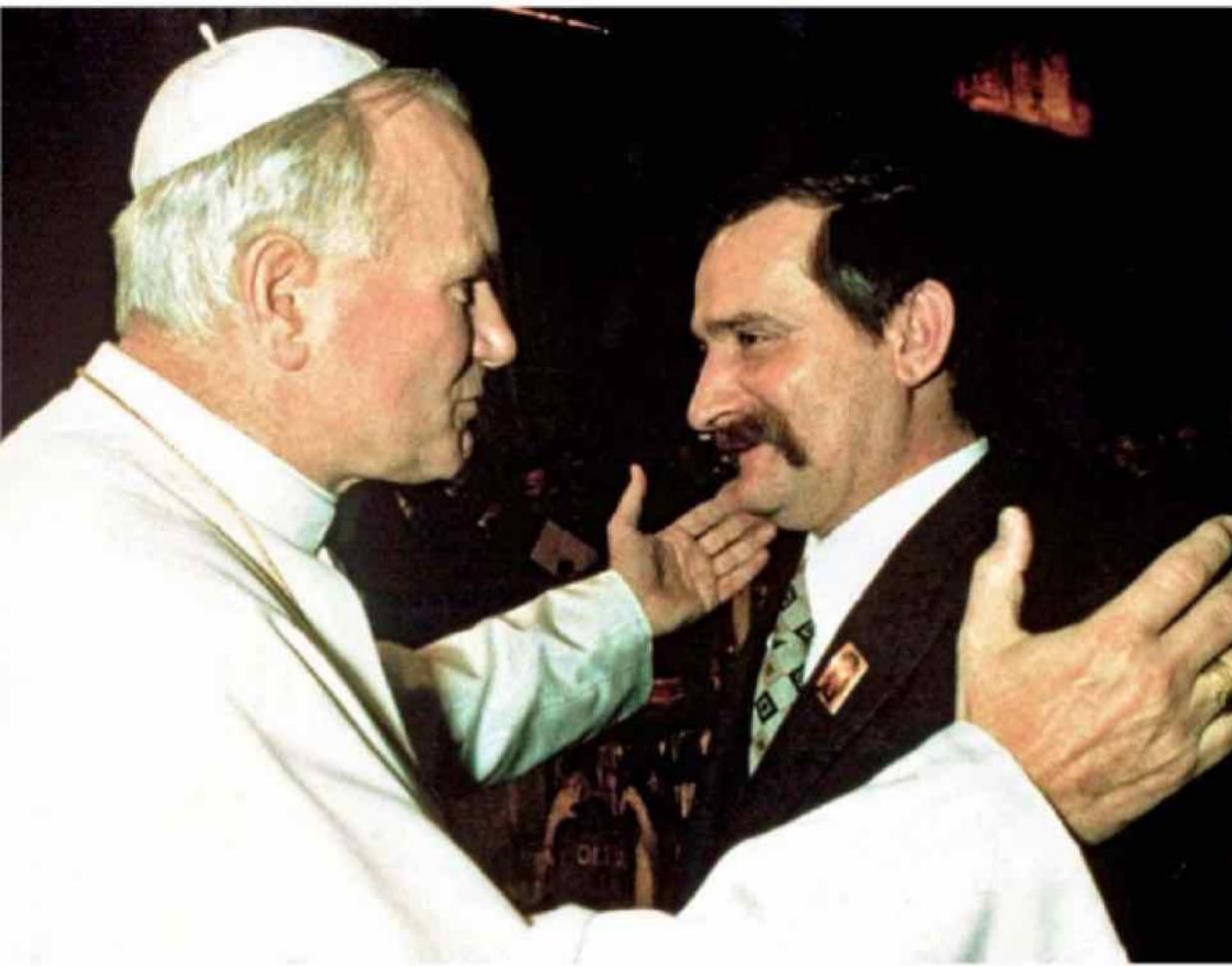
En effet, dès sa première visite dans son pays natal, en juin 1979, à Gniezno, berceau du catholicisme polonais, il clamait d'une voix conquérante : « Aucune paix réelle n'est possible en Europe sans une Pologne indépendante et souveraine. » L'ancien cardinal-archevêque de Cracovie, devenu à 58 ans le 264^e successeur de Pierre, incarnait tous les espoirs des Polonais. Un message aussi contagieux que puissant que toute l'Europe de l'Est démoralisée et asservie capta. Le nouvel Evêque de Rome représentait « l'homme de fer » providentiel auquel les oppressions nazie puis communiste avaient appris à ne jamais céder. Bientôt, en 1980, allait naître le syndicat indépendant Solidarnosc dont les dirigeants seront emprisonnés par le régime.

Jean-Paul II retourne en Pologne en juin 1983 puis en juin 1987, période où le climat y est le plus agréable. Devant des milliers de compatriotes il prêche la liberté de la nation. Une année plus tard, ont lieu les premières élections libres et Solidarnosc triomphe. Celui qui n'a cessé de marteler que « la tolérance doit s'arrêter lorsqu'elle se heurte à la tyrannie totalitaire » voit, le 9 novembre 1989, tomber le mur de Berlin. C'est une extraordinaire victoire diplomatique et politique pour ce héros de la lutte contre le despotisme soviétique. Elle illustre et concrétise ses paroles prophétiques prononcées onze années plus tôt, le 22 octobre 1978, au soir de son élection, depuis la basilique

Saint-Pierre : « N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ. » Un vibrant message pour le monde chrétien mais aussi en direction des Polonais, pour lesquels ces encouragements signifiaient également : « N'ayez pas peur des communistes. » La chute du Mur couronne une décennie riche d'événements pour ce pape voyageur, qui a accompli durant ces années-là quelque 49 visites pastorales de par le monde, du Pakistan au Canada, du Togo à la Colombie, de la Nouvelle-Zélande au Japon, de la Norvège au Brésil... et à la France, où il est tout de même allé quatre fois.

En 1980, il arrive à bord d'un hélicoptère Super Puma couleur hostie et se pose rond-point des Champs-Elysées pour être accueilli par le président Giscard d'Estaing, avant un magnificat à Notre-Dame et la célébration d'une messe au Parc des Princes puis au Bourget. De belles images aussi lors de son deuxième déplacement les 14 et 15 août 1983, à Lourdes, à l'occasion du 125^e anniversaire des apparitions à Bernadette Soubirous. Il est reçu par François Mitterrand qui lui offre le livre de Paul Claudel, « La messe là-bas ». En octobre 1986 il va prier à Lyon au côté du Primat des Gaules et célèbre, entouré de 300 choristes et de milliers de jeunes, une impressionnante messe-spectacle au stade de Gerland. Puis il se rend sur les terres de Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars. Visite qui se terminera à Paray-le-Monial. Autre déplacement en octobre 1988, à Strasbourg au Conseil de l'Europe et au siège du Parlement européen, qui ne compte les représentants que des douze Etats membres d'alors ; l'Europe est encore coupée en deux par le rideau de fer. Un programme dense, de plusieurs jours, à travers la Lorraine et l'Alsace l'attend.

Quatre visites dans l'Hexagone en dix ans, cela témoigne d'un pape certes voyageur, mais qui aime aussi notre pays. Lequel lui a inspiré, notamment à travers les rencontres des Jeunesse ouvrières chrétiennes, les premières JMJ. Bien des souverains pontifes ont autrefois tutoyé notre histoire. Urbain II, né en Champagne en 1042, entraîna la chrétienté d'Occident vers les croisades pour libérer des lieux saints. Il y eut les neuf papes successifs, de Clément V à Benoît XIII, qui, au XIV^e et au XV^e siècles, s'étaient réfugiés en Avignon et les querelles schismatiques. Enfin, Pie VII fut contraint d'assister au sacre de Napoléon I^{er} à Notre-Dame de Paris. Mais revenons à Jean-Paul II, l'ami de la France, qui avait « confessé » dans la cathédrale de



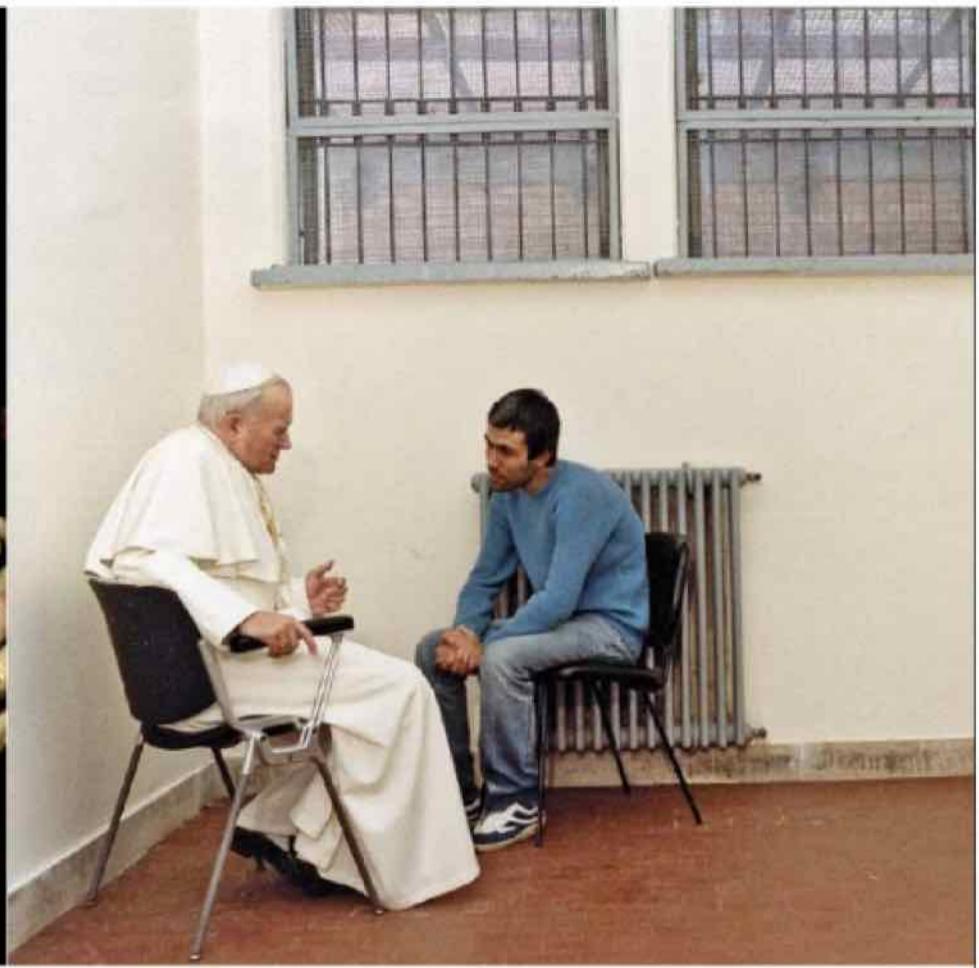
Le 15 janvier 1981, l'ancien archevêque de Cracovie reçoit, au Vatican, son compatriote Lech Wałęsa, dirigeant du syndicat polonais Solidarnosc. Le Saint-Père jouera un rôle décisif dans la chute du communisme.

Paris en 1980: «Ils sont si nombreux les lieux de votre pays où souvent ma pensée et mon cœur s'en vont en pèlerinage: Lourdes, Lisieux, Ars, Annecy...», Ce qui ne l'empêcha pas, lors de cette même visite, d'interroger dans son inoubliable homélie au Bourget: «France, qu'as-tu fait des promesses de ton baptême?»

ET LE GÉNÉRAL DE GAULLE DÉBLOQUA EN SECRET UN CRÉDIT POUR LE SAINT-SIÈGE

On connaît moins, en revanche, le rôle important de la France dans l'existence Jean-Paul II. Il s'agit d'un lien beaucoup plus ancien datant de la troisième session du concile qui s'était tenue du 14 septembre au 21 novembre 1964 à Rome.

Comme me l'a révélé l'un de nos éminents cardinaux, à l'époque jeune collaborateur de la secrétairerie d'Etat: «Mgr Wojtyla rencontra discrètement l'ambassadeur de France près le Saint-Siège, René Brouillet, afin de lui parler de la crise religieuse qui affectait les relations entre son Eglise menée par le cardinal Wyszyński et le régime communiste de Władysław Gomułka. En ces années, la très catholique Pologne connaissait une période de recrudescence des vocations. Un phénomène inquiétant pour les autorités communistes que ces séminaires bondés et cet enthousiasme religieux, vif ferment de contestations. Ainsi, pour limiter les vocations naissantes, le gouvernement polonais prit diverses mesures, en particulier l'instauration d'un contrôle strict des ouvrages religieux et traités de théologie, de leur publication et de leur importation. Les séminaristes se trouvèrent dans l'impossibilité de se procurer les livres dont ils avaient besoin. Ces mesures perturbèrent l'épiscopat, prenant conscience que, si les séminaristes du clergé régulier et séculier ne disposaient plus des outils nécessaires à leurs études, ils risquaient de renoncer à leur futur engagement au service de l'Eglise. Et de ce fait les nouvelles vocations se tariraient. C'est alors que René Brouillet, grande figure gaulliste, qui avait entre autres présenté Georges Pompidou au Général, fit discrètement part de ce problème à l'homme du 18 Juin. Lequel réagit aussi secrètement qu'efficacement pour aider l'Eglise polonaise. Mgr Wojtyla, évêque très dynamique et combatif, et Charles de Gaulle, animé par une foi



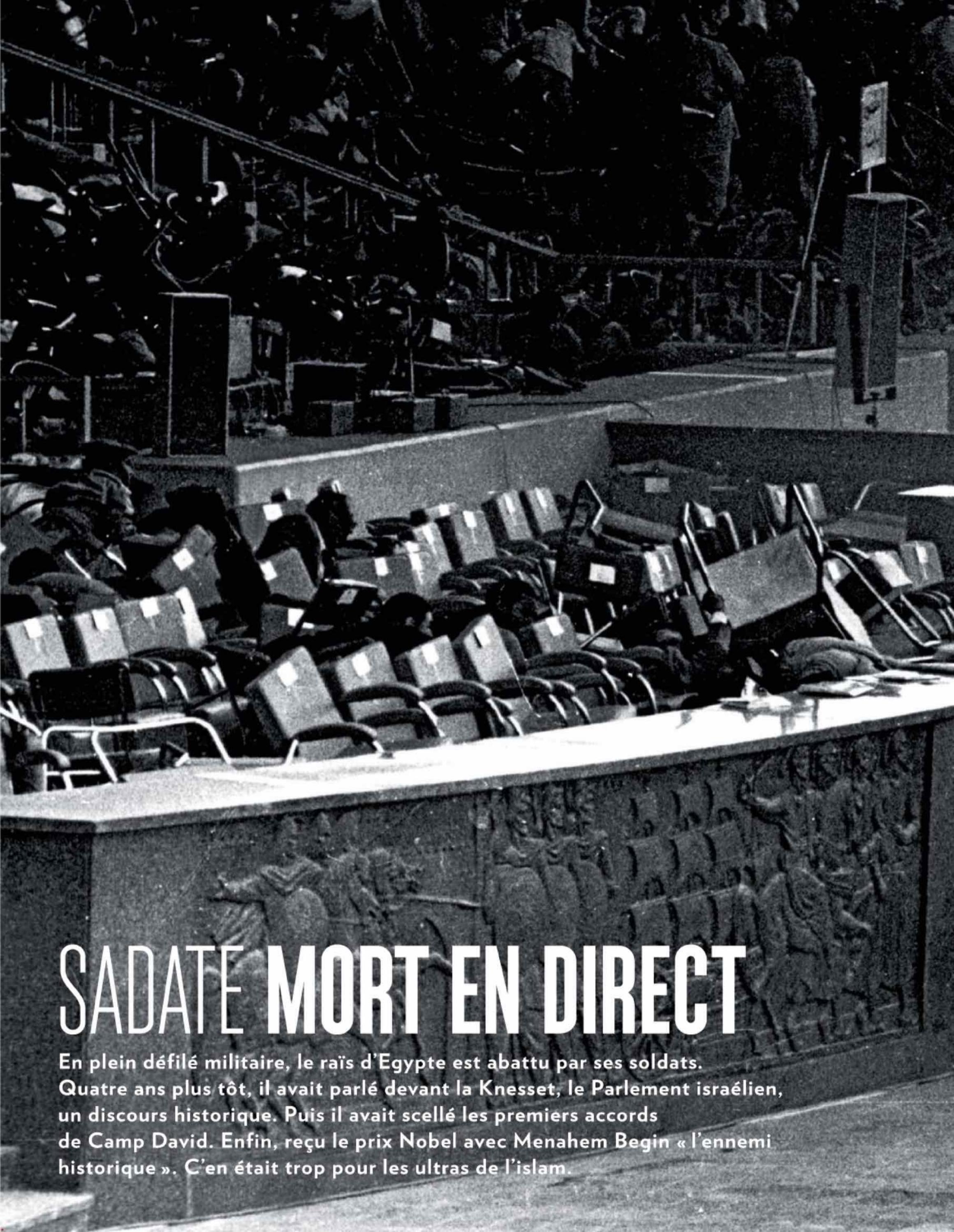
Le 27 décembre 1983, le pape se rend à la prison de Rebibbia, située à 15 kilomètres de Rome, pour y rencontrer, en tête-à-tête, son agresseur, Mehmet Ali Agca, à qui il accorde personnellement son pardon.

profonde, mesuraient combien la diminution de vocations dans un régime ayant frappé d'interdit l'importation d'ouvrages religieux pouvait s'avérer négatif. Un crédit, prélevé sur les fonds spéciaux de la présidence de la République fut donc versé au budget de l'ambassade de France près le Saint-Siège afin d'être transféré à la Lifra, la Librairie française de Rome. De sorte que, les évêques polonais de passage dans la Ville éternelle puissent clandestinement emporter ces livres spécialisés dans leurs bagages.»

Notre nation occupait donc, bien au-delà des aspects religieux et culturels, une place à part dans le cœur de Jean-Paul II. Or ce pape, aimait non seulement notre pays mais, j'ose le dire, également Paris Match, qui, en ce temps-là symbolisait à ses yeux une part de liberté. D'ailleurs m'avait-il avoué dans un très bon français, il lisait le magazine sous le manteau et admirait nos reportages photographiques. De fait, à chaque fois que j'avais le privilège de l'approcher il m'interrogeait sur nos chiffres de diffusion en Pologne et voulait savoir dans quel pays le journal réalisait ses meilleures ventes. Le Saint-Père, pragmatique, considérait que chaque visiteur devait, d'une certaine manière, lui apporter des informations sur le monde moderne. Sa voix claire, ses intonations posées – il avait fait du théâtre dans sa jeunesse – représentaient un atout supplémentaire pour galvaniser les foules ; mais aussi les personnes qu'il recevait en tête-à-tête.

Une année où je m'étais rendue à Castel Gandolfo, résidence papale d'été à 25 kilomètres au sud de Rome, espérant interviewer Sa Sainteté avant son prochain voyage en France, il m'avait confié – afin de me flatter pour faire diversion, technique en théorie davantage pratiquée par les responsables politiques que par les hommes d'Eglise – que s'il admirait mon côté «souris grise» au Vatican et ma détermination, il ne pouvait néanmoins répondre à une journaliste française juste avant une visite dans son pays. Puis, mesurant à ma mine défaite que ce silence allait anéantir un scoop providentiel, il me regarda droit dans les yeux et ajouta d'un air malicieux: «J'imagine bien qu'à Paris Match vous avez l'habitude de compter en jours, mais pardonnez-nous, ici nous avons celle de compter en siècles.» Un ange passa... Je ne savais pas si je devais rire ou pleurer car, comme d'habitude, j'étais tétonnée et bouleversée par le charisme de Jean-Paul II. ●

A lire: «Les photos secrètes du Vatican», de Caroline Pigozzi et Giovanni Maria Vian, éd. Gründ-Plon.



SADATE MORT EN DIRECT

En plein défilé militaire, le raïs d'Egypte est abattu par ses soldats. Quatre ans plus tôt, il avait parlé devant la Knesset, le Parlement israélien, un discours historique. Puis il avait scellé les premiers accords de Camp David. Enfin, reçu le prix Nobel avec Menahem Begin « l'ennemi historique ». C'en était trop pour les ultras de l'islam.



AU NOM D'ALLAH, IL TOMBE SOUS LES BALLES DES ISLAMISTES

Le Caire, mardi 6 octobre 1981, 13 heures. Le président égyptien Anouar el-Sadate, en uniforme de maréchal, assiste à la parade militaire commémorant la guerre d'octobre 1973. Les avions de combat Mirage viennent à peine de passer au-dessus du stade, lorsqu'un camion de transport de troupes pile devant la tribune présidentielle. Six soldats jaillissent en hurlant « Mort au pharaon ! » et mitraillent à tout-va. Le raïs est touché par cinq balles. Héliporté vers l'hôpital de Maadi, il décède deux heures plus tard sur la table d'opération.







ET LE LIBAN S'EMBRASE... PREMIÈRE CIBLE : LES PARAS FRANÇAIS

Le 23 octobre 1983, à 6 h 23, le Drakkar, un immeuble de huit étages, qui abrite les troupes françaises de la Force multinationale de sécurité à Beyrouth, s'effondre comme un château de cartes. Un camion chargé de 250 kilos de TNT vient d'exploser. Cinquante-cinq soldats du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (RCP) et trois du 9^e RCP de Pamiers meurent dans l'attaque. Deux minutes plus tôt, une base des marines venait de sauter, provoquant la mort de 241 soldats américains. Sur cette photo, le soldat Yves Verdier ne lâche pas la main de son camarade Eric Mohamed, prisonnier des décombres.

PHOTO YAN MORVAN



1



2



3



Le 9 août 1982, un commando masqué armé de pistolets-mitrailleurs prend pour cible le restaurant Jo Goldenberg, rue des Rosiers (2). Bilan : 6 morts et 22 blessés. Le 20 mars 1986, le Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes et du Proche-Orient (CSPPA) revendique, pour le compte du Hezbollah libanais, l'attentat à la bombe de la galerie Point Show, avenue des Champs-Elysées, qui a tué 2 passants et en a blessé 29 autres (1). Le 17 septembre 1986, vers 17 h 20, une poubelle municipale piégée explose devant le magasin Tati de la rue de Rennes (3). Sept personnes perdent la vie, 55 sont blessées dans le 10^e attentat signé par le CSPPA en France depuis le début de cette année.



EN FRANCE, LE TERRORISME SÈME LA HAINE ET LE MALHEUR

Depuis le début de la décennie, la vague d'attaques survenue sur le sol français semble ne jamais retomber. Paris est particulièrement touché. Le 22 avril 1982, une voiture piégée explode devant le 33 rue Marbeuf, siège du journal libanais « Al Watan Al Arabi ». Une passante, Nelly Guillerme, meurt sur le coup, 63 personnes sont blessées. Cette image du drame a été prise avant l'arrivée des secours : un des responsables photo de Paris Match a été alerté par le bruit de la déflagration qui s'est produite quasiment sous ses fenêtres.

PHOTO PASCAL VENTURINI

10 juin 1989. Le jour où j'ai rencontré Donald Trump

«Je suppose qu'on ne voudra jamais me vendre la tour Eiffel. Je me trompe ?»

PAR OLIVIER ROYANT

Dix ans durant (de 1987 à 1998), Olivier Royant, directeur de la rédaction de Paris Match, a tenu le bureau du magazine à New York. Entre grandes interviews et rencontres, notamment Bill Clinton, il a aussi embarqué dans le sillage d'un certain Donald Trump... L'homme qui lui a exposé sa méthode de toujours : l'art du deal.

A7h30 du matin, il faut environ huit minutes pour parcourir les trente blocs qui séparent la Trump Tower de l'héliport de la 60^e Rue. Et ce matin, le Puma rutilant, noir et sang, a attendu moins de trente secondes sur le minuscule rectangle de béton. A l'heure où les New-Yorkais s'agglutinent désespérément sur le FDR, la voie express qui borde Manhattan, Donald Trump s'envole vers son royaume d'Atlantic City. Acheté l'an dernier 2 millions de dollars, ce seul hélicoptère Puma français aux Etats-Unis est son jouet préféré. «C'est le plus bel hélicoptère du monde, me lance Donald Trump, j'adore le regarder.» Au premier contact, après une forte poignée de main virile, Trump m'accueille chaleureusement pour cette journée que je vais passer dans son sillage.

D'emblée, l'homme apparaît atypique. Avec lui, rien n'est «off». Tout est en superlatifs, plus grand, plus haut, plus beau, plus brillant. Certains milliardaires ont la richesse morose et

anonyme. Trump, lui, affiche son nom partout en lettres d'or : Trump Tower, Trump Plaza, Trump Air, «Trump Princess»... Dans l'hélicoptère qui s'élève au-dessus du pont de Brooklyn, le milliardaire volubile me désigne du doigt avec gourmandise les immeubles qu'il bâtit. Sur la droite, Manhattan dresse ses grandes orgues. Né du mauvais côté de la rivière, dans le Queens, fils d'un promoteur immobilier, Trump se sent aujourd'hui chez lui à Manhattan. Depuis cinq ans, il modèle la ville comme un gros jeu de Lego. Indice supplémentaire de son flair magique, il a vendu tout son portefeuille boursier à la veille du krach. Et rachète des actions dont le cours s'est effondré. Son rêve est d'ériger à l'extrémité de l'île une tour de 650 mètres de haut, la plus élevée de la planète. Le contact est franc et direct. La conversation s'engage. Je lui demande s'il connaît le montant exact de sa fortune. Il répond qu'il l'ignore : «Selon les magazines, elle varie de 1 à 4 milliards de dollars», dit-il. Personne ne connaît ce chiffre avec précision car il est impossible d'estimer la

valeur exacte d'un bien avant de l'avoir vendu. A la question suivante, «vous arrive-t-il d'envisager la vie comme un jeu ?», il s'enthousiasme : «Ma vie est un jeu de Monopoly grandeur réelle et c'est excitant.

– Cela signifie-t-il que vous pouvez tout perdre ?

– Oui, c'est pour cela qu'il faut être très prudent. En affaires, je suis beaucoup plus prudent que les gens ne se l'imaginent.»

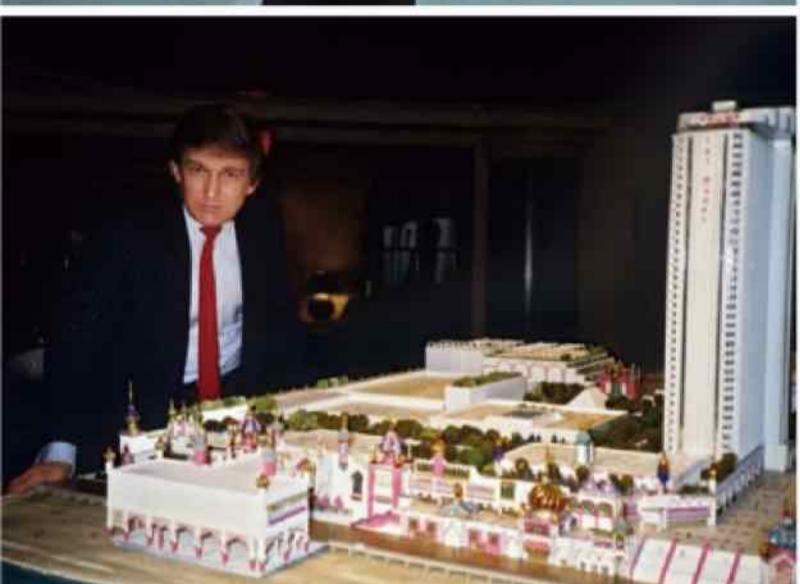
8h50. New York est déjà loin. L'«Ivana» se pose sur le toit du Trump Castle, l'un des trois hôtels-casinos de Donald Trump à Atlantic City. Première réunion de la journée. Le sujet : la fin des travaux du Taj Mahal, l'énorme casino en forme de meringue des Mille et une nuits dont l'ouverture est prévue pour le début 1990. Une heure plus tard, direction la grande salle des fêtes où Trump inspecte l'avancement des travaux. La Crystal Ballroom, aux ornements rococo et aux lustres géants, qui pourrait abriter vingt terrains de tennis, est une fourmilière. On achève les dorures du plafond. Trump demande qu'on éclaircisse la

couleur de la peinture, dédicace son livre «The Art of the Deal» à un ouvrier du chantier, a une parole gentille, dans les couloirs du casino pour les mamies de l'Ohio venues s'étourdir au son des machines à sous et qui maintenant font la course à l'autographe. Elles n'en reviennent pas de voir un milliardaire si charmant. «On dirait un acteur de cinéma», murmure l'une d'elles.

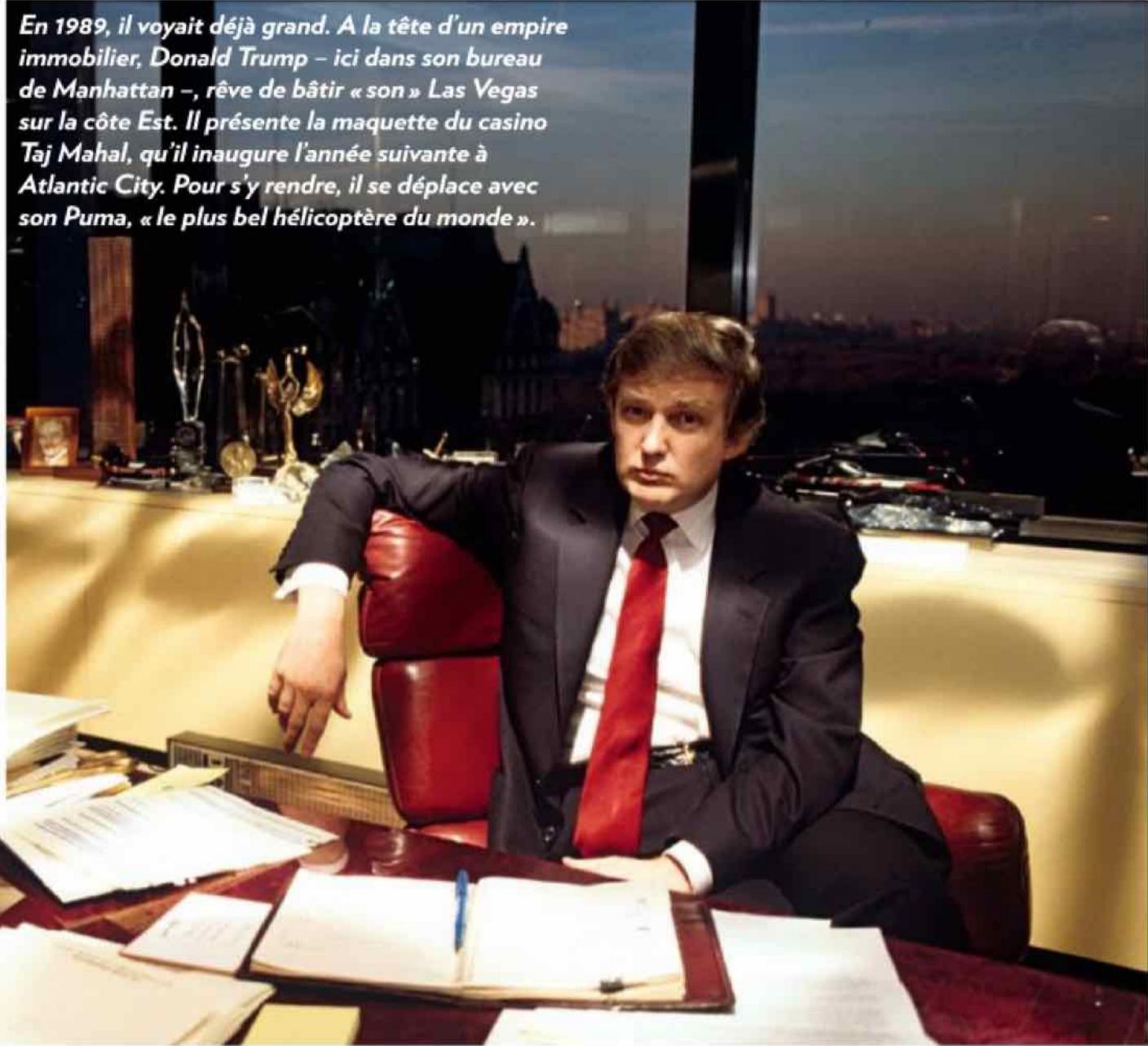
Je me tourne vers Trump et lui demande comment il explique que les milliardaires soient devenus les stars des années 1980. Sans complexes, lui qui ne doute de rien répond : «Si certains milliardaires sont devenus des stars, c'est peut-être aussi parce qu'aujourd'hui, aux Etats-Unis, les acteurs n'en sont plus.

– Trois casinos dans le New Jersey, une centaine d'immeubles à New York, cela doit vous donner bien plus de pouvoir que beaucoup de politiciens ?

– Les affaires donnent un sentiment de longévité que les politiciens ignorent parce que leur mandat est beaucoup trop



En 1989, il voyait déjà grand. A la tête d'un empire immobilier, Donald Trump – ici dans son bureau de Manhattan –, rêve de bâtir « son » Las Vegas sur la côte Est. Il présente la maquette du casino Taj Mahal, qu'il inaugure l'année suivante à Atlantic City. Pour s'y rendre, il se déplace avec son Puma, « le plus bel hélicoptère du monde ».



court. Le pouvoir, c'est de savoir que vous serez encore là quand d'autres n'y seront déjà plus.»

12 heures. Un cortège, toutes sirènes hurlantes, fonce dans la rue principale d'Atlantic City. Cinq motards ouvrent la voie à une procession de trente limousines, un cortège plus long que celui du président des Etats-Unis. Assis à ses côtés dans la voiture, j'avance une autre question : « Cette ville s'appellera-t-elle un jour Trump City ?

– Non, il ne faut pas que cela arrive. La ville rapporte énormément d'argent mais c'est une ville en trompe-l'œil où des casinos de 500 millions de dollars surplombent de vrais bidonvilles.

– Y a-t-il au monde quelque chose qui vous ferait très plaisir et que vous ne pourrez jamais vous offrir ?

– La tour Eiffel. C'est une œuvre d'art que j'admire par-dessus tout. Je suppose qu'on ne voudra jamais me la vendre. Je me trompe ?

– Avez-vous le sentiment, parfois, que les gens attendent avec impatience l'instant où vous allez chuter ?

– Absolument. Nombreux sont ceux qui aimeraient me voir tomber. Cela ne fait aucun doute, même parmi ceux qui se disent mes amis. Mais je ne leur donnerai pas ce plaisir. C'est pour cette raison que je suis si prudent en affaires.

– Quel serait, pour vous, aujourd'hui le plus grand défi ?

– Diriger la plus grosse firme immobilière privée au monde est un défi de tous les instants. Je voudrais construire la plus haute tour sur terre.

– Et la présidence des Etats-Unis ?

– Je pense avoir un bon contact avec les Américains. Un jour, peut-être, je me déciderai, mais pas pour le moment.

– Mme Trump ne serait-elle pas une excellente First Lady ?

– A New York, Ivana a déjà imprimé son style. Elle dirige l'hôtel Plaza, où elle a accompli un travail extraordinaire.

– Est-il exact qu'elle touche le salaire le plus bas de l'empire Trump ?

– Un jour, j'ai dit à un journaliste du "New York Times" que je la paierai 1 dollar par an et toutes les robes qu'elle voudrait. Cette

confidence, publiée, m'a valu les foudres de plusieurs organisations féministes.» Ancienne top model, championne de ski tchécoslovaque, Ivana a décroché à Montréal la plus belle des médailles d'or en rencontrant Donald Trump. Reconvertie dans les affaires, elle est aujourd'hui, à 40 ans, l'atout charme de la Trump Organization.

Il est 16h30. Après une escapade de quelques heures à Atlantic City, Donald Trump est de retour dans son bureau du 26^e étage de la Trump Tower qui domine l'hôtel Plaza. Assis face à lui, dans cette pièce lumineuse aux baies vitrées, décorée de multiples couvertures de magazines à son effigie, je poursuis mes questions. «Avec tout votre argent, n'avez-vous jamais songé à vous retirer ?

– Non pas un instant. Prendre sa retraite, c'est mourir. A 42 ans, je suis le plus jeune dans le club des milliardaires et je ne veux même pas y penser !

– Vous imaginez-vous un jour finir comme Howard Hughes,

isolé au sommet de l'une de vos tours d'ivoire ?

– Je crois savoir qu'Howard Hughes s'est retiré du monde. Il ne pouvait plus faire un pas sans qu'on lui intente un procès dans l'idée de lui prendre un peu de son argent. Il y a trop d'avocats dans cette ville. Je ne crois pas que cela m'arrivera mais tout est possible.»

Depuis son bureau directorial, à l'heure où les «commuters» (ceux qui font la navette) regagnent en train ou en métro le Queens, Brooklyn et le Bronx, Donald Trump domine une ville qui ne dort jamais mais qui a ralenti son rythme. Au moment de prendre congé, il me raccompagne vers un ascenseur. Une autre franche poignée de main vient conclure cette journée. Donald Trump, l'âme tranquille, peut, lui, monter tout au sommet de sa tour de marbre et de verre dans le triplex où il réside avec sa famille. Là-haut, il oublie les taxis et le vacarme des camions de pompiers qui foncent sur la 5^e Avenue ne viennent jamais troubler le sommeil de cet autre maître de l'univers. ●



UN MILLION DE MORTS DANS LA « GUERRE SACRÉE » IRAN-IRAK

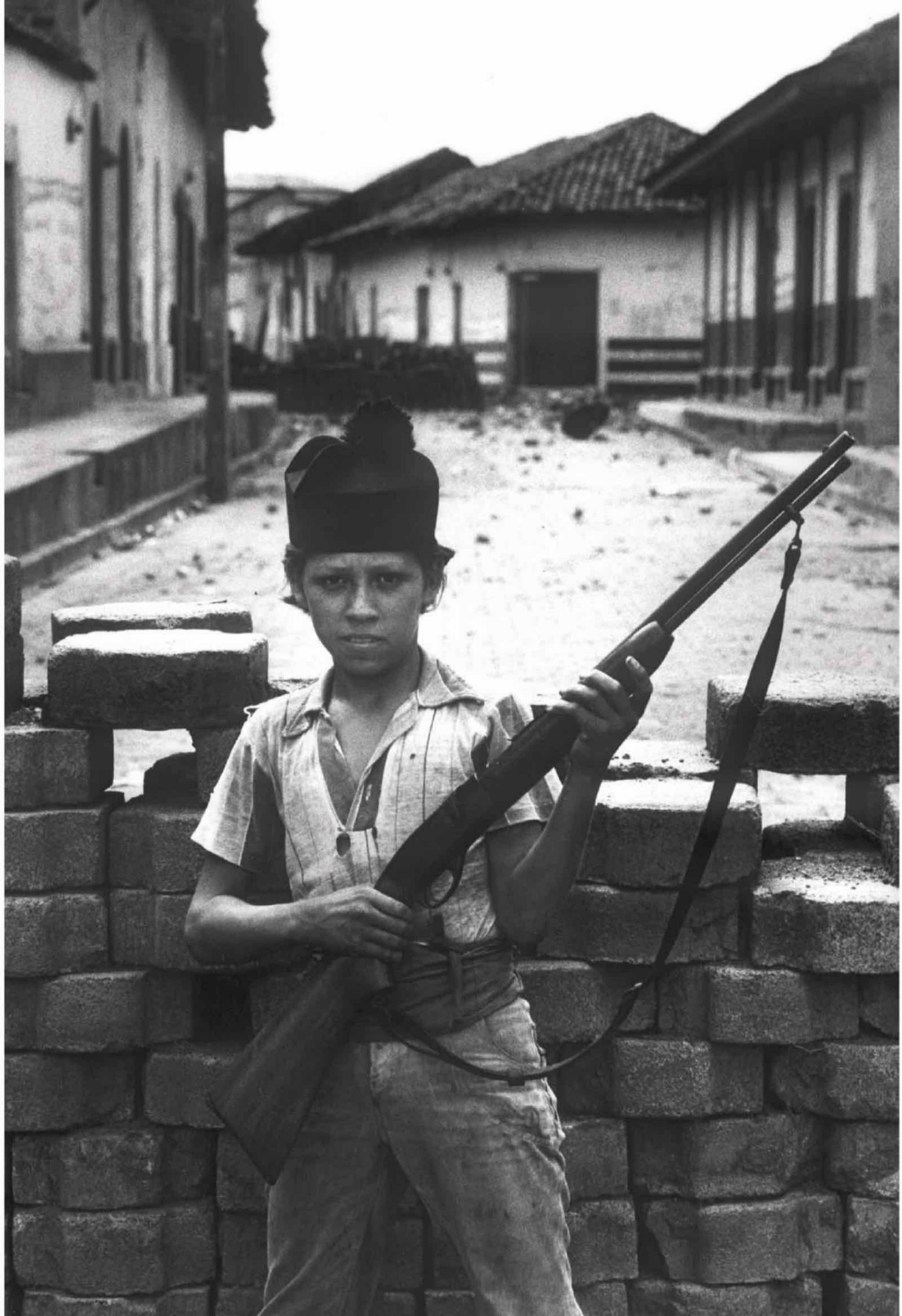
Quatre ans après le début des hostilités contre l'Iran, déclenchées le 22 septembre 1980 par Saddam Hussein, l'aviation irakienne vaporise des nuages de gaz moutarde au-dessus des lignes ennemis à Al Beida, un village lacustre au cœur des îles Majnoun. La bataille des marais s'enfonce dans l'horreur. Le conflit entre les deux belligérants prendra fin en 1988.

PHOTO JACQUES PAVLOVSKY



LE MONDE EN FOLIE

Autour du golfe Persique, éternel enjeu, la guerre fait rage entre l'Irak et l'Iran, sur fond de rivalité religieuse. Ici les sunnites, là, les chiites. Huit ans de conflit. Ailleurs, l'Afghanistan conserve son statut de « cimetière des empires », et l'Armée rouge s'effondre face aux moudjahidines. Y prospère un certain Ben Laden, fondateur du terrible djihad moderne !



SANDINISTES ET CONTRAS METTENT LE NICARAGUA À FEU ET À SANG

Un gamin, coiffé de la barrette de son curé, récupérée dans l'église voisine, monte la garde sur les barricades, à Leon. Premier reporter à entrer dans la deuxième ville du pays après sa libération, Benoit Gysembergh de Match suit les guérilleros sandinistes dans leur progression jusqu'à la chute du dictateur nicaraguayen. Anastasio Somoza, meurt le 17 septembre 1980 à Asuncion, au Paraguay, dans l'explosion de sa voiture détruite au lance-roquettes par un commando.

PHOTOS BENOIT GYSEMBERGH



SALVADOR : À LA RÉBELLION « CUBAINE » RÉPONDENT LES ESCADRONS DE LA MORT

Cet homme, pistolet à la main, en train de courir sur le parvis de la cathédrale de San Salvador, réplique aux tirs d'inconnus qui mitraillent la foule de 350 000 personnes venue assister aux obsèques de Mgr Oscar Romero. L'archevêque de la capitale, grand défenseur des pauvres. Il dénonçait les exactions commises par l'armée salvadorienne et les escadrons de la mort, a été abattu, six jours plus tôt, le 24 mars 1980, en pleine messe. Le prélat assassiné sera canonisé par le pape François le 14 octobre 2018.



Après neuf ans de présence militaire, l'Armée rouge se retire. Le 15 février 1989, à la tête d'un bataillon de 1 400 hommes, le général Boris Gromov franchit le pont de l'Amitié sur l'Amou-Daria, qui sépare l'Ouzbékistan de l'Afghanistan. Cette guerre aura coûté la vie à 70 000 combattants afghans et à 15 000 soldats russes. Quant au nombre de victimes civiles, il se chiffre en centaines de milliers.



La boîte de Pandore

PAR RÉGIS LE SOMMIER

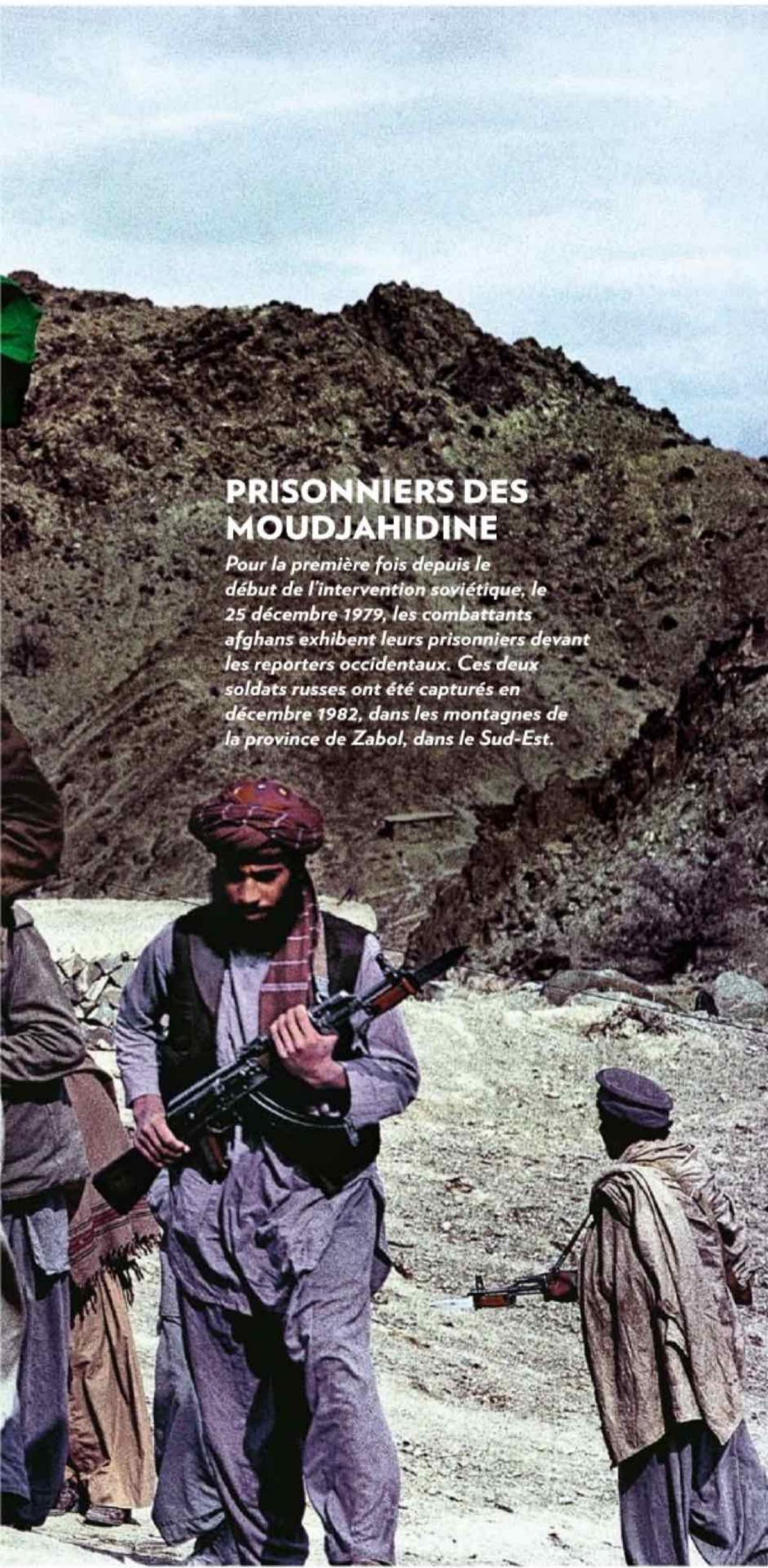
Noël 1979, un ballet incessant d'avions et d'hélicoptères agite le tarmac de l'aéroport de Kaboul. En quelques heures, sur décision de Leonid Brejnev, pas moins de deux divisions de l'armée de l'air soviétique débarquent. Au même moment, des unités motorisées franchissent la frontière depuis l'Ouzbékistan. L'invasion russe de l'Afghanistan a commencé. Elle se soldera par l'échec de l'URSS et son retrait dix ans plus tard, et aura provoqué la mort d'environ 1 million d'Afghans et de quelque 15000 soldats soviétiques. Parmi les études réalisées ensuite sur la façon dont cette guerre a été menée, on retiendra la publication de l'académie militaire soviétique, la Frounze, intitulée « L'ours a franchi la montagne ». Il s'agit d'une description intime, sous la forme de retours d'expérience, d'une guerre aussi désastreuse pour les Russes que le fut celle du Vietnam pour les Américains.

Les conséquences furent nombreuses. L'ancien président pakistanais Pervez Mucharraf m'a raconté s'être fait remettre une plaque commémorative par le chef des services de renseignement allemands. Fixée à un morceau du mur de Berlin, il y était écrit: « A ceux qui ont porté le premier coup décisif. » « Le premier coup contre le mur de Berlin a été frappé en Afghanistan. C'est là que tout a démarré. Ce fut le début de la fin de la guerre froide », concluait-il. C'est en effet la première fois depuis sa création par Léon Trotski que l'invincible Armée rouge recule. L'Afghanistan est une fois de plus fidèle à son surnom de « cimetière des empires ». « Il ne se trouve pas une pierre qui n'ait été teintée de sang », avait dit jadis un général britannique après que son pays s'y soit lui-même cassé les dents. L'autre conséquence de la défaite soviétique est moins décelable à l'époque, même si elle nous concerne directement aujourd'hui, nous, les Occidentaux. La Frounze ne s'est pas contentée d'analyser ses échecs et ses réussites, elle a aussi publié « L'autre versant de la montagne », la version des moudjahidines, les guerriers musulmans qui combattaient les Soviétiques. Leurs tactiques de guérilla furent d'une efficacité redoutable mais une grande partie de leur succès est due à leur habileté à associer leur combat à la cause mondiale de l'islam. Le djihad moderne est né sur les contreforts de l'Hindu Kuch. Des combattants du monde entier sont en effet venus prêter main-forte aux Afghans. Parmi eux, un certain Oussama Ben Laden. Fils d'un richissime entrepreneur saoudien, il met sa fortune à disposition de la cause. Surtout, il établit une liste de combattants qu'il forme au Pakistan dans des camps baptisés « Al Masadah » (« la tanière du lion »). C'est la naissance d'Al-Qaïda, « la base » en arabe, au sens de base de données, celle des combattants du djihad mondial. La liste resservira bientôt, avec des conséquences aussi funestes.

A la suite de la première guerre du Golfe, les G.I. américains foulent la « terre des deux mosquées », l'Arabie. Fou de rage, Ben Laden décide alors d'orienter son djihad contre l'Amérique et l'Occident. Ainsi, la totalité des kamikazes du 11 Septembre ont été recrutés et formés en Afghanistan, sous le régime des talibans, qui accueille Ben Laden en 1998. Les moudjahidine afghans comptent aussi dans leurs rangs un combattant moins connu au départ, le Jordanien Abou Moussab al-Zarqaoui. Il deviendra plus tard le chef des insurgés qui combattront les Américains en Irak. Il est considéré comme le père fondateur de Daech... ■

PRISONNIERS DES MOUDJAHIDINE

Pour la première fois depuis le début de l'intervention soviétique, le 25 décembre 1979, les combattants afghans exhibent leurs prisonniers devant les reporters occidentaux. Ces deux soldats russes ont été capturés en décembre 1982, dans les montagnes de la province de Zabol, dans le Sud-Est.



323 MORTS À BORD DU « GENERAL BELGRANO » TORPILLÉ SANS SOMMATION

Le naufrage, le 2 mai 1982, du vieux croiseur léger argentin – ex-USS « Phoenix », qui avait réchappé à l'attaque japonaise de Pearl Harbor – marque un tournant dans la guerre des Malouines. Il se solde par la mort de 323 marins sur les 1 093 hommes d'équipage. Deux jours plus tard, les Argentins répliquent en coulant à leur tour le destroyer britannique « Sheffield » grâce à un missile Exocet de fabrication française...



THATCHER L'IMPITOYABLE

Devenue Premier ministre du Royaume-Uni le 4 mai 1979, Margaret Thatcher gouvernera plus de onze ans. On la surnommait *Tina* pour « *There is no alternative* » (« Il n'y pas d'alternative » : seule ma décision importe).



Les îles Falkland, que Bougainville baptisa Malouines, sont occupées par l'Angleterre depuis 1770. Dès son indépendance, en 1816, l'Argentine revendique cet archipel de l'Atlantique sud. Quand ses troupes y débarquent en 1982, Margaret Thatcher voit rouge !

De mars 1984 à mars 1985, soit un an, la grève des mineurs britanniques met face à face des travailleurs qui refusent la fermeture de leurs mines et le gouvernement Thatcher. Celui-ci, après avoir vaincu le socialisme dans les urnes, entend s'attaquer à sa forme syndicale, avec une souplesse désormais légendaire. Les ouvriers finiront par retourner au travail sans avoir rien obtenu. Margaret Thatcher, elle, remporte un succès symbolique. Ci-dessous, des mineurs organisent une distribution de charbon aux plus pauvres.





Des milliers de catholiques irlandais assistent aux obsèques de Sands, le 7 mai 1981. Sur son cercueil, on a posé un crucifix bénit par le pape.

BOBBY SANDS Martyr de l'Irlande

PAR RÉGIS LE SOMMIER

Lorsque Bobby Sands meurt de faim à l'âge de 27 ans, il a passé près d'un tiers de sa courte existence derrière les barreaux des H-blocks, qui composent la triste prison de Maze en Irlande du Nord. C'est là que, depuis le début des années 1970, sont incarcérés les militants républicains et leurs ennemis unionistes arrêtés au cours de la guerre civile qui ravage alors la province.

Robert Gerard Sands a vu le jour à Abbots Cross, au sein d'une famille catholique d'ouvriers installée sur la côte d'Antrim, un fief protestant. Son enfance est bousculée par des déménagements incessants liés aux persécutions dont sont victimes les catholiques. À cette époque, ceux-ci n'ont aucun droit. Les Sands finissent par prendre souche à Twinbrook, un ghetto nationaliste de l'ouest de Belfast. En 1972, Bobby rejoint l'Armée républicaine irlandaise (IRA). Il a 18 ans. Comme pour beaucoup de garçons du quartier, la lutte armée est son seul horizon. Quelques mois plus tard, il est arrêté pour possession d'armes. Dès lors, il choisit de suivre la voie prise par tant de nationalistes.

L'idéal du martyr a largement imprégné l'histoire de l'Irlande, et, dans sa version contemporaine, le martyre accompagne naturellement la lutte pour l'émancipation de la tutelle britannique. Sands connaît ça par cœur : la pendaison de Roger Casement, les Pâques sanglantes de 1916, jusqu'au massacre du « Bloody Sunday »... Le prix du réveil irlandais est très élevé : c'est le prix du sang. Il n'a pas peur de la mort. Il sait aussi qu'il est né dans ce Nord, ce bout d'Irlande où le drapeau de la Couronne flotte encore sur tous les édifices. Son combat est celui de l'unité irlandaise au sein d'une IRA qui n'a jamais renoncé.

Le 1^{er} mars 1976, l'histoire de Bobby Sands prend une nouvelle dimension, plus seulement irlandaise. Le gouvernement britannique abroge le statut de prisonnier politique dont jouissent les détenus de Maze. Ils seront désormais considérés comme des droits communs, et sommés de porter le même uniforme. En réponse, les militants républicains captifs se drapent dans leurs couvertures. Puis ils décident de faire la grève de l'hygiène, allant jusqu'à tapisser leurs cellules d'excréments. Devant le peu d'écho que leur action rencontre à l'extérieur de la prison, ils prennent la décision, à la fin de l'année 1980, de pousser jusqu'à la grève de la faim.

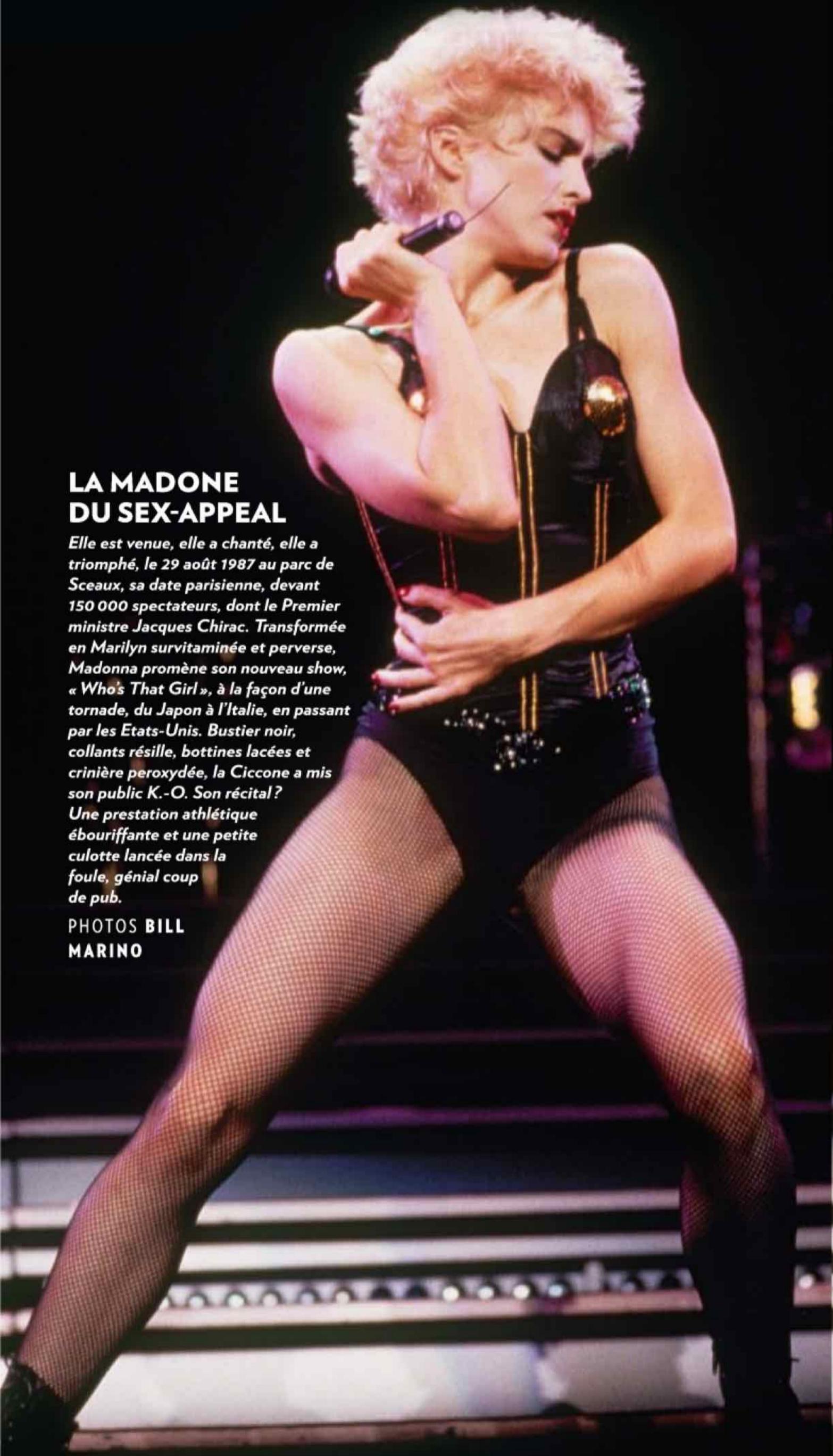
Bobby Sands, qui dirige les détenus de l'IRA, montre l'exemple. Au passage, comme un énorme pied de nez aux Anglais, il est parvenu à se faire élire dans le district de Fermanagh et devient ainsi le premier républicain irlandais membre du Parlement britannique, provoquant une émotion mondiale autour de sa cause. Il devient le symbole du détenu politique victime de mauvais traitements, presque un Christ des peuples opprimés. Sands meurt le 5 mai 1981, au bout de soixante-six jours de grève de la faim. Neuf de ses compagnons perdent la vie de cette même façon.

L'image de Margaret Thatcher, Premier ministre depuis trois ans, sombre aux yeux du monde entier. « Rot in hell (« pourris en enfer ») Maggie Thatcher ! » pouvait-on lire en avril 2013 sur les murs de Belfast à l'annonce du décès de la Dame de fer. Les Irlandais ont la mémoire longue. Mais au-delà de la petite Irlande, l'histoire retiendra qu'une représentante d'un monde dit « civilisé » a délibérément laissé des hommes crever de faim en prison. ●

LA MADONE DU SEX-APPEAL

Elle est venue, elle a chanté, elle a triomphé, le 29 août 1987 au parc de Sceaux, sa date parisienne, devant 150 000 spectateurs, dont le Premier ministre Jacques Chirac. Transformée en Marilyn survitaminée et perverse, Madonna promène son nouveau show, « Who's That Girl », à la façon d'une tornade, du Japon à l'Italie, en passant par les Etats-Unis. Bustier noir, collants résille, bottines lacées et crinière peroxydée, la Ciccone a mis son public K.-O. Son récital ? Une prestation athlétique ébouriffante et une petite culotte lancée dans la foule, génial coup de pub.

PHOTOS BILL
MARINO



EN AVANT LA MUSIQUE

Arrivée du Michigan à New York avec 35 dollars en poche, braquée, violée sous la menace d'un couteau, serveuse de fast-food puis danseuse nue, elle explose sur scène en 1983. Son style borderline embrase fans et D.J. C'est l'envol. Universel.



MICHAEL JACKSON INVENTE LE MOONWALK ET LA POP FUSION

Avec la sortie de « Thriller », en 1982, album le plus vendu de tous les temps, le petit garçon de Gary, Indiana, devenu un enfant star en 1965 avec les Jackson Five, règne désormais sans partage sur la musique. Intronisé King of pop, il discute d'égal à égal avec le président des Etats-Unis. Chacun de ses déhanchements époustoufle la planète. Michael Jackson n'a de cesse de se réinventer en peaufinant son personnage. Il ne se cantonne pas à un genre, funk, soul rock ou rhythm'n'blues,



il met à profit ses dons prodigieux pour donner à ses performances une dimension supplémentaire. Le 16 mai 1983, pour le 25^e anniversaire de la Motown, le célèbre label de Detroit qui l'a signé, Michael interprète « Billie Jean » et esquisse, pour la première fois, son fameux moonwalk. Breakdance, hip-hop... pour ses chorégraphies extraordinaires, il s'inspire des danses de rue nées dans les ghettos new-yorkais. Inventeur du spectacle total, il travaille ses mouvements au rasoir, avec une rigueur et une précision extrêmes. Le show qu'il offre à son public tient à la fois de l'exploit musical et de la prouesse du danseur étoile.

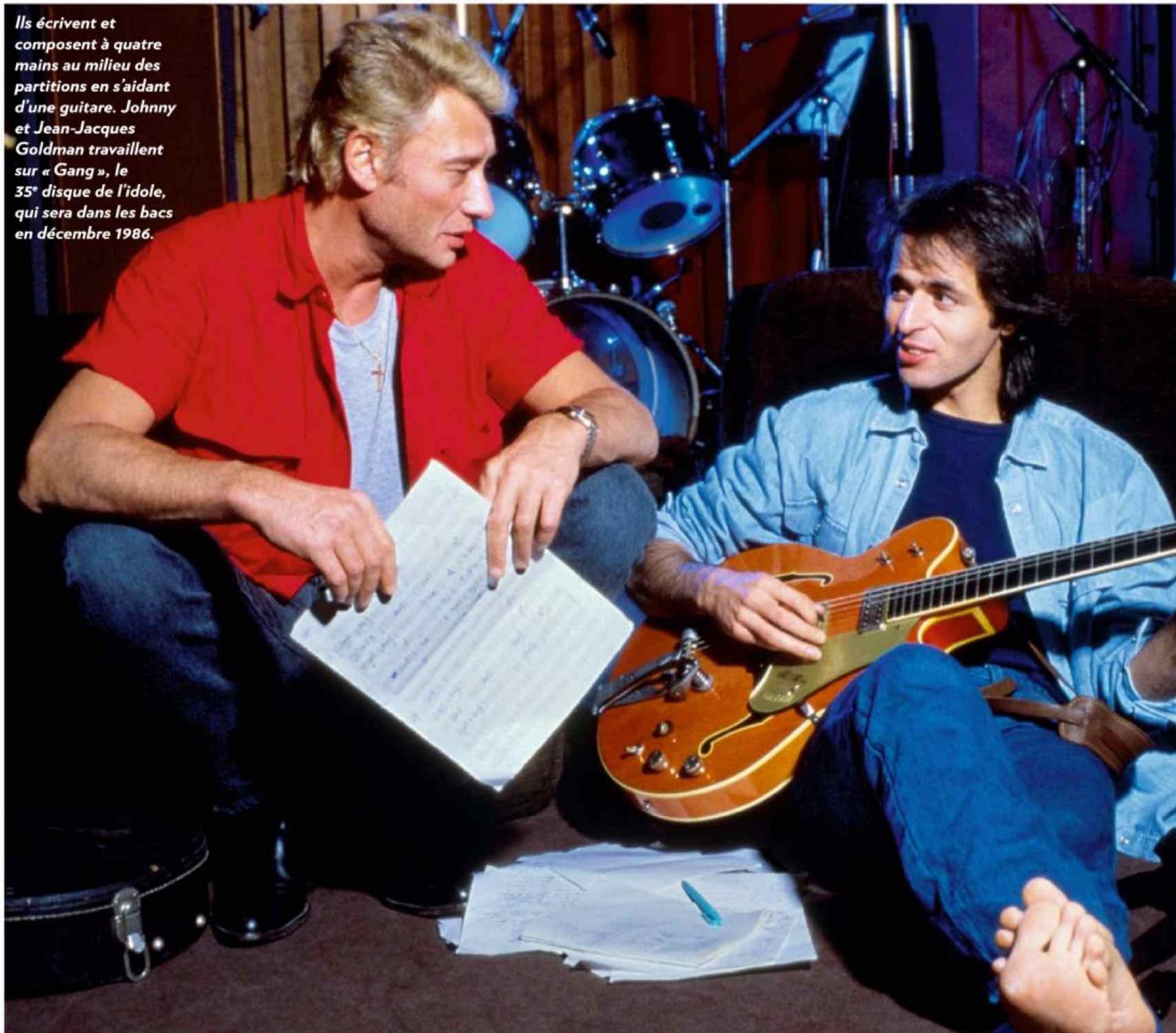
Ci-dessus, en mai 1984, à la Maison-Blanche, avec Ronald et Nancy Reagan.

En septembre 1987, Michael Jackson entame sa première tournée en solo. De Tokyo à Los Angeles, de Brisbane à Liverpool, les 123 dates du « Bad World Tour », réuniront 4,4 millions de fans à travers le monde.

PHOTO KEVIN MAZUR



Ils écrivent et composent à quatre mains au milieu des partitions en s'aidant d'une guitare. Johnny et Jean-Jacques Goldman travaillent sur « Gang », le 35^e disque de l'idole, qui sera dans les bacs en décembre 1986.



JOHNNY HALLYDAY, AN II **GOLDMAN, BERGER ET... TENNESSEE WILLIAMS SIGNENT SON RENOUVEAU**

Deux rencontres phare ramènent Johnny dans la cour des (très) grands au milieu des années 1980. Deux faiseurs de tubes, Michel Berger et Jean-Jacques Goldman. Il a souvent croisé le premier, notamment pour la photo de « Salut les copains » signée Jean-Marie Périer, en 1967, et par sa proximité avec Françoise Hardy et France Gall, sa femme. Une collaboration unique s'instaure entre eux, en 1985. Pour l'album « Rock'n'roll attitude », enregistré en partie à Montréal, Berger compose deux énormes tubes : « Quelque chose de Tennessee », en hommage à l'écrivain Tennessee Williams, et « Le chanteur abandonné », chansons que

Johnny installe en France à l'occasion du numéro 2000 de Paris Match, lors d'une soirée exceptionnelle présentée par... Bernard Tapie à Pantin. Avec l'ode à Tennessee, Johnny conquiert un nouveau public, plus intello que rockeur. Il en est de même quand Jean-Jacques Goldman, alors le plus gros vendeur de disques en France, prête sa plume pour « Gang » un an plus tard. Avec « Je t'attends », « J'oublierai ton nom », « Je te promets », l'album atteint 650 000 ventes. Goldman écrit aussi « Laura », titre dédié à la fille de Johnny. Lequel, par un juste retour des choses, participera à la tournée des Enfoirés initiée par Goldman en 1989.

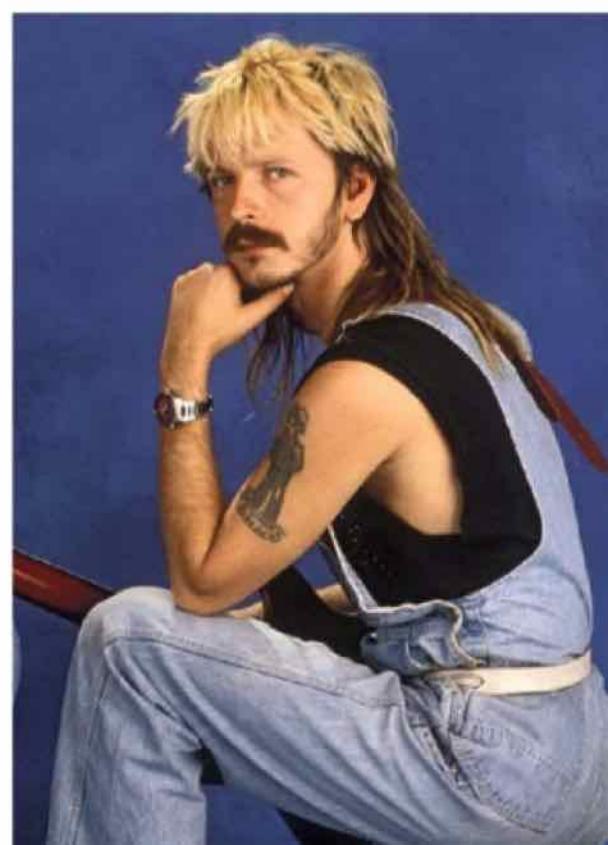


Après cinq mois de labeur acharné en studio, entre Montréal et Paris, de janvier à mai 1985, Johnny relance sa carrière grâce au succès de « Rock'n'roll attitude », un album entièrement écrit par Michel Berger.



RENAUD ET VANESSA **TICKET GAGNANT**

Au début des années 1980, Renaud troque ses santiags contre un vieux ciré jaune puis, rentré de son périple familial en mer, délaisse pour de bon sa panoplie noire de loubard. Il est « Morgane de toi », nostalgique de « Mistral gagnant », remonté contre « Miss Maggie » et s'engage pour l'Ethiopie avec Chanteurs sans frontières. Le public aime. Elle n'est encore qu'une frêle adolescente, de 14 ans à peine, quand sa voix singulière envahit les ondes. Vanessa Paradis embarque pour la célébrité avec « Joe le taxi », en avril 1987. C'est un raz-de-marée – elle reste onze semaines en tête du Top 50, le 45 tours se vendra 3,2 millions de fois et son titre prend d'assaut les charts européens. La carrière de la petite lycéenne de banlieue parisienne est lancée.



LES NEUF MYSTÈRES DE L'AFFAIRE GRÉGORY

Le 16 octobre 1984, le corps d'un garçonnet de 4 ans, est repêché dans la Vologne, une rivière noire des Vosges. L'enfant, enlevé quatre heures plus tôt, est vêtu d'un anorak bleu, d'un pantalon vert, de chaussures bleues, son cou est enserré par une ficelle qui maintient son bonnet de laine enfoncé comme une cagoule. Il s'appelait Grégory Villemin. Démarrer alors un imbroglio judiciaire sans fin, sur fond de lettres anonymes, d'appels à voix trafiquée, de témoignages, de volte-face et de vendetta. Un monde où règne le « corbeau », digne des heures les plus noires de l'Histoire. Gendarmes et policiers se défient dans une atmosphère macabre. Les juges piétinent, se ruent tête baissée. Les experts s'affrontent, les journalistes engagent un bras de fer en quête d'une « impossible vérité ». La justice vacille. Paris Match lance sur l'affaire Jean Ker, baroudeur de terrain, vite attaché aux Villemin, puis Jean-Michel Caradec'h, prix Albert-Londres du grand reportage, qui se forge une intime conviction à contre-courant de l'opinion. Chacun dans son camp. Chacun en liberté. Match joue la carte de l'immersion journalistique, en toute indépendance. Aussi les bouclages résonnent-ils d'intenses batailles éditoriales. Trente-quatre ans après l'assassinat, de suspenses en rebondissements, de suspicions en mises en examen y compris récentes, l'affaire Grégory n'a toujours pas livré sa vérité.





UNE IMAGE POUR RÉSUMER

Jamais le nom de « nature morte » n'aura été autant justifié. En 1985, notre photographe a reconstitué l'affaire dans toute son horreur : depuis la scène du petit Grégory repêché dans la Vologne, jusqu'à celle de Bernard Laroche (abattu par Jean-Marie Villemin, son beau-frère) sur son lit de mort, les cordelettes, les lettres anonymes... tout ce qui, depuis 1984, hante les esprits.

PHOTO
MANUEL LITRAN

JE VOUS
FEREZ
VOTRE
PEAU A LA
FAMILLE
VILLEMAIN

Plaidoyer pour une mère traquée

PAR JEAN CAU



Bataille de Prix Goncourt à plume acérée, en 1985. D'un côté, Marguerite Duras spécule ou fantasme sur Christine Villemin, la mère « sublime, forcément sublime »*. De l'autre, Jean Cau, pour Paris Match, reconstitue, pièce par pièce, à l'appui du dossier de l'avocat, l'abominable puzzle d'un crime maudit. Au-delà de la guerre des polices, ce dossier choc, d'une implacable complexité, ici subtilement éclairé, souligne le chaos d'une instruction « en zigzags ». Un gâchis judiciaire.

PARIS MATCH N° 1888, DU 2 AOÛT 1985

Mais pourquoi ce fait divers bouleverse-t-il la France et est-il, d'ores et déjà, assuré d'être retenu comme l'une des grandes affaires criminelles du siècle ? M^e Garaud, le conseil de Christine Villemin : « D'abord parce qu'il y a le meurtre d'un enfant et qu'un enfant, c'est l'innocence. Nous sommes donc, là, confrontés au crime absolu et impardonnable. Ajoutez à cela que cet enfant était beau et, vous avez vu ses photos, qu'il était heureux. Ensuite, il y a l'horreur de l'acte : il est noyé comme un chaton. Enfin, il y a cette immense famille avec ses liens et ses rejets, ses ressentiments et ses étranges raisons qui font qu'on se brouille, qu'"on ne se parle plus", qu'on s'aime ou qu'on se jalouse, etc. Ceci n'était d'ailleurs pas particulier à cette famille et à la vallée de la Vologne mais bien plus courant qu'on ne le croit, dans nos provinces de France rurale et profonde. Or, on sait que l'enfant a été tué par un membre de cette famille, par quelqu'un qui le connaissait. Donc il est là, l'assassin, il est là. Il habite au 21, si j'ose dire. Tout cela fait, si j'ose encore dire, une "sauce" exceptionnelle autour de ce crime – enfant, province, famille, mystère, assassin dans l'ombre – et explique l'immense intérêt qu'il soulève. C'est un miroir où tout se reflète. »

Y compris l'état de notre justice avec les dérapages d'un jeune juge, ses secrets d'instruction étalés sur la place publique, la médiatisation prodigieuse ayant eu pour résultat de jeter avec passion une opinion publique dans l'affaire et, comme une cargaison mal arrimée, de la faire rouler d'un bord à l'autre au hasard des vents de l'information soufflant – et soufflés – de telle ou telle direction. Et devant ces défaillances, ces hésitations, ces brusques crochets de la justice et de l'instruction, les médias s'engouffrant dans ce vide et le comblant jusqu'à prendre, carrément, tel parti. A affaire bien conduite, à bon juge, à bonne instruction, presse sereine et saine dans son information. A affaire qui cahote et déverse tout et n'importe quoi sur la place publique, à « juge à facettes » (comme dit M^e Garaud), perdu dans un dédale, à

Il était leur « Titi ». Grégory souriant, sur les épaules de son père et, en 1983, avec sa mère dans leur maison de Lépanges-sur-Vologne.

instruction qui s'embourbe et se dégage comme elle peut d'ornières où elle replonge, presse qui cherche, qui halète et qui, parfois, s'affole.

Est-ce notre faute – et la mienne – s'il y a, d'évidence éclatante, « guerre des polices » et si celle-ci a empoisonné l'affaire ? M^e Garaud : « Oui, guerre des polices, et qui pourrait se résumer ainsi : les gendarmes avaient "eu" Laroche, les policiers du SRPJ se devaient d'avoir quelqu'un d'autre. Je ne dis pas que ce fut délibéré et je veux même croire à une démarche plus inconsciente que calculée, mais c'est ainsi. Appliquant la technique dite "de l'escargot", savoir qu'on doit partir du dernier qui a vu la victime (au demeurant, technique qui n'est pas idiote), le SRPJ transféra en bloc sur Christine les raisons qui, selon les gendarmes, désignaient Laroche comme le coupable. Au nom de la théorie et aiguillonné par la rivalité gendarmerie-police qui rendait difficile le maintien de la thèse Laroche car c'eût été – pour la police recevant l'affaire après que la gendarmerie en ait été dessaisie –



* « Sublime, forcément sublime Christine V. », tribune de Marguerite Duras parue dans « Libération », le 17 juillet 1985.



En octobre 1989, à la sortie du palais de justice de Dijon. Jean-Marie Villemin tient par la main Christine, qui vient de comparaître pour la 22^e fois devant le juge Simon, président de la chambre d'accusation de la cour d'appel. M^e Henri-René Garaud, leur avocat, les accompagne.

valoriser le travail des gendarmes. Humain, trop humain... » Alors, n'est-ce pas, on se prend à rêver d'une troisième police qui reprentrait l'affaire sans se soucier de la gendarmerie et du SRPJ ayant piétiné le terrain de Lépanges comme cerfs encornés n'arrivant pas à démêler leurs bois. Mais c'est un rêve.

« UN COUPLE QUI S'AIME, QUI ADORE SON ENFANT, TTT, TTT ! ÇA NE PEUT PAS ÊTRE NORMAL... »

Donc, selon M^e Garaud, le SRPJ transféra sur Christine, pour « l'avoir » en place de Laroche. Oui, mais ce n'était pas commode. Alors, les policiers ne disposant pas de mobiles bâtis, dressèrent des échafaudages autour d'un vide et, évidemment, d'abord des échafaudages psychologiques. « Un couple qui s'aime, qui est sain, qui adore son enfant, ttt, ttt ! ça ne peut pas être normal. Une mère qui n'avait que son « Titi » à la bouche, qui était tout indulgence à son égard à tel point que les parents de l'époux lui reprochaient de manquer de sévérité, qui était tout heureuse que l'enfant lui jouât d'innocentes farces – lui accrocher subrepticement une pince à linge dans le dos, ce qui faisait rire ses collègues d'usine – qui, lorsqu'elle se levait avant son mari déposait précieusement Grégory endormi dans le lit conjugal (et Jean-Marie faisait de même quand il était le premier levé), qui n'avait pas d'amants (et lui de maîtresses)... Tout cela n'est pas normal. Creusons, fouissons dans le caractère de cet homme et de cette femme ! Eh bien, poursuit M^e Garaud, soit ! Creusons. Tenez, la « fierté » de Jean-Marie, par exemple. Il avait la fierté de sa réussite obtenue par le travail, de sa femme, de son adorable gosse, de sa maison, de son canapé de cuir, etc. Je suis né et ai vécu en province, en Ariège, je n'ai pas de tics parisiens, je connais les humbles et leur « fierté » parfois naïve, je sais qu'elle est le plus souvent une vertu.

Vous m'avez dit tout à l'heure [en effet, je le lui avais dit] que vous aviez été étonné par certains comportements de Christine. Par ses comportements alternés assurance ou abattement, sourires ou vives répliques, froideurs dans le propos ou émotion, etc. Mais moi, je l'ai vue désespérée, je l'ai entendue me crier : « Ce n'est pas

possible ! Ce n'est pas possible ! C'est de la folie. » Je l'ai vue sous Valium, sous tranquillisants, et traquée, accusée, séparée de son mari. Enceinte... Vous vous étonnerez, après ça, que son comportement, sur pareilles montagnes russes, ne soit pas toujours serein et plat comme cette table ? Le juge Lambert se propose de faire examiner Christine par des psychiatres mais, d'une part, pourquoi n'a-t-il pas pris la même mesure à l'égard de Laroche, incarcéré du 5 novembre au 4 février, et pourquoi deux poids et deux mesures ? D'autre part, quoi d'étonnant si les psychiatres relevaient un trouble, une angoisse, une anormale nervosité chez Christine ? Depuis neuf mois, cette femme dont on a assassiné l'enfant (« Pour nous, Grégory, c'était le Bon Dieu ») a été malmenée, accusée, matraquée moralement, jetée en pâture... Et les psychiatres arriveront et diront : « Suspecte, cette femme. Elle a des trucs dans sa tête. Elle a l'âme couverte de bleus bizarres... » Et voilà ! Vous commencez à passer quelqu'un à tabac et, ensuite, vous constatez sévèrement qu'il en porte des traces ! J'ajoute, je n'en suis pas certain, que si le juge a conduit une réunion entre psychiatres et enquêteurs, le bruit en court, ce serait là un précédent énorme. Ce serait le goulag ! Une méthode digne du goulag !

Pourquoi le juge ne se souvient-il pas plutôt de ce que lui a crié Jean-Marie, le 25 mars : « Monsieur le juge, si un jour vous vous mariez, je vous souhaite de rencontrer une femme comme Christine. C'est une femme superbe et je ne dis pas ça pour la défendre ! » On a osé dire qu'elle s'était fait mettre enceinte pour échapper à la justice, pour présenter sa grossesse comme un bouclier. Eh bien voulez-vous que je vous confie quelque chose ? Voulez-vous savoir qui est responsable si elle est enceinte ? C'est moi ! J'étais enfant et j'ai eu un frère qui est mort. J'ai vu le malheur de mes parents, le rite presque qu'ils avaient organisé pour perpétuer le souvenir, ce chagrin qui n'en finissait pas de les ronger. Et j'ai vu Christine et Jean-Marie faire la même chose et qui glissaient dans le désespoir en ne devenant que la mère et le père d'un enfant mort. Alors, je leur ai dit de vivre, je leur ai dit que Grégory ne reviendrait pas mais qu'un autre enfant pouvait arriver non pas, bien sûr, pour remplacer Grégory mais pour qu'ils soient de nouveau la mère et le père d'un bébé vivant... C'est moi qui leur ai dit cela. Et ce n'était pas une ruse d'avocat mais le conseil que je (Suite page 84)

donnais à un jeune couple foudroyé. Voici la vérité. Et le reste – qui a été supposé – est ignoble.» Ainsi m'a parlé M^e Garaud.

SOUS MES YEUX, L'ARRÊT DES JUGES : 15 PAGES SERRÉES POUR 9 MYSTÈRES...

Et je ne suis, pour ma part, ni «petit juge» (je ferai observer, combien cette expression, hélas ! a tendance à se répandre, sur un ton de commisération, à l'occasion de trop nombreuses affaires à l'instruction ratée. Le temps est-il donc venu où les juges sont «petits», et donc pitoyables et incertains ? Ce serait grave...), ni avocat, ni gendarme, ni policier. Je note simplement que Christine Villemin fut jetée en prison sur ordre du juge Lambert, souverain en la matière, mais que ses avocats firent appel de cette décision devant la chambre d'accusation de la cour d'appel, composée non pas d'un juge, petit ou grand, mais de trois magistrats formant – et c'est une garantie qui heureusement existe – collège. J'ai là, sous les yeux, copie intégrale de leur arrêt du 16 juillet. Quinze pages serrées, à simple interligne. Il y a des mystères, dans cette affaire (horaires, cordelettes, expertises graphologiques, etc.).

Voyons donc ce que ces trois hauts magistrats, qui ne les ont évidemment pas contournés, en disent dans leur arrêt :

1. Le couple Jean-Marie - Christine. Et Grégory. «Grégory, enfant plein de santé et de vitalité, était l'objet d'affection.» «Le couple paraissait uni.» Nul n'est certes jamais dans l'intime secret d'un couple. Reste que celui-ci, en tout cas, paraissait «uni».

2. Laroche. «Il était au courant de tous les événements intéressant la famille Villemin. Apparemment, il n'y avait jamais eu de différend entre Jean-Marie Villemin et Bernard Laroche mais il est apparu, aux gendarmes enquêteurs, que ce dernier avait peut-être quelques motifs d'envier son cousin.» Et les magistrats ne s'élèvent pas, ici, contre ce qui est «apparu» aux gendarmes et n'en font aucune critique. Ils notent.

3. Aveux de Murielle [Bolle, belle-sœur de Laroche]. Renvoie dos à dos du juge Lambert et des gendarmes. Le juge : «Il finissait par avoir le sentiment que les révélations faites par la jeune fille, telles que consignées par la gendarmerie, n'avaient peut-être pas un caractère de spontanéité pour permettre de les considérer comme crédibles.» Mais les gendarmes : «Lors de leur audition, ils ont contesté toute pression de leur part.» Match nul.

4. Témoignages des femmes qui déclarent avoir aperçu Christine peu après 16 h 52 poster la lettre où le meurtre de Grégory est revenu. «Si l'on retenait pour certains ces témoignages, ceci supposerait donc implicitement que Christine Villemin a posté par avance la lettre dans laquelle elle annonçait la mort de son fils.»

5. Horaire établi par les enquêteurs. Il «impliquerait qu'il ait fallu à cette jeune femme de 24 ans une maîtrise de soi, un esprit de détermination et de dissimulation peu communs, tant le créneau horaire était serré. De plus, il ne permettait pas, alors que, par hypothèse, la lettre anonyme annonçant par avance la mort de Grégory avait déjà été postée et risquait de ne pas être interceptée par elle, le moindre retard dû à un obstacle sur la route. D'autre part, l'on voit mal comment et où, dans ce créneau horaire, Christine Villemin aurait eu encore la possibilité d'annoncer elle-même, à 17h27, à son beau-frère Michel Villemin, la mort de Grégory.»

6. Christine déclarant que lorsqu'elle s'était mise à la recherche de son fils, il lui avait semblé entendre à la radio une publicité concernant le fromage Grosjean. Or, cette publicité n'a été passée qu'à 16 h 13 ou 21 h 29. Les magistrats disent : «Cette contradiction ne porte guère à conséquence puisque la déclaration de Christine

Villemin était seulement dubitative. La suite de l'enquête devrait permettre de vérifier si celle-ci ne l'aurait pas confondu avec la publicité, pour la même marque, donnée sur une autre chaîne. Cet élément est trop léger pour constituer une charge.»

7. Augmentation des communications téléphoniques au cours des mois de mars et avril 1983, époque où, selon les enquêteurs, le «corbeau» se serait montré le plus actif. «Cet élément n'apparaît pas davantage plus probant que le précédent, d'autant que les renseignements figurant au dossier concernant ces augmentations sont trop insuffisants et imprécis pour permettre de les apprécier exactement.»

8. Les expertises en écriture. Les magistrats ne retiennent pas les premières expertises effectuées – deux désignent Laroche – parce qu'elles furent annulées pour vice de forme, les experts ayant été désignés (faute du juge Lambert !) par les gendarmes et non par le juge. Suivirent deux autres vagues d'experts. M. Bucquet et Mme de Rissi désignaient Christine. MM. Glenisson et Laufer admettaient que «s'il existait des analogies entre l'écriture cursive de Laroche et celle des pièces en question, aucune n'était décisive» et mettaient Laroche hors de cause. En revanche, eux aussi désignaient Christine. Mais, déclarent les magistrats : «Si ces experts ont indiqué avoir relevé un nombre de concordances souvent impressionnant, ils n'ont pas relevé la proportion des concordances constatées, ce qui rend subjectif le caractère de leurs appréciations. D'autre part, il apparaît que celles-ci sont données parfois au vu d'un seul cas de similitude ou de discordance, ce qui relativise la valeur de leurs conclusions.»

D'ESCARMOUCHES EN BAROUDS, UNE INFERNALE BATAILLE D'EXPERTS

Ensuite, l'arrêt déclare (et ici, je conseille à mon lecteur de s'accrocher) ceci : «L'on observe par ailleurs que les avis des deux groupes d'experts divergent parfois sur les modalités d'exécution des écrits. C'est ainsi que les experts Bucquet et Rissi déclarent ne relever aucune des caractéristiques de la main gauche dans les pièces référencées Q6, Q4, Q5, Q7 de leur désignation (avec des réserves pour les pièces Q4 et Q6 dont la lettre du 16 octobre 84 mais non l'enveloppe pourtant apparemment de la même main) alors que les experts Glenisson et Laufer affirment que ces pièces, référencées dans leur désignation Q1, Q3, Q6 et Q7, sont écrites de la main gauche par un droitier et plus précisément la lettre du 16 octobre 84. De plus, tandis que le premier groupe d'experts



Pièce à conviction sous scellés : la cordelette qui entravait les chevilles de Grégory Villemin.



M^e Garaud avait enjoint aux Villemin de ne pas sombrer «en ne devenant que la mère et le père d'un enfant mort». Le 30 septembre 1985, à Lunéville, Christine donne naissance à Julien. Deux autres enfants viendront: Emelyne, en 1990, et Simon, en 1998.

déclare que les onze pièces en question sont "imputables à deux mains", le deuxième groupe estime qu'elles émanent de trois scripteurs, les deux groupes s'accordant toutefois pour admettre que les pièces Q1 à Q7 comprenant l'enveloppe et la lettre du 16 octobre sont de la même main.»

Cette dernière lettre, les experts Glenisson et Laufer déclarent qu'elle a été écrite «à la hâte et portait la trace de cette précipitation et des caractéristiques dramatiques de l'événement. Ceci pourrait amener à penser que l'écrit a été établi au cours du processus qui devait aboutir à la mort de l'enfant ou immédiatement après. Or, si l'on admet que Christine Villemin a posté elle-même la lettre à 17 heures, ce qui s'implique des déclarations de ses camarades de travail, elle a eu la possibilité de préparer son écrit à l'avance et l'on ne voit, a priori, pas pourquoi elle l'aurait rédigé à la hâte.» Etc., etc.

9. Les cordelettes enserrant les membres de Grégory. «Les experts Rochas et David indiquant qu'elles étaient constituées de la même manière d'un coton câblé 3 torons de chacun 4 brins et qu'elles étaient en tous points identiques – même diamètre, même linéique, torsion, nature des fibres – à une cordelette maintenant un tuyau d'arrosage trouvé le 23 avril 85 chez Mme Billiet, mais qui proviendrait de l'habitation de Jean-Marie Villemin; deux morceaux de cordelette découverts à la même époque sur des tôles de la cave des époux Villemin; une cordelette prélevée le 17 octobre 84 dans le jardin de Georges Jacob (oncle des Villemin) ou de Jean-Marie Villemin à Aumontzey. Les experts ont toutefois précisé qu'il ne leur avait pas été possible de déterminer si les cordelettes provenaient ou non de la même bobine ou pelote. Ils ont indiqué d'autre part que deux cordelettes découvertes le 20 février 85 chez Jean-Marie Villemin [...] étaient identiques aux liens enserrant le corps de l'enfant pour la composition fibreuse et les torsions de filature et de câblage, mais légèrement différentes pour la torsion de câblage et la masse linéique.»

Alors, semblables, oui ou non ? Oui pour «la composition fibreuse», etc. et non pour «la masse linéique», etc.? «En tout cas, déclarent les magistrats, le fait que l'on ait retrouvé les mêmes cordelettes chez Jacob signifie que l'on pouvait, semble-t-il, s'en procurer dans la région.» (M^e Garaud, lui, prétend que si l'on en

cherche, on en trouvera des mètres. Servant à étendre le linge ou à lier, dans les champs, les plants de haricots...). Une fois de plus, ô expertises, laissez que je rêve.

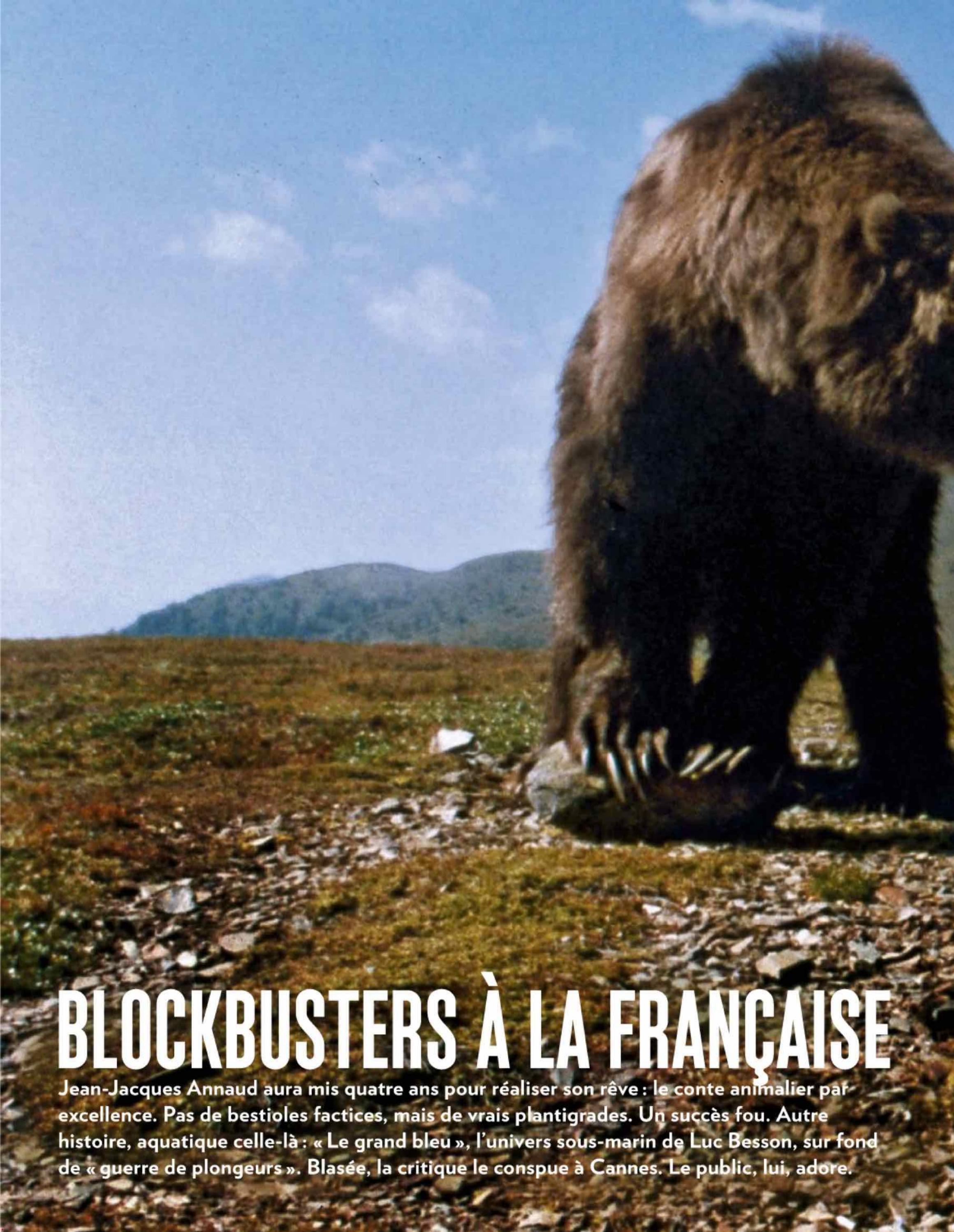
«ALORS CHRISTINE, ON NE ME SERRE PAS LA MAIN?» S'ÉTONNE LE JUGE QUI L'A JETÉE EN PRISON

Et la chambre d'accusation de noter en sa conclusion «l'absence de tout témoin direct mettant Christine en cause», les «insuffisances des indices matériels», les «imprécisions concernant les horaires», «la constance à ce jour de ses dénégations», l'absence «d'un mobile cohérent permettant d'entrevoir le motif d'un tel acte», l'union du couple «y compris dans l'épreuve», le fait que l'enfant était «objet d'affection», le fait également que Christine «a démontré par son comportement depuis plusieurs mois, alors qu'elle était la cible constante de certains organes de presse et même accusée par une fraction de l'opinion, qu'elle n'a cherché ni à se soustraire à l'action de la justice, ni à faire pression sur des témoins, ni à faire disparaître des preuves ou des indices matériels». D'où mise en liberté sous contrôle judiciaire. Et désaveu cinglant infligé au juge Lambert.

Un enfant assassiné, un «juge à facettes» (qui, lorsque Christine Villemin – qu'il a jetée en prison – est libérée, s'avance vers elle, lui tend une main qu'elle regarde, éberluée, et lui dit: «Alors, Christine, on ne me serre pas la main?»), une instruction en zigzags, une «guerre des polices», des experts qui expertisent par vagues et qui, force est d'en convenir, patientent souvent, un Bernard Laroche, coupable selon les gendarmes, accusé par une jeune fille, qui ensuite se rétracte, qui est libéré après avoir été incarcéré pendant deux mois, puis abattu par le père de Grégory, un SRPJ qui prend la relève et change de cible, une mère arrêtée puis libérée par une chambre d'accusation criblant de doutes le dossier du juge qui l'a fait incarcérer, demain encore des experts, psychiatres cette fois, etc. Le gâchis.

Et l'assassin ? Comme dit M^e Garaud, «il habite au 21». Mais où est le 21 et le saurons-nous jamais ? ●

Jean Cau



BLOCKBUSTERS À LA FRANÇAISE

Jean-Jacques Annaud aura mis quatre ans pour réaliser son rêve : le conte animalier par excellence. Pas de bestioles factices, mais de vrais plantigrades. Un succès fou. Autre histoire, aquatique celle-là : « Le grand bleu », l'univers sous-marin de Luc Besson, sur fond de « guerre de plongeurs ». Blasée, la critique le conspue à Cannes. Le public, lui, adore.

« L'OURS », LA STAR DE JEAN-JACQUES ANNAUD

En 1988, la plus grande vedette du cinéma français pèse 750 kilos et mesure 3,10 mètres dressée sur ses pattes postérieures. Et elle a un caractère de chien ! Quelques secondes après cette photo promotionnelle pour son film, Jean-Jacques Annaud est attaqué par son « comédien », le kodiak Bart. Plus de peur que de mal, même si le cinéaste a gardé de cette séance de pose une profonde cicatrice à la fesse. Son adaptation du livre « Le grizzly », de James Oliver Curwood, raconte l'histoire de Youk, jeune ours orphelin, en se plaçant du point de vue animal. Le film attire plus de 9 millions de spectateurs en France et près de 8 millions aux Etats-Unis, devenant l'un des plus gros succès français au box-office américain.

PHOTO MARIANNE ROSENSTIEHL







LUC BESSON VOIT LA VIE EN « GRAND BLEU »

Boudé par la critique, sifflé au festival de Cannes en 1988, le film de Luc Besson devient culte pour toute une génération : plus de 9 millions de Français ont été touchés au cœur par cette symphonie aquatique, librement inspirée des vies de Jacques Mayol et Enzo Maiorca, célèbres champions de plongée en apnée, et mise en musique par Eric Serra.

Sur le pont avant le grand saut, autour du réalisateur, qui apparaît aussi dans la scène : l'apnéiste tahitien Ronald Teuhi, les têtes d'affiche, Jean-Marc Barr et Jean Reno, les comédiens Eric Do et André Germe.

UN NOUVEAU GENRE EXPLOSE LE FILM QU'IL « FAUT » AVOIR VU

PAR JEAN-PIERRE BOUYXOU

Commencé le 18 mai 1987, difficile et mouvementé, le tournage de « L'ours » durera huit longs mois, dans les Alpes autrichiennes et dans les Dolomites, en Italie. Jean-Jacques Annaud, le réalisateur, préparait depuis quatre ans ce conte animalier, inspiré d'un roman de James Oliver Curwood que nul, jusqu'alors, ne s'était risqué à porter à l'écran. « Je me suis dit que j'allais au-devant de très mauvaises critiques, mais c'était le film dont j'avais envie : envie d'émotion, envie de simplicité, envie d'une structure mélodramatique », déclare le cinéaste dans *Paris Match*.

A priori, « L'ours » n'a rien, du moins en apparence, d'un « coup » commercial. Absence presque totale de dialogues (à peine trois minutes en anglais sur une durée totale d'une heure et demie), pas d'acteurs de stature internationale, aucun personnage féminin. Dans les rôles de premier plan, omniprésents devant la caméra, d'authentiques plantigrades, les essais effectués avec des bestioles factices (conçues par Jim Henson, le créateur du « Muppet show ») s'étant avérés trop peu crédibles. Les vraies stars de l'histoire sont la nature, le froid, le vent, la neige, la peur, la rudesse, la sauvagerie, l'amour. La vie, la vérité toute brute, toute nue, et rien d'autre.

Claude Berri, le producteur, n'a pas lésiné sur les moyens matériels. L'équipe technique, pléthorique, comprend une kyrielle de dresseurs. Plusieurs animaux sont utilisés, selon leur savoir-faire respectif, pour incarner chacun des deux protagonistes principaux, un vieux grizzli et un jeune ourson traqués par des chasseurs. Le budget de tout un long-métrage normal est dépensé pour fournir leur ration quotidienne de bidoche fraîche à ces vedettes à fourrure, dotées d'un appétit féroce. Sitôt qu'un des ours ou un de leurs partenaires félin, recrutés dans les meilleurs zoos d'Europe, avale de travers une carcasse de bovidé, des vétérinaires sont amenés sur place par avion spécial. Sont ainsi tournées 182 heures de rushes, soit 300 kilomètres de pellicule. C'est bien d'une superproduction qu'il s'agit, et c'est un vaste marché international qu'elle vise.

Annaud n'a pas usurpé la confiance de ses bailleurs de fonds. Il a deux immenses succès à son actif. Deux films eux

aussi singuliers, qui constituaient déjà des défis financiers et artistiques : « La guerre du feu », fresque préhistorique qui a engrangé 21 millions de dollars de recettes aux Etats-Unis, et « Le nom de la rose », polar médiéval dont l'exploitation mondiale a rapporté pas moins de 77 millions de dollars. Mais tout avait été mis en œuvre pour que le public prenne le premier, tourné au Canada, pour une production américaine, et la star du second, Sean Connery, était suffisamment réputée pour lui assurer une carrière sinon mirobolante du moins rentable. Avec « L'ours », il en va différemment.

LA RECETTE? EFFETS DE SURPRISE ET SÉQUENCES CHOCS

En fait, le film reprend les ingrédients (en supposant qu'il s'agisse vraiment d'ingrédients) d'une nouvelle catégorie cinématographique, née à Hollywood, la décennie précédente, avec le triomphe phénoménal des « Dents de la mer » : les blockbusters. Les têtes d'affiche ne sont plus les acteurs, si connus soient-ils, mais le film proprement dit, son climat, son « climax », la curiosité qu'il suscite, le battage orchestré autour de sa sortie. Un blockbuster n'est pas forcément un film d'une qualité exceptionnelle ; c'est un film à grand spectacle et à très gros budget, basé sur des ressorts simples et universels, plein d'effets de surprise et de séquences chocs. Formaté pour plaire à un large public familial, son ambition première est l'efficacité. Chef-d'œuvre ou navet, c'est un produit industriel dont les accointances avec l'art sont purement facultatives. Un film dont tout le monde va inévitablement parler, un film qu'il « faut » avoir vu. Le procédé montrera plus tard ses limites, et plus d'un blockbuster supposé se soldera finalement par un échec. Mais, pour l'heure, le principe fonctionne au-delà des espérances les plus optimistes. Sorti en octobre 1988, « L'ours », qui a coûté la somme colossale de 120 millions de francs, sera distribué dans une vingtaine de pays, fera plus de 9 millions d'entrées en France et près de 8 millions aux Etats-Unis. Ses recettes s'élèveront à 186 millions de francs,

et à près de 32 millions de dollars sur le seul territoire américain. Dans sa conception comme dans ses résultats, le film de Jean-Jacques Annaud peut être considéré comme un des premiers blockbusters français.

Un des premiers, mais pas tout à fait LE premier. Un autre, dont le tournage n'a pourtant commencé qu'un mois plus tard, va le prendre de vitesse en sortant avant lui: «Le grand bleu», de Luc Besson. Celui-ci a débuté cinq ans auparavant par un coup d'éclat, «Le dernier combat», un récit de science-fiction en noir et blanc, à tout petit budget, sans aucun dialogue (sauf le mot «bonjour» balbutié deux fois), interprété par des acteurs inconnus à l'étranger – dont un quasi-débutant nommé Jean Reno, qui a reçu un cachet de 500 francs. Les recettes ont été modestes, mais les amateurs l'ont rapidement érigé en œuvre culte, qu'ils ne se lassent pas de voir et revoir. De quoi, assurément, attirer l'attention des investisseurs...

Deux ans plus tard, en 1985, nouvelle bombe: «Subway», un thriller irréaliste et sophistiqué, au montage survolté, dont l'esthétisme mi-pop speed mi-punk chic s'inspire des publicités et des clips musicaux de l'époque, aux antipodes de la rugosité délibérée du «Dernier combat». Le générique, cette fois, réunit plusieurs grosses pointures: Christophe Lambert, encore auréolé de son succès dans «Greystoke, la légende de Tarzan», Isabelle Adjani, Richard Bohringer, Jean-Hugues Anglade. Et, dans un rôle secondaire, celui qui est en passe de devenir l'acteur fétiche du cinéaste, Jean Reno. Le film, qui a coûté 17 millions de francs,

attirera 3 millions de spectateurs en France et obtiendra trois César. Tant pis s'il rapportera seulement 400 000 dollars aux Etats-Unis: c'est une excellente affaire pour Besson qui, business-man avisé, est son propre producteur.

CONTRE LES CRITIQUES, LE SUCCÈS DE LA «VOX POPULI»

«Le grand bleu» joue sur un tout autre registre. Les rôles principaux sont tenus par un nouveau venu, Jean-Marc Barr, et par le fidèle Jean Reno, qui gagnera son statut de star dans l'opération. Face à eux, une comédienne américaine qui s'est déjà fait remarquer près de Madonna dans «Recherche Susan désespérément», Rosanna Arquette. Le scénario, inspiré d'une histoire réelle, semble aller à l'encontre de tous les sujets à la mode: il raconte la rivalité amicale de deux plongeurs apnéistes. Ce pourrait être un film de copains, presque intimiste, mais Besson en fait une fresque épique, mise en scène avec ampleur et lyrisme. Doté d'un budget de 80 millions de francs, le tournage s'effectue en anglais. Là encore, c'est dans le propos même du film qu'il faut chercher les raisons de son succès: Besson, qui connaît et partage les goûts du jeune public, sait mieux que quiconque aller au-devant de ses désirs, lui offrir la part de rêve à laquelle il aspire. Le pari, pourtant, n'est pas gagné d'avance.

D'emblée, à peu d'exceptions près, les critiques ricanent: avec pareil thème, comment le réalisateur peut-il espérer séduire les spectateurs, si peu exigeants soient-ils? La projection de presse au Festival de Cannes, où «Le grand bleu» est présenté hors compétition en séance d'ouverture, le 11 mai 1988, est un fiasco. La salle conspue ce conte apparemment simpliste, roublard et naïf, qui évoque tour à tour un documentaire sportif, un mélodrame édifiant et un western aquatique, et dont la poésie de commande ressemble à de l'emphase. Mais le public, le vrai public, lui, est loin de partager ces vues. Le film, qui sort à Paris et dans les grandes villes de province le même jour que sa présentation cannoise, est immédiatement un triomphe. Près de 9,5 millions de spectateurs le verront en France, et il rapportera 3,5 millions de dollars aux Etats-Unis. Ce sera un des plus gros succès de l'histoire du cinéma français, encore amplifié par la sortie de la version longue en janvier 1989 («N'y allez pas, ça dure trois heures» prévient ironiquement l'affiche).

C'est le public, et le public seul, qui, en plébiscitant des films comme «L'ours» ou «Le grand bleu», dont la popularité ne cesse de se confirmer à chacune de leurs rediffusions à la télé, a signé l'acte de naissance du blockbuster à la française. Le cinéma n'avait pas forcément grand-chose à y gagner, mais il n'y a sans doute rien perdu. A part, peut-être, un peu de son âme... ●



Ci-dessus: en février 1982, deux mois après la sortie en salle de «La guerre du feu», Jean-Jacques Annaud chez lui à la campagne pose pour le photographe Claude Azoulay avec un des projecteurs de sa collection.

Ci-contre: le 11 mai 1988 à Cannes, Luc Besson, Jean-Marc Barr, Rosanna Arquette et Jean Reno s'apprêtent à monter les marches du Palais des festivals pour assister à la projection du «Grand bleu». Le film, qui reçoit un accueil exécrable sur la Croisette, est plébiscité par le public.

DELON-BELMONDO

Bons copains, faux amis, tout leur sourit

Le 26 février 1982, ils posent tous les deux en couverture de *Paris Match*. Alain Delon et Jean-Paul Belmondo commentent, dans la bonne humeur, un sondage où le premier est perçu comme l'homme le plus séduisant (58 % des Français) tandis que le second est le plus populaire pour un déjeuner en tête-à-tête (48 %).

Une décennie a passé, mais le différend qu'ils avaient eu au moment de la sortie de «Borsalino», en 1970, pour une simple broutille, une question de préséance de noms sur l'affiche, a laissé des traces. Delon et Belmondo ont beau s'être réconciliés et ne jamais manquer une occasion de manifester leur admiration et leur estime réciproques, ils sont, désormais, ouvertement rivaux. Par films interposés, et toujours dans les limites de la plus extrême courtoisie, les deux boss du cinéma français ne cessent pas, tout au long des années 1980, de se tirer la bourre. Les spectateurs, qui rêvent de les revoir réunis à un générique, devront patienter : leurs filmographies semblent se répondre mais ne se croisent plus, comme s'ils disputaient un match dont eux seuls connaîtraient les règles précises.

Ils ne choisissent pas les mêmes réalisateurs. Belmondo privilégie des valeurs sûres comme Georges Lautner, Gérard Oury ou Claude Lelouch, tandis que Delon préfère donner leur chance à des nouveaux venus comme Robin Davis, José Pinheiro ou René Manzor. Jacques Deray, qui avait précisément été le maître d'œuvre de «Borsalino», est le seul à avoir le privilège de les diriger à nouveau l'un et l'autre, Alain dans un film, Jean-Paul dans deux. Mais, dans les polars qui ont la faveur du public et qui contribuent le plus efficacement à forger leur image, les rôles qu'ils tiennent sont presque interchangeables, chacun étant alternativement flic ou voyou. Quand Delon fait «Trois hommes à abattre», «Parole de flic» et «Ne réveillez pas un flic qui dort», Belmondo répond avec «Le professionnel», «Le marginal» et «Le solitaire». Jean-Paul, davantage porté sur l'action pure, marque un point en assurant lui-même ses cascades ; Alain en marque immédiatement un aussi, de son côté, en coiffant à deux reprises la casquette de réalisateur («Pour la peau d'un flic» et «Le battant»).

Leurs carrières respectives arrivent en même temps au même virage, en 1984 : même s'ils continuent de caracoler au coude-à-coude en haut du box-office, même s'ils excellent l'un et l'autre dans des rôles taillés exactement à leur mesure, ils connaissent trop bien leur métier pour ignorer que le public va fatalement se lasser des personnages répétitifs qu'ils incarnent. Tous deux, ils le savent mieux que quiconque, ont besoin d'un changement de cap. Avec «Les morfalous», polar musclé et sans surprise, Belmondo perd 1 million de spectateurs par rapport à ses films précédents ; Delon, lui, tente déjà un renouvellement de registre en tenant dans «Notre histoire», de Bertrand Blier, un rôle de loser alcoolique, totalement à contre-emploi, qui lui vaudra le César du meilleur acteur.

Une boucle est bouclée en septembre 1989, lorsque Delon entreprend le tournage de «Nouvelle vague». A 53 ans, c'est la première fois qu'il travaille avec, justement, un cinéaste de la nouvelle vague. Il s'appelle Jean-Luc Godard. C'est lui qui, trente années plus tôt, a lancé le jeune Jean-Paul Belmondo en lui confiant le rôle principal d'«A bout de souffle». ●

Jean-Pierre Bouyxou



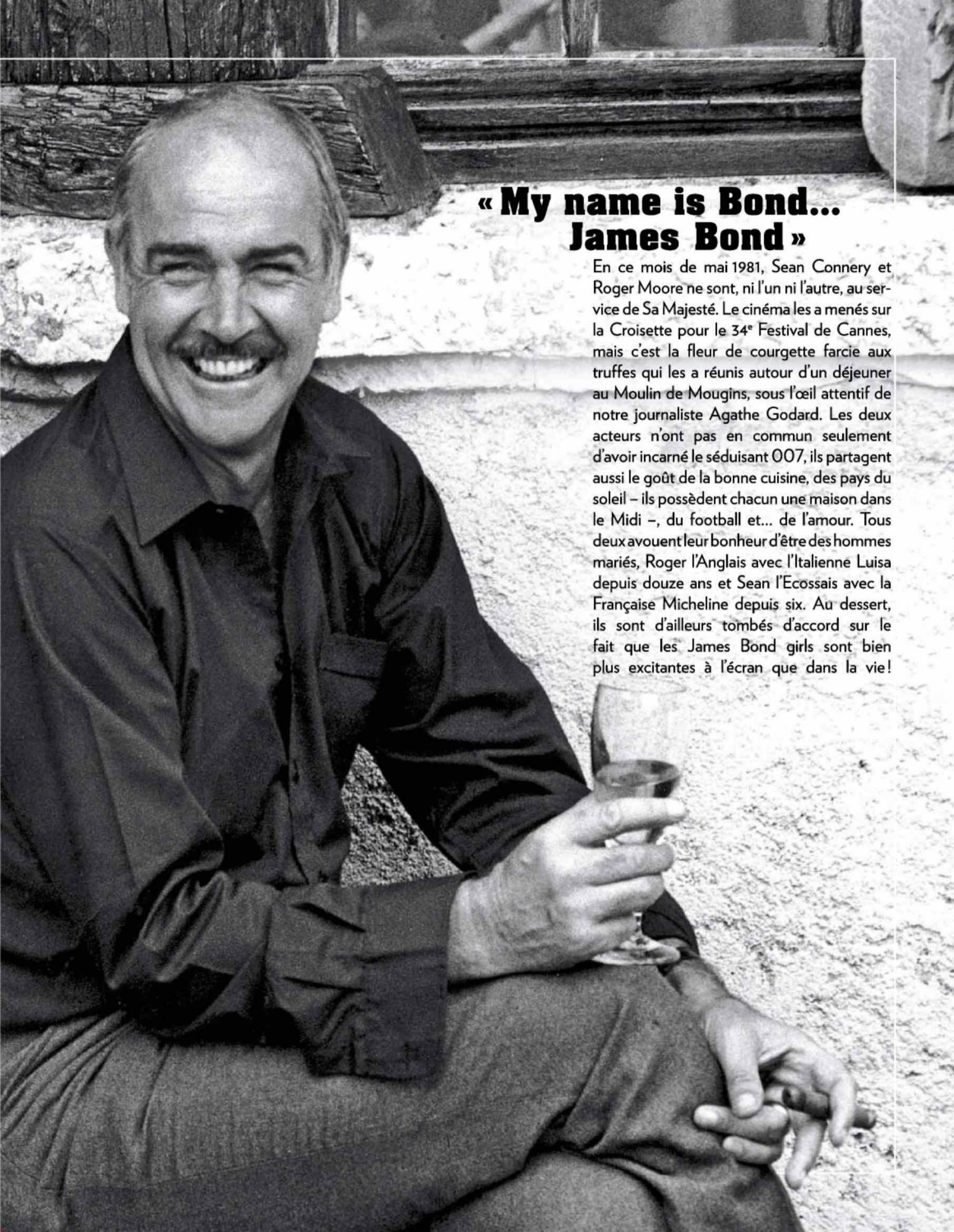


Lorsque Jean-Paul Belmondo reçoit la Légion d'honneur, le 23 septembre 1980, à Paris, Alain Delon est là pour le saluer.

FESTIVAL DE CANNES

PHOTO PHILIPPE LEDRU
ET RICHARD MELLOUL





« My name is Bond... James Bond »

En ce mois de mai 1981, Sean Connery et Roger Moore ne sont, ni l'un ni l'autre, au service de Sa Majesté. Le cinéma les a menés sur la Croisette pour le 34^e Festival de Cannes, mais c'est la fleur de courgette farcie aux truffes qui les a réunis autour d'un déjeuner au Moulin de Mougins, sous l'œil attentif de notre journaliste Agathe Godard. Les deux acteurs n'ont pas en commun seulement d'avoir incarné le séduisant 007, ils partagent aussi le goût de la bonne cuisine, des pays du soleil – ils possèdent chacun une maison dans le Midi –, du football et... de l'amour. Tous deux avouent leur bonheur d'être des hommes mariés, Roger l'Anglais avec l'Italienne Luisa depuis douze ans et Sean l'Ecossais avec la Française Micheline depuis six. Au dessert, ils sont d'ailleurs tombés d'accord sur le fait que les James Bond girls sont bien plus excitantes à l'écran que dans la vie !

DESTINS BRISÉS

A chaque époque ses grands disparus. Des hommes, des femmes aux trajectoires bénies sont soudain foudroyés en pleine gloire.





COLUCHE ET LE LURON
**UN MARIAGE POUR LE RIRE,
LA MORT POUR LE PIRE**

Le 25 septembre 1985, trois jours avant les noces d'Yves Mourousi, le présentateur vedette de TF1 fâché avec Thierry Le Luron, les deux humoristes ourdissent une farce très médiatisée et se disent « oui » devant le maire de la commune libre de Montmartre « pour le meilleur et pour le rire ». La comédie n'a qu'un temps. Coluche se tue à moto le 19 juin 1986, à l'âge de 41 ans, et Thierry Le Luron, 34 ans, meurt cinq mois après lui des suites de ce qu'on appelle alors une « longue maladie », le sida.

PHOTO JEAN-PAUL GUILLOTEAU



DRAME SUR LE PARIS-DAKAR « JE NE SUIS PAS UN HÉROS », CHANTAIT DANIEL BALAVOINE...

... mais les Français l'adoraient. Tout s'est arrêté sur cette dune du Sahara, à 8 kilomètres de Gourma Rharous, au Mali, pour le chanteur (à g.) et le fondateur du rallye Paris-Dakar, Thierry Sabine (à dr.). C'était le mardi 14 janvier 1986. Les débris de l'hélicoptère dans lequel ils avaient pris place, avec la journaliste Nathalie Odent, le technicien radio Jean-Paul Le Fur et le pilote François-Xavier Bagnoud, se sont éparpillés sur un rayon de plus de 150 mètres.





ROMY SCHNEIDER LA DOULEUR DE TROP

Il est le fruit de son amour pour Harry Meyen, acteur et metteur en scène allemand. David, son premier-né, voit le jour en décembre 1966. Pour son fils, Romy met sa carrière entre parenthèses et s'installe à Berlin en famille (ici, dans son appartement de Grunewald, en février 1969). Suivront un retour sur les plateaux, des bleus à l'âme, un divorce, un nouveau mariage, la naissance sa fille, Sarah, en 1977. La vie, ses joies et ses peines. David périt l'été de ses 14 ans. Le 5 juillet 1981, il escalade, comme souvent, l'enceinte de la maison de ses grands-parents de cœur, les Biasini, et, perdant l'équilibre, il tombe sur les pointes en fer de la grille. Une chute fatale. Ce chagrin-là, Romy ne parviendra pas à le surmonter.

PHOTO CLAUDE AZOULAY



Hantée par la mort tragique de son fils, David, l'actrice succombe au désespoir en mai 1982, à 43 ans. Alain Delon qui fut son grand amour a le cœur brisé. Pour Match, il lui écrit une lettre déchirante. Extraits.

“Adieu ma Puppele”

par Alain Delon

«Je te regarde dormir. Je suis auprès de toi, à ton chevet. Tu es vêtue d'une longue tunique noire et rouge, brodée sur le corsage. [...]

Tu n'as plus peur. Tu n'es plus traquée. La chasse est finie et tu te reposes.

Je te regarde encore et encore. Je te connais si bien et si fort. Je sais qui tu es et pourquoi tu es morte. [...]

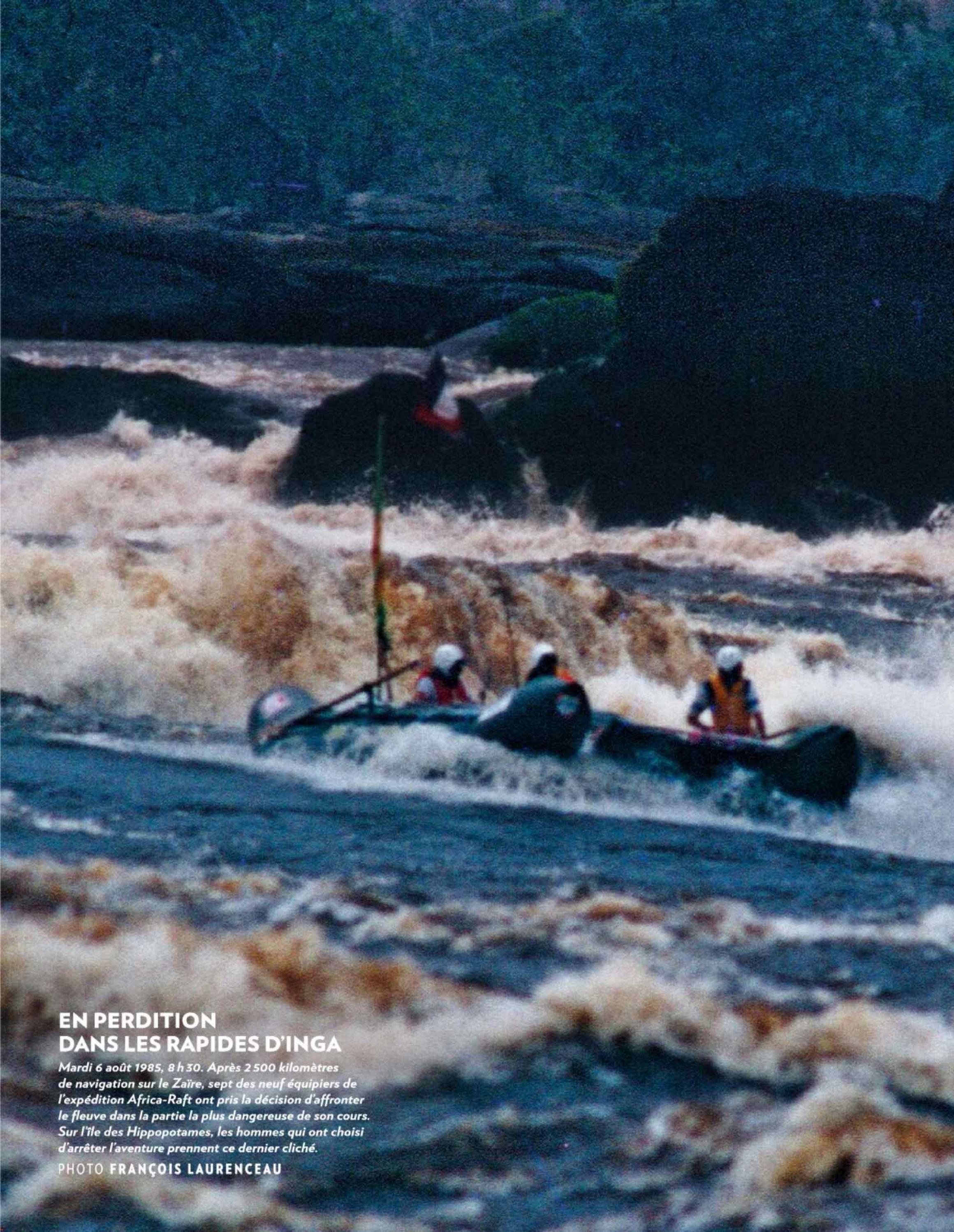
On dit que le désespoir que t'a causé la mort de David t'a tuée. Non, ils se trompent. Il ne t'a pas tuée. Il t'a achevée.

“Quelle actrice! Quelle tragédienne!” Ils ne savent pas que tu es cette tragédienne, au cinéma, parce que tu l'es dans ta vie et que tu le paies très cher. [...]

[...] Pourtant, il y a “le métier” qui t'a tenu la tête hors de l'eau.

Puis David est parti... et le métier n'a plus suffi. [...]

Je te regarde dormir. Hier encore tu étais vivante. C'était la nuit. Tu as dit à Laurent, comme vous rentriez à la maison: “Va te coucher. Je te rejoindrai tout à l'heure. Moi, je reste un peu avec David en écoutant de la musique.”



EN PERDITION DANS LES RAPIDES D'INGA

Mardi 6 août 1985, 8 h 30. Après 2 500 kilomètres de navigation sur le Zaïre, sept des neuf équipiers de l'expédition Africa-Raft ont pris la décision d'affronter le fleuve dans la partie la plus dangereuse de son cours. Sur l'île des Hippopotames, les hommes qui ont choisi d'arrêter l'aventure prennent ce dernier cliché.

PHOTO FRANÇOIS LAURENCEAU

PHILIPPE DE DIEULEVEULT

Déjà trente-trois ans! Et toujours rien...
Rien de concret depuis la disparition, en
août 1985, de Philippe de Dieuleveult, et de

ses compagnons aux rapides d'Inga, sur le fleuve Congo. Richard Jeannelle, photographe de Match, en était. Colosse placide, il avait eu Marcel Pagnol pour parrain en journalisme. Il avait photographié Gérard Depardieu en colosse nu, Jean Marais posant sous le portrait de Cocteau... Toqué de grands chefs, il avait fait de la Tour d'argent, son studio d'art favori. Il avait aussi le virus de l'Afrique et s'était lié d'amitié avec Mobutu Sese Seko lui-même, le président du Zaïre. Philippe de Dieuleveult était un copain. Ancien para et figure des aventures

télévisées de « La chasse aux trésors », ce Malouin d'origine et son compatriote morbihanais Gérard d'Aboville, vainqueur d'océans à la rame, avaient monté l'expédition Africa-Raft. Jeannelle ne pouvait qu'en être. But de l'opération : relier les rivages de l'océan Indien à ceux de l'Atlantique à travers la Tanzanie, le Burundi, la région des Grands Lacs et le Zaïre. Soit un parcours de 5 000 kilomètres sur cinq fleuves. Loin du clapotis du lac Tanganyika, traversé de nuit pour échapper aux rebelles du Shaba, et des soirées festives de Kinshasa où les équipages célèbrent leurs premiers exploits, se dresse un ultime morceau de bravoure : les chutes d'Inga. Ils n'en reviendront pas...

LE FLEUVE POUR LINCEUL



FACE AU MYSTÈRE DIEULEVEULT,
MOBUTU IRONISE

«Dieu n'a pas voulu... que les bateaux franchissent les rapides»

RÉCIT PATRICK MAHÉ

Une veillée aux allures de requiem

La nuit du 5 août sera la dernière de Richard Jeannelle, Philippe de Dieuleveult et de leurs compagnons de la belle étoile. Quand ils accostent sur l'île des Hippopotames, au sable cuivré, ils prennent tout leur temps pour installer le bivouac. Terriblement impressionnés par le paysage tourmenté, ils s'empressent d'aller reconnaître le mur d'eau en furie charriant parfois des troncs d'arbre, qui dévale autour d'eux à la vitesse du vent. Des vagues de 10 mètres de haut cognent plusieurs herses de rochers épars. Au-delà du barrage d'Inga, il masque des rivages de fin du monde, des «finis terrae» sans espoir – ou presque – de retour.

Après avoir installé leurs moustiquaires au-dessus des sacs de couchage, la veillée rituelle aux flambeaux prend soudain des allures de requiem. «Y aller ou pas?» La question hante les esprits. Sous la lune aux reflets d'ivoire, l'alignement des tentes sommaires a comme des allures de cimetière tropical. De tous les aventuriers arrivés au seuil de la dernière épreuve, Richard Jeannelle est le plus affaibli. Il a perdu 20 kilos. Il est dévoré par les moustiques. Ce soir encore, comme tous les soirs, mais avec plus de gravité peut-être, il parle de Chantal, sa femme, avec une infinie tendresse...

«Les grands mystères de l'âme humaine»

Le lendemain, il faut lever le camp et partir. Une dernière fois, Richard embrasse du regard le panorama sauvage qui l'aimante. Il est sur le point de rester sur le bord, de renoncer à accompagner les trompe-la-mort qui, dans un silence pesant, s'apprêtent à embarquer au pied de la falaise de terre... Des scrupules le gagnent. Il n'est pas pour rien dans l'esquisse de ce projet fou qui tutoie le surnaturel... Alors!

S'il avoue ouvertement sa peur, il se refuse à lâcher les copains. En se remémorant le sacrifice des derniers paras sautant sur Diên Biên Phu quand tout était perdu – hors l'honneur –, le cinéaste Pierre Schoendoerffer, dont l'œuvre est très présente à Match, avait eu ce mot: «Ce sont les grands mystères de l'âme humaine. Le sentiment sacré d'un devoir ultime qui pousse à la solidarité.»

Juré: Jeannelle ne lâchera pas Dieuleveult. Ni les copains, Guy Collette, André Hérault, Lucien Blockmans, Nelson Bastos, Angelo Angelini... Tous sont partants. Tous ont le cœur en berne. Serrant les dents, Jeannelle embarque sur le «Godelieve», l'un des deux catarafts à charpente d'acier inoxydable; ces catamarans

à flotteurs gonflables de 8 mètres de long et de 80 centimètres de diamètre ont été construits spécialement pour tenir dans la descente des rapides. Les parties avant et arrière débordent de l'armature métallique qui joue le rôle de brise-lames et de pare-chocs antirochers.

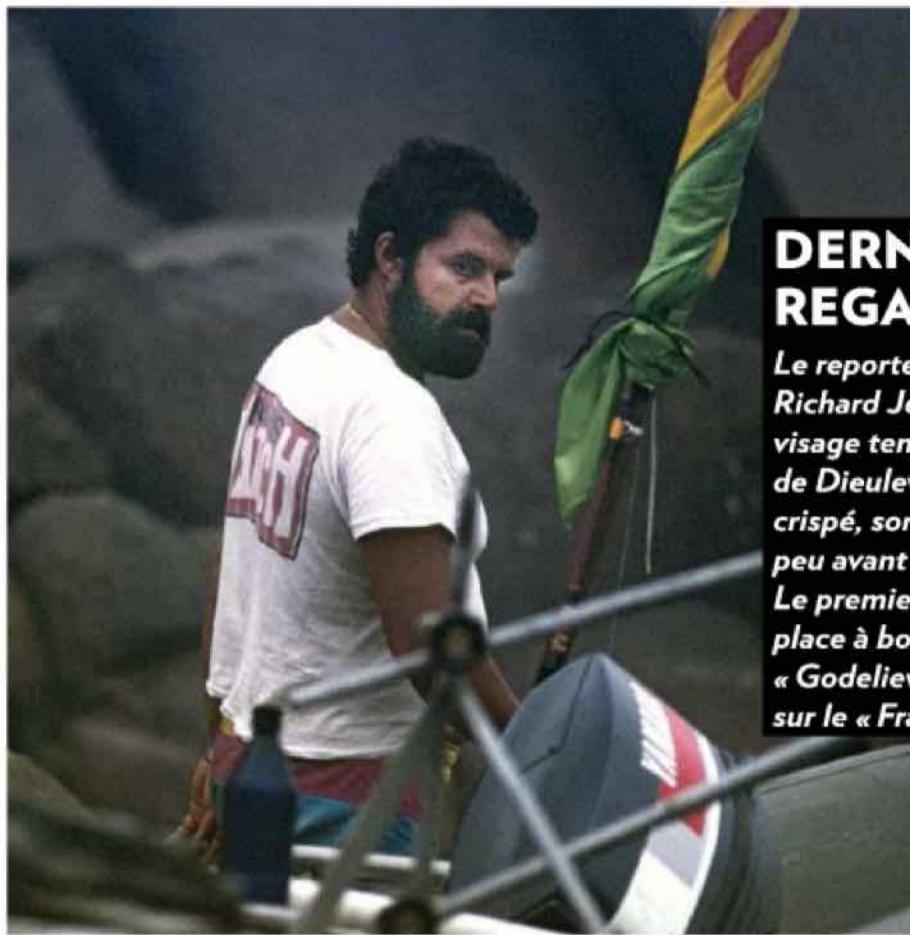
Soudain, les radeaux sont aspirés par les déferlantes

Seuls deux de leurs compagnons ne montent pas à bord: Jean-Louis Amblard et le médecin, François Laurenceau. Rescapés d'une tragédie qui garde toujours ses mystères, ils nous ont retrouvés à la rédaction de Paris Match à peine revenus de l'enfer ocre et vert pour reconstituer un journal de bord avec l'aide de Jean-François Chaigneau – lui-même rescapé d'un accident d'hélicoptère en Russie et compagnon de reportages de Richard Jeannelle. Ce dernier a passé, au moment de partir, le flambeau à Laurenceau: «François, puisque tu restes, tu vas faire le journaliste», lui a-t-il dit. Son dernier vœu. En tendant ses appareils photo, Jeannelle a ajouté: «Tu vas nous tirer le portrait à l'un et à l'autre... Tu continueras à shooter jusqu'à ce que tu ne nous voies plus.» Pro jusqu'au bout. Alors le Dr Laurenceau photographie.

Il est 8h15, le mardi 6 août 1985. Il immortalise «Godelieve» et «Françoise», les deux rafts aux mâts desquels flotte un drapeau français. Les sept hommes qui s'apprêtent à affronter les rapides fixent l'objectif. Chacun leur tour. Tous affichent un sourire forcé. A 8h30, «Godelieve» se lance. La force du courant est telle qu'il est déporté vers les plus intenses bouillonnements du fleuve. François Laurenceau écrit: «On ne voit même plus les mâts et moins encore nos copains aux casques blancs. Les radeaux sont aspirés dans des déferlantes de 10 mètres de haut.» Sous ses yeux, les flots se referment sur l'équipage. L'épave d'un raft échoué et renversé ne sera repérée que le 10 août, par hélicoptère...

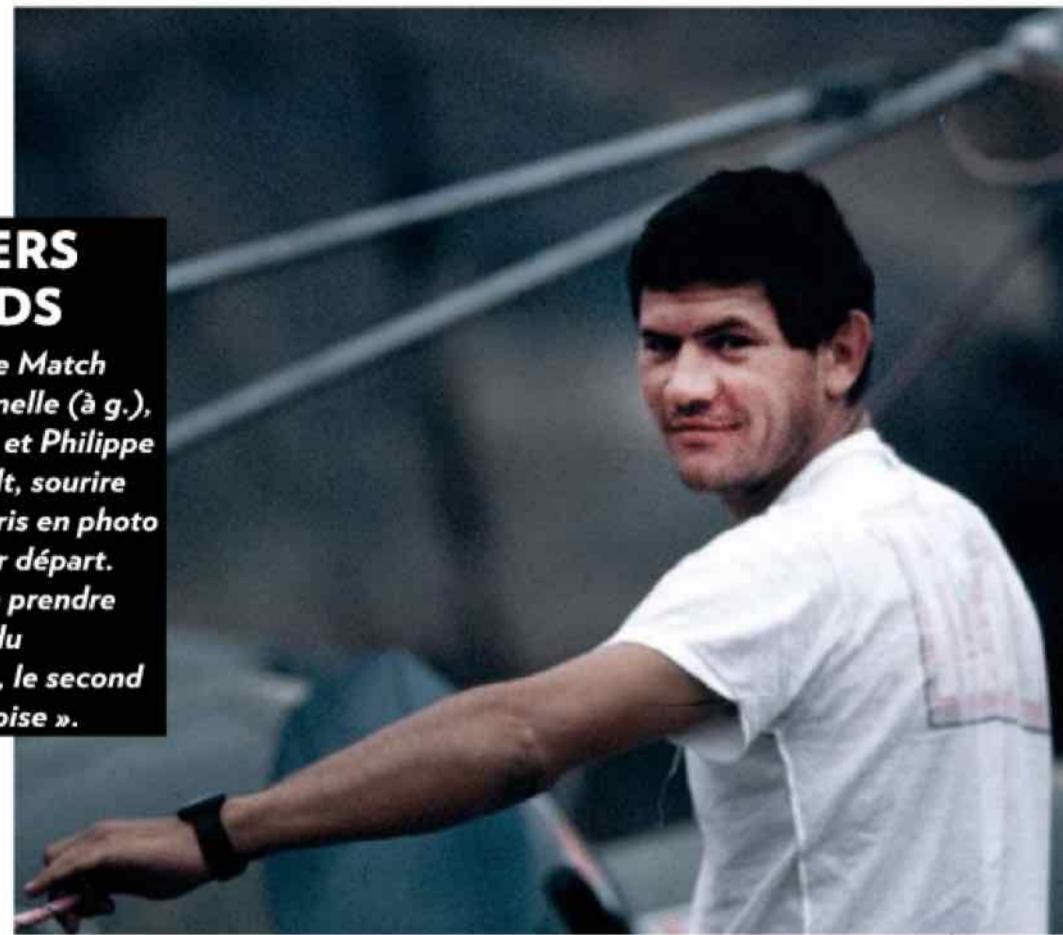
Noyade ou bavure de l'armée zaïroise?

Le destin des membres de l'expédition demeure un des grands mystères de l'Afrique. Si le «Godelieve» où se trouvait Richard Jeannelle s'est disloqué, le «Françoise» où se tenait Philippe de Dieuleveult s'est échoué sur l'autre berge, en amont du barrage d'Inga. A la thèse de la noyade collective succède très vite celle d'une bavure de l'armée zaïroise. A peine recueillis, les



DERNIERS REGARDS

Le reporter de Match Richard Jeannelle (à g.), visage tendu, et Philippe de Dieuleveult, sourire crispé, sont pris en photo peu avant leur départ. Le premier va prendre place à bord du « Godelieve », le second sur le « Françoise ».



deux rescapés, Amblard et Laurenceau sont par exemple priés de signer une décharge affirmant qu'ils n'ont entendu aucun coup de feu. Plus tard, dans son livre « J'ai vu mourir Philippe de Dieuleveult » (éd. Michel Lafon), Okito Bene Bene, un ancien officier des services secrets zairois, écrira, avec une précision toute militaire : « J'étais à mon poste, à Boma. A 9h30, j'ai reçu un message en provenance d'Inga, me signalant la présence d'un commando d'une dizaine d'hommes armés bivouaquant sur l'île des Hippopotames. Or les services secrets français nous avaient informés d'une attaque imminente venue d'Angola voisine... »

Dès lors, le mystère de cette disparition se teinte des couleurs sanglantes de l'abomination. Services secrets et gendarmerie opèrent chacun de son côté. La gendarmerie décide de mettre les mercenaires supposés hors d'état de nuire et capture cinq rescapés. Si l'on en croit Okito Bene Bene, tout dérape et l'exécution des prisonniers est ordonnée : « Mains liées derrière le dos, yeux bandés... » Au début de l'enquête, deux témoins qui travaillent au barrage d'Inga, un technicien américain et un ingénieur zairois, Tunasi Atanga, apportent de vagues précisions. Tous deux affirment avoir vu trois Blancs s'activer sur l'autre rive du fleuve... avec les gendarmes ! Puis ils se ravisent, se murent dans le silence.

Qu'est devenu l'ingénieur du barrage, témoin du drame ?

Paris Match envoie ses reporters au Zaïre. Diane de Dieuleveult, la femme de Philippe, et Chantal Jeannelle, bouleversées par la furie des eaux du fleuve linceul, les accompagnent. Le maréchal Mobutu les reçoit en son palais de Kinshasa. Mais il reste muet face aux interrogations de leur avocat, Me Jean Lafon : « Qu'est devenu l'ingénieur zairois témoin du drame ? »

A Paris, Jean Durieux, rédacteur en chef de Paris Match, s'adresse au chef de l'Etat zairois dans une lettre ouverte : « Vous ne pouvez pas garder le silence, vous qui savez. » Mobutu recevra nos envoyés spéciaux à Antibes, à bord du yacht du milliardaire saoudien Adnan Khashoggi, puis de nouveau les épouses de Philippe et de Richard – qu'il appelle toujours « mon petit frère » – dans son appartement de l'avenue Foch. En vain. Droit dans ses bottes, le maréchal-président dément les accusations d'assassinat : « Il ne manquait pas une seule munition dans les cartouchières de mes soldats, à Inga. » D'un jeu de mot malheureux, il inverse le patronyme de Dieuleveult et conclut : « Dieu n'a pas voulu... que les bateaux franchissent les rapides. Voilà. C'est tout. »

Ensuite ? Il y a les patrouilles sans fin des légionnaires parachutistes du 2^e Rep, entre l'île des Hippopotames et le barrage d'Inga... Quant aux deux témoins, si l'ingénieur zairois reste introuvable, quid du technicien américain ? Il a repris l'avion pour l'Oregon, terre à majorité silencieuse, puis il est parti à Salt Lake City... Alors Diane et Chantal, taraudées par le besoin de savoir, embarquent pour les Etats-Unis en avril 1986, à destination de Seattle via New York. En effet, notre magazine a retrouvé son adresse. Il vit dans un lotissement quelconque d'un confort standard très middle class.

Six heures de face à face avec le technicien américain

Arrivées dans une petite ville sans âme dont l'artère principale s'étire sans fin le long de la route droite, elles descendent de leur voiture de location et sonnent à la porte. Emues. Une blonde un rien boulotte, engoncée dans un jean trop serré, s'apprête à leur claquer la porte au nez dans ce mouvement d'exaspération que l'on réserve aux visiteurs indésirables... Chantal ne se laisse pas impressionner. Elle appuie sur la sonnette une nouvelle fois. Entendant le nom des deux femmes, un homme apparaît en réprimant sa colère. Elles toisent ce « col bleu » à chemise blanche, qui semble flotter dans son pantalon gris clair aux reflets lustrés. C'est un Américain moyen d'une quarantaine d'années, à la calvitie précoce. Décontenancé par leur insistance, il les laisse entrer et désigne un coin de divan. Puis il se rend aimable et leur propose même de partager le repas.

Sa mémoire, cependant, reste désespérément fermée. Il obéit sans doute à des consignes de confidentialité de son employeur et ne livre qu'un témoignage succinct : « C'était bien le 6 août. Je n'ai vu passer qu'un seul bateau. Quand il a abordé les deuxièmes rapides, il s'est dressé à la verticale. Il a disparu dans l'eau et, quelques secondes plus tard, il a ressurgi, sans personne dedans... »

Certes, il a vu des choses bizarres et aurait même entendu des coups de feu. Mais qui a tiré ? Mystère ! Tout juste consent-il à reconnaître l'ambiance d'excitation générale qui régnait au barrage : « Tout le monde courait à gauche, à droite, n'importe où. J'ai voulu aller voir au plus près... Mais on m'a empêché de descendre. »

La quête de vérité de Diane de Dieuleveult et de Chantal Jeannelle se solde en tout et pour tout par six heures d'un face-à-face policé, mais désolant. Six heures entre douleur et faux-fuyants pour un impossible deuil. ●

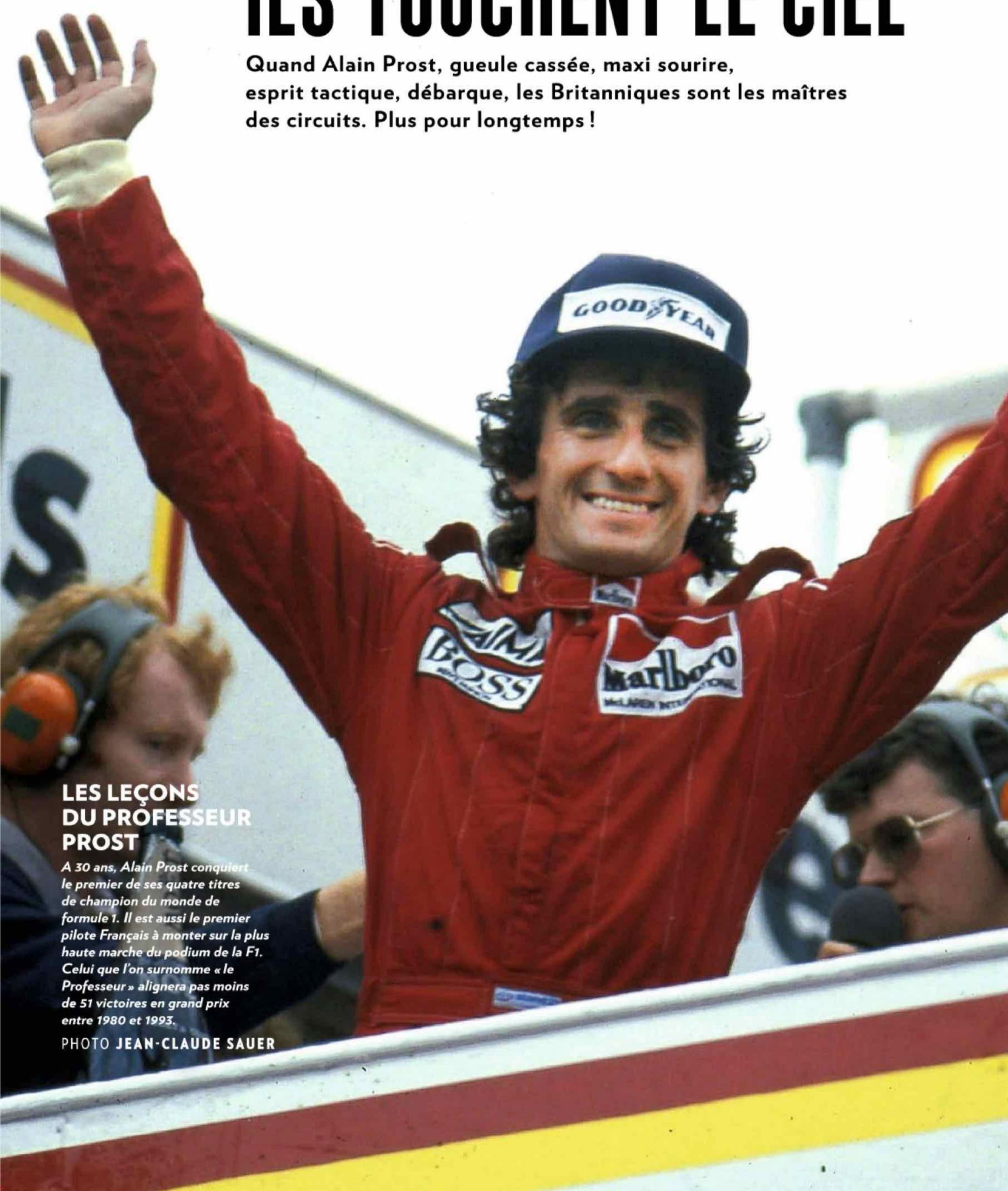
ILS TOUCHENT LE CIEL

Quand Alain Prost, gueule cassée, maxi sourire, esprit tactique, débarque, les Britanniques sont les maîtres des circuits. Plus pour longtemps !

LES LEÇONS DU PROFESSEUR PROST

A 30 ans, Alain Prost conquiert le premier de ses quatre titres de champion du monde de formule 1. Il est aussi le premier pilote Français à monter sur la plus haute marche du podium de la F1. Celui que l'on surnomme « le Professeur » alignera pas moins de 51 victoires en grand prix entre 1980 et 1993.

PHOTO JEAN-CLAUDE SAUER





JEU, SET ET MATCH POUR NOAH

Balle de match à 120 km/h ! A 23 ans, Yannick Noah s'impose sur un ace face à Mats Wilander, le tenant du titre, en trois sets, 6-2, 7-5, 7-6. Le tennisman offre à la France son premier Roland-Garros depuis 1946 devant 18 000 spectateurs en extase. Trente-cinq ans après, il reste le dernier Français victorieux sur la terre battue parisienne.

PHOTO STEVE POWELL

HINAULT ET FIGNON, GRANDS DU TOUR

Avant tous les autres, Bernard Hinault a montré la voie. Certes, le cyclisme est une discipline où les Français sont loin d'être ridicules. Si Raymond Poulidor n'a jamais enfilé le maillot jaune, Jacques Anquetil a remporté le Tour de France cinq fois et Bernard Thévenet a fait plier le grand Eddy Merckx. Il n'empêche. Le « Cannibale », surnom de Merckx en raison de sa glotonnerie de victoires, a placé la barre très haut. Pour marquer la légende de la petite reine, il reste désormais une seule chose à faire : tout gagner. Et ça, aucun Français ne sait le faire... jusqu'à Hinault. En 1978, à 23 ans, le voilà vainqueur de la Grande Boucle, pour sa première participation. Quatre autres victoires vont suivre. Il inaugure les années 1980 en devenant champion du monde à Sallanches après avoir éparpillé ses adversaires. Du jamais-vu. Et quand un concurrent débarque pour l'empêcher de battre les records de Merckx et d'Anquetil (quatre victoires consécutives), de quelle nationalité est-il ? Français, Monsieur ! Il s'appelle Laurent Fignon et il accroche le maillot jaune du Tour à son palmarès deux années d'affilée, en 1983 et 1984. Ça vous installe un champion, ça !



Vingt-troisième et dernière étape du Tour de France 1984, entre Pantin et Paris. Les jeux sont faits : Bernard Hinault félicite son rival, Laurent Fignon, qui s'est emparé du maillot jaune avec plus de dix minutes d'avance.



*A Saint-Étienne, le
13 juillet 1985, Bernard
Hinault franchit la ligne
d'arrivée de la 14^e étape du
Tour le visage en sang.
Il a chuté lourdement à
800 mètres de là. Plus
de peur que de mal pour
ce Breton de granit
qui remporte, huit jours
plus tard, sa cinquième
Grande Boucle.*



ET PLATINI DÉCROCHE L'EURO EN 1984

Meilleur buteur de la compétition avec 9 buts (record encore jamais égalé), Michel Platini brandit la coupe d'Europe au Parc des Princes, le 27 juin 1984. À ses côtés, Alain Giresse et Luis Fernandez.

PHOTO JEAN-YVES RUSZNIEWSKI



Patrick Battiston blessé est évacué sur une civière.

FRANCE-ALLEMAGNE 1982

La feria de Séville

PAR MICHEL PLATINI

Rares sont les images qui transforment un match de foot en « Rollerball », fiction cinématographique où tous les coups sont permis sur le terrain ; l’agression du gardien de but Harald Schumacher sur Patrick Battiston a marqué les esprits. Des rencontres entre la France et l’Allemagne – vainqueur aux tirs au but en demi-finale de la Coupe du monde 1982 –, il reste ce choc, qui a fait craindre le pire. Michel Platini, capitaine des Bleus, en témoigne.

Je peux bien l’avouer aujourd’hui : oui, j’ai cru que Battiston était mort à Séville. Trente millions de Français, devant leur télé, ont encaissé avec lui la manchette assassine de Harald Schumacher. Aucune excuse, et moins que tout, cette parodie de réconciliation, orchestrée par des conseillers en communication à la veille du mariage de Patrick, chez lui, à Metz, en Lorraine.

Patrick revient de loin... Aujourd’hui, quand passent et repassent les images de ce match maudit à la télé et que je m’impose un arrêt sur image, je suis convaincu que Patrick a vu la mort en face.

C’était le 8 juillet 1982, à Séville, capitale mondiale et temple de la tauromachie. « Celui qui n’a pas vu une corrida à Séville, disait le matador Joselito, ne sait pas ce qu’est un après-midi de toros. » Celui qui n’a pas vu ce France-Allemagne ne sait pas ce qu’est un match couperet de Coupe du monde.

En cette nuit d’apocalypse, où nous avons tutoyé les dieux [la France a longtemps mené au score et dominé] et connu l’enfer [l’échec aux tirs au but], j’ai vraiment cru que Patrick était mort.

C’est après la mi-temps que Battiston est descendu dans l’arène. Dix minutes plus tard [à la 60^e], c’est le drame. Patrick, que je viens de lancer en profondeur, échappe à son garde du corps, l’arrière de Hambourg, Manfred Kaltz. Il file à course rapide vers le but de Schumacher. Celui-ci anticipe, sort de ses seize mètres et fonce à sa rencontre. Au moment même où Patrick arme son tir [le ballon frôlera le poteau], il le percute à pleine vitesse, le frappant violemment au visage du coude et de la hanche. C’est sûr, Schumacher a voulu faire mal. La preuve ? Il s’éloigne en courant de la zone de l’agression et, nerveusement, comme s’il n’était pas concerné, fait négligemment sauter le ballon dans sa main. Patrick est inanimé. Je vois Gérard Janvion se voiler les yeux. Il le croit mort.

Le médecin se précipite, inquiet. Patrick est agité de spasmes nerveux. Les minutes passent, angoissantes. Le praticien redoute une fracture de la colonne vertébrale. Il n’en sera rien, heureusement. Mais la grave commotion dont souffrira Battiston l’obligera à passer plusieurs jours à l’hôpital, puis dans une clinique, à Séville. Et à porter une minerve le jour de son mariage... ●

A lire : « Ma vie comme un match », de Michel Platini avec Patrick Mahé, éd. Robert Laffont.



Après la défaite, Michel Platini regagne les vestiaires en larmes.

La décennie s'habille en bleu. Enfin!

PAR ROMAIN CLERGEAT

Dimanche 5 juin 1983. Une panthère noire bondit dans les bras de son père, puis soulève le plus beau des trophées du tennis sur terre battue. Au mois de juillet de la même année, un blondinet binoclard remporte le Tour de France... Les années 1980 c'est l'histoire de la décennie fabuleuse du sport français. Un temps où les rois du monde se nomment Noah, Platini, Hinault, Fignon, Rives ou Prost.

En football, l'excellence s'épelle Platini. Il est le premier Français à connaître une gloire planétaire. Des gamins de Rio, de Manille ou de Dakar portent des tee-shirts à son effigie. En formule 1, dont les audiences internationales rassemblent des millions de téléspectateurs seize fois par an, un émigré arménien fait rimer accélérateur avec «Professeur», son surnom. En cyclisme, on pensait qu'un «Cannibale» flamand avait dévoré pour toujours l'idée d'une emprise totale sur un peloton. Mais un Français, dur au mal comme un crachin d'hiver des Côtes-du-Nord, démontre que le vélo n'a plus l'accent belge, mais breton. En rugby, l'hémisphère Sud ne la ramène pas dans l'avion qui le conduit jusqu'en Europe, à l'idée de devoir affronter Jean-Pierre Rives et sa bande du XV. Jusqu'au tennis, ordinaire apanage des Suédois et des Américains: les glorieux Mousquetaires marchent avec des béquilles et il faut remonter à l'immédiat après-guerre pour savourer une victoire française à Roland-Garros. Avant que Yannick Noah, 23 ans, vienne montrer, en cet après-midi de juin 1983, à 50 millions de compatriotes, ce que le mot victoire veut dire. «J'en avais marre de voir les Français toujours pleurer à la fin. Pleurer de tristesse. J'en avais marre de voir le ballon passer à côté de la cage ou la balle de break du Français retomber du mauvais côté», expliquera-t-il, quand on lui demandera le secret de son elixir.

En 1976, le jeune journaliste Gérard Holtz ouvre son journal télévisé par ces mots: «Pour commencer, en tennis, un véritable exploit du Français François Jauffret aux internationaux de Roland-Garros...» Diable! Que s'est-il passé de

si extraordinaire? Eh bien, le tennismen a accroché le grand Borg au 5^e set en huitième de finale. Voilà. C'était ça le tennis français avant l'arrivée de ce gosse d'origine camerounaise nommé Yannick Noah. Sculpté comme une statue de musée, il a surtout, une puissante envie de gagner, si peu française alors. Son premier entraîneur à Nice, Patrice Beust, va vite s'en apercevoir: «D'ordinaire, un gamin se contracte quand un match se tend. Yannick lui, jouait encore mieux.» De fait, Noah grimpe vite dans la hiérarchie mondiale et inspire la crainte à ses adversaires, qui voient, durant leurs échanges, un athlète hors normes les défier droit dans les yeux. D'ordinaire, les

Français regardaient plutôt du côté du vestiaire où une défaite inéluctable les poussait vite. Jusqu'à l'apothéose de 1983 où «50 millions de Noah», comme le titre «L'Equipe», y croient. Vraiment. Et à raison. Un dernier service gagnant achève un Suédois – pas Björn Borg mais Mats Wilander – réputé injouable sur terre battue. Ce triomphe soulève bien plus qu'un trophée. La France en pleure de bonheur et sèche ses larmes. Car au tout début des années 1980, les sportifs français pleurent encore.

Comme à Séville, en 1982, où l'entraîneur de l'équipe de France de football, Michel Hidalgo, retrouve dans le vestiaire «des hommes en larmes, devenus des

*Tournoi des cinq nations,
le 19 mars 1983 au Parc des Princes.
Le capitaine du XV de France,
Jean-Pierre Rives, en sang, refuse de
sortir du terrain et entre dans
la légende du rugby. La France bat
le Pays de Galles 19 à 9.*



gamins», au sortir d'une bataille magnifique contre l'Allemagne qui s'est achevée, comme toujours, par une défaite. Platini est là et porte déjà le costume de général en chef, mais parce que lui comme ses équipiers n'y croient pas assez, ils perdent. Dix-sept minutes plus tôt pourtant, ils étaient en finale de la Coupe du monde. Deux buts d'avance, pensez donc ! Nous, les Français ! En finale du Mondial, à l'égal des grandes nations du ballon rond, le Brésil, l'Italie ? Et en battant l'Allemagne ? Non, bien sûr.

DES HOMMES EN LARMES... OU DES GAMINS PERDUS

Michel Platini, l'émigré italien, ne se résout pas à la fatalité. Alors, il retourne sur la terre de ses ancêtres pour apprendre, aux côtés de ceux qui gagnent. Les Italiens, eux, savent comment faire. Au sein de la Juventus de Turin, il perd encore, malgré tout, en 1983. Mais il est déjà en finale de la Ligue des champions. Les aficionados français s'en contentent. Un des leurs appartient à un club prétendant au titre de meilleure équipe d'Europe, c'est déjà fabuleux.

En 1976, les valeureux Verts de Saint-Etienne avaient eu droit à la descente des Champs-Elysées. Le peuple les remerciait pour leur bravoure, eux qui étaient tombés au champ d'honneur contre d'inévitables Allemands. C'était déjà beau. Michel Platini est d'une autre trempe. Une défaite, il la lèche dans son coin, comme un animal blessé, avant de préparer la revanche. Dorénavant, il va tout gagner : meilleur buteur du championnat italien, alors le plus dur du monde, trois fois Ballon d'or (Zinédine

Zidane n'en a obtenu qu'un) ; et il emmène quasiment à lui seul l'équipe de France au zénith. Pour les joueurs tricolores des années 1960-1970, une Coupe du monde, ça se regardait à la télé.

Novice en 1978, trop tendre en 1982, Platini éclabousse l'Euro 84 d'une manière époustouflante : neuf buts en cinq matchs et, pour la première fois dans l'histoire, la France remporte une compétition par équipes. Deux ans plus tard, il faudra une blessure, un peu de malchance – et encore des Allemands... – pour l'empêcher de devenir, alors qu'il est au sommet de son art, champion du monde. La porte blindée du plus beau trophée refuse de s'ouvrir à lui, mais c'est Platini cependant qui donnera la combinaison du coffre à un serrurier hors pair, Zidane, douze ans plus tard.

Notre force dans le domaine sportif, c'est d'inventer des compétitions que les autres gagnent. La Coupe du monde de football ? Les Coupes d'Europe ? Le championnat du monde de formule 1 ? Que des inventions françaises. Et jamais un compatriote au palmarès. En F1, c'est même pire : les Anglais rafleut tout. Quand un petit Savoyard débarque sur le circuit, gueule cassée, maxi sourire et un cerveau de maître tacticien, les Britanniques sont les rois du paddock. Parfois, un Autrichien tête brûlée vient perturber la hiérarchie. Les Français dans tout ça ? Sympas. Maurice Trintignant gagne un peu dans les années 1950. Jean-Pierre Beltoise l'imitera, une fois, en 1972. Sinon ? « De bons mécanos, les Français », jurent leurs employeurs d'outre-Manche. Renault s'est lancé dans la course et espère faire triompher le savoir-rouler hexagonal, avec Alain Prost au volant. Las, c'est le début de l'ère brésilienne et Nelson Piquet

ravit le titre mondial en 1983. Pire, un an plus tard, Prost perd le championnat du monde pour... un demi-point.

« Décidément, on est maudits. On n'y arrivera jamais », maugrée le lecteur de « L'Equipe ». Dans la tête de Prost, qu'on commence déjà à appeler « Professeur » pour sa science de la course, la lecture est claire : la prochaine fois, c'est pour lui ! Même si, pour cela, il doit s'exiler dans une équipe qui sait gagner, chez les Anglais, donc. De fait, il devient champion du monde l'année suivante, et réitère l'exploit en 1986. Dix ans après la descente des glorieux perdants stéphanois, Prost dévale à son tour la « plus belle avenue du monde » au volant de sa McLaren en arborant le numéro 1. Suivront les duels homériques avec Ayrton Senna, parfois gagnants, parfois perdants, peu importe : un coureur automobile français se bat pour la victoire finale.

LA FRANCE DE L'OVALIE C'EST DE LA SUEUR, DU SANG, DU FAIR-PLAY

Où que se pose le regard sur la planète sport dans les années 1980, un Français n'est jamais loin. Ils arrivent parfois même en bande, comme au rugby. Sous la houlette d'un capitaine qui sait mêler le sang de la victoire à la blondeur de ses cheveux, l'équipe de France concasse l'Irlande, les Britanniques et les formations de l'hémisphère Sud. Sur le terrain, Jean-Pierre Rives c'est de la sueur, du sang, du fair-play et jamais de larmes. En dehors, c'est un dilettantisme étudié à l'humour pointu que la compagne, mannequin, conduit jusqu'à la une de « Vogue ». Quel sportif tricolore pourrait faire la couverture du prestigieux magazine de mode aujourd'hui, hormis Zidane ? Plus tard, Serge Blanco, gamin un peu basané, humilié les Sud-Africains à domicile, là où l'apartheid se porte toujours bien. A cette époque aussi, quand la France joue la Nouvelle-Zélande, il y a match. A chaque fois. Car dans le Tournoi des cinq nations, il n'y a qu'un objectif : le grand chelem. Une « simple » victoire finale rime presque avec déception.

« Ça fait quoi de gagner Roland-Garros ? » interroge-t-on toujours Yannick Noah, faute de nouvel interlocuteur. Chaque été, on demande à Bernard Hinault s'il ne voit pas un enfant du pays dans le peloton qui aurait de la graine de champion. Juste mais gentil, « le Blaireau » esquive un peu. Laurent Fignon a été fauché par un cancer en 2010, à l'âge de 50 ans, et Alain Prost assiste chaque week-end à la bagarre en fond de grille des pilotes français... Mais voici que les Bleus, champions du monde de foot 2018, prennent la relève. ●

En 1988, les « meilleurs ennemis du monde », Alain Prost et Ayrton Senna, se retrouvent dans la même écurie, chez McLaren. Le pilote brésilien s'arroge le titre de champion du monde cette année-là, le Français, l'année suivante.



L'honneur perdu du Heysel

PAR MICHEL PLATINI



Cinq ans durant, le capitaine des Bleus s'est confié à Match. En exclusivité. Milieu de terrain dans l'équipe de Turin, il a vécu douloureusement la tragédie de Bruxelles (39 morts) au soir d'un atroce Juventus-Liverpool, version chasse à l'homme. Un souvenir qui le hante.

Bruxelles, stade du Heysel, 29 mai 1985. Finale de la Coupe d'Europe des clubs... Le couronnement attendu au terme d'une saison exceptionnelle pour nous, les joueurs de la Juventus de Turin. Si Dieu le veut.

Nous allons devoir affronter Liverpool, un club de haut rang, multi-champion. L'affrontement promet d'être âpre. Les styles de football anglais et italien sont les plus différents d'Europe ; un peu comme deux idéologies opposées. Seul le fanatisme des supporters est comparable. Mais... là où nos tifosi se manifestent par le chant, invoquant la Madone, les hooligans qui polluent le football anglais répondent d'un poing rageur.

Le stade du Heysel est une pouddrière. Dans la tribune Z flottent les drapeaux noir et blanc de la Juve. Dans la X, ceux des ultras, une poignée, qui font tache dans le sillage d'un club aux traditions familiales et plutôt bon enfant... Ceux-là rodent déjà leurs cris de guerre.

Au centre, la tribune Y, prétendument neutralisée, dite «zone tampon», achève de se garnir.

Mais l'organisation a failli. Devant l'afflux des demandes, elle a vendu les billets des premiers rangs de la tribune Y à des supporters italiens, le haut étant envahi par des hordes de resquilleurs venus de Liverpool sans billet. Au Heysel, pour situer le décor et l'ambiance, on surnomme «parcs à bestiaux» les tribunes X, Y, Z... parce que les places y sont les moins chères et que les spectateurs, entassés, s'y tiennent debout.

A 19 h 45, quarante-cinq minutes avant le coup d'envoi, l'abattage va commencer ! Des hauteurs qu'ils tiennent comme une colline et qualifient de «kop», du nom d'un site de la guerre des Boers, en Afrique du Sud, en 1900, les ultras et leurs complices dévalent sur les Bianconeri, bloqués et impuissants sous le jet des projectiles. Ils renversent les palissades vétustes, moulinent des piquets arrachés et chargent la foule entassée en contrebas. Panique. Les premiers rangs sont écrasés par la marée humaine qui fond sur eux. La rixe tourne au massacre des innocents, tandis que les policiers, débordés, font barrage et empêchent les fuyards de trouver

un refuge salvateur sur la pelouse... En quelques secondes, 39 personnes trouvent la mort. Asphyxiées. Partout dans le stade, les cris s'élèvent. Nos tifosi hurlent... à la mort, comme des bêtes blessées. Certains appellent déjà à la vengeance.

Et nous ? Aucun bruit, aucune rumeur annonçant, pire, donnant la moindre mesure de la tragédie, ne nous parvient alors. Les deux équipes se concentrent dans les vestiaires. Le drame se déroule au-dessus de nos têtes, dans le virage opposé aux coulisses du stade. Nous ne savons encore rien.

Soudain, Francesco Morini, l'un de nos hommes de terrain, ouvre la porte d'un geste brusque. Il est blême. Il débite des paroles où tourne en cascade le mot «bagarre». Mais nul n'imagine l'ampleur de la catastrophe. Puis le médecin de l'équipe surgit à grands pas. Il est affolé : «Il y a des blessés. Il y aurait des morts.» Je ne veux pas y croire. Pas plus que Paolo Rossi ou Gaetano Scirea, mes coéquipiers assis à mes côtés, ni tous nos partenaires. Mais déjà les bruits les plus alarmants résonnent dans le couloir où se croisent médecins, pompiers, brancardiers. J'entends «accident», «effondrement d'un mur». Je suis encore loin de réaliser.

«SI VOUS NE JOUEZ PAS, C'EST CENT MORTS QUE L'ON RISQUE DE RELEVER»

A 20 heures précises, un haut responsable de l'Union des associations européennes de football (UEFA), chargée de la compétition, déboule dans notre vestiaire. Il est effondré : «C'est très grave. Un conseil d'urgence doit débattre de l'opportunité ou non de jouer le match.» Les avis sont partagés. Certains de nos joueurs, solidaires des victimes, ne veulent pas. Ils cèdent à une révolte intérieure, réflexe et saine, mais jugée dangereuse par le dirigeant. Celui-ci se tourne vers eux : «Si vous ne jouez pas, ce ne sont pas trente morts, mais cent qu'on risque de relever autour du stade !»

Le dégoût de jouer accable désormais chacun d'entre nous. Dans l'attente du verdict officiel, mais n'y pouvant plus tenir, nous décidons de sortir au-devant de nos supporters pour mesurer, par nous-mêmes, l'ampleur de la catastrophe. Je me revois en train de courir vers la tribune martyre, avec Massimo Bonini et Scirea. Le Heysel est un volcan. La fête et la mort y font un bruit d'enfer. Enfin, nous arrivons au milieu des rescapés. Des blessés, des gens en état de choc. J'entends : «Vengeance !» «Ils ont tué des femmes, des enfants !» J'ai des larmes plein les yeux. Je



Acculés contre la palissade grillagée, écrasés, des supporters italiens cherchent à fuir la charge sur la tribune des hooligans anglais.

tente d'apaiser, de trouver des mots de réconfort, de simple fraternité, d'humanité. Ils sont si dérisoires par rapport à toute cette souffrance... J'ai peur d'un embrasement, que certains cherchent à se faire justice eux-mêmes. C'est pour cela que l'on nous demande de jouer pour éviter une éruption. C'est, jure l'UEFA, le seul moyen d'éviter d'autres morts... Vu l'état d'excitation générale, le risque encouru serait l'invasion du terrain en cas d'annulation du match. Des combats auraient repris, partout, aveuglément.

En retournant au vestiaire, la tête me tourne. Les supplications reviennent en boucle : « S'il vous plaît, ne jouez pas ! Ce qui s'est passé est une honte ! Il y a des morts ! Ne jouez pas... »

Or, c'est justement parce qu'il y a des morts et qu'il faut éviter de nouvelles chasses à l'homme qu'on nous demande de jouer. Nous sommes tous désemparés, mais la conviction du devoir gagne les rangs. Nous n'arrivons pas à nous concentrer. Notre président et « condottiere », Giovanni Agnelli, a quitté le stade, bouleversé. Il rentre directement à Turin. Pour lui, le football vient de subir un irréparable outrage. Dès lors, nous nous parlons par bribes, des mots vides de sens. Je me

souviens vaguement que Scirea, notre capitaine, est allé lire au micro du stade un appel au calme rédigé à la hâte. L'entraîneur, Giovanni Trapattoni, a cherché à remobiliser nos énergies perdues en parlant d'exigence de « victoire » en l'honneur des victimes innocentes.

LES ANGLAIS PARTAGENT NOTRE PEINE. NOUS SAVONS LEUR HONTE

Le match commence avec deux heures de retard. L'arène sanglante s'est faite camp retranché, encerclée par tout ce que Bruxelles compte de militaires et de réservistes. Lugubre ballet d'hélicoptères évacuant des blessés, galops et bataillonnades de la police montée.

Joueurs de Liverpool et de la Juventus, nous nous regardons à peine. L'heure n'est plus au grand défi. Les Anglais partagent notre peine, nous savons leur honte. Nous jouons tous le jeu, ou c'est tout comme. Match d'un autre monde, donc, joué à la régulière, dur, mais loyal. Liverpool a tenté sa chance, nous aussi pour une offrande post-mortem. J'ai marqué le seul but de la partie, ramenant le

trophée à Turin, drôle de trophée en pleine malédiction ! On a mal interprété le fait que j'ai levé le bras au ciel au coup de sifflet final. Un geste jugé sacrilège. Pas du tout, bien sûr, c'était un mouvement de rage libérateur...

Bien sûr, nous n'avons pas fait de tour d'honneur en cette nuit de... déshonneur. Non, nous avons simplement couru vers la tribune martyre pour nous agenouiller en prière.

Plus tard, j'ai croisé Kenny Dalglish, l'Ecossais de Liverpool, un joueur d'élégance et de fair-play. Il n'était pour rien dans le carnage, ses coéquipiers non plus. Tous baissaient la tête. J'avais le vague projet de signer pour un club anglais à la fin de mon contrat avec la Juve, en juin 1986. Je chassai cette idée sur le champ. C'était inconcevable. Au nom de tous ces morts. Au nom de Turin, ma ville d'adoption, si cruellement endeuillée. Au nom du peuple italien qui ne me le pardonnerait pas. Au nom de Francesco Platini, maçon piémontais, mon grand-père. ●

Extraits de « Ma vie comme un match », de Michel Platini (éd. Robert Laffont), revisités par Patrick Mahé qui prêta au footballeur sa plume pour le livre et pour Paris Match.

AMANDINE, L'ENFANT MIRACLE

Leur sourire vaut tous les discours : le 24 février 1982, ils sont devenus parents. A 37 ans, Annie s'émerveille de connaître enfin un bonheur que la nature lui refusait. Elle serre contre elle sa fille, Amandine, le premier bébé né par fécondation in vitro en France. La procréation médicalement assistée n'en est alors qu'à ses débuts. Depuis, plus de 300 000 enfants sont nés par Fiv dans notre pays. Amandine, elle, a donné la vie à son tour en 2013, après une grossesse naturelle, soulignant que « les personnes nées par Fiv n'ont pas plus de problèmes d'infertilité que les autres ».





Le 10 avril 1986, l'équipe dirigée par (de g. à dr.) le Pr René Frydman, l'obstétricien Emile Papiernik et le biologiste Jacques Testard présente les fruits de sa dernière prouesse médicale : Sarah et Guillaume, les deux nourrissons en photo sont les premiers bébés français « venus du froid », nés à partir d'embryons congelés.

LA MÉDECINE FRANÇAISE À L'HONNEUR

Quatre ans après la naissance de Louise Brown, en Angleterre, premier « bébé-éprouvette » au monde, un « enfant miracle », comme on la baptise alors, voit le jour à l'hôpital Antoine-Béclère de Clamart. Elle s'appelle Amandine. Pour des milliers de couples, le cauchemar de la stérilité prend fin. La Fiv, fécondation in vitro, signe la victoire de la science et de l'amour.



SIDA

La nouvelle peste

PAR PASCAL MEYNADIER

« Un étrange fait statistique. » C'est ainsi que « Le quotidien du médecin » relate les inquiétants résultats d'une étude du Centre pour le contrôle et la prévention des maladies (CDC) d'Atlanta, principale agence gouvernementale américaine en matière de santé publique, publiés le 5 juin 1981. Des scientifiques s'interrogent en effet sur la brusque apparition de pneumopathies parmi une population de jeunes homosexuels masculins, affection qui s'accompagne d'un cancer de la peau jusque-là considéré comme rarissime, le sarcome de Kaposi. « Ce qui surprend, c'est que les cas observés sont tous concentrés dans les secteurs de New York et de San Francisco. Plus encore, tous les malades étaient des homosexuels », s'étonne le journal médical.

Très vite, l'association inhabituelle de ces deux maladies attire l'attention des virologues et motive l'ouverture de plusieurs enquêtes scientifiques. Les signes avant-coureurs d'une épidémie sont confirmés. Au cours des mois suivants, le nombre de patients immunodéprimés est en recrudescence. Jusqu'ici, on ne comptait qu'un cas pour deux ou trois millions d'individus. Mais, dès janvier 1982, les hôpitaux américains en signalent plus de 200 et

constatent une croissance exponentielle du nombre de malades, de l'ordre d'un doublement tous les six mois des cas recensés... Baptisée « gay-related immune deficiency » (Grid) dans un premier temps, en raison de sa prévalence dans la communauté gay, l'infection change de nom et devient « acquired immunodeficiency syndrome » (Aids), syndrome d'immunodéficience acquise (Sida) en français, lorsqu'il est constaté que des personnes hétérosexuelles présentent les mêmes symptômes. Dans les médias généralistes cependant, la maladie ne fait que de brèves apparitions sous les noms de « pneumonie gay » ou de « cancer gay ».

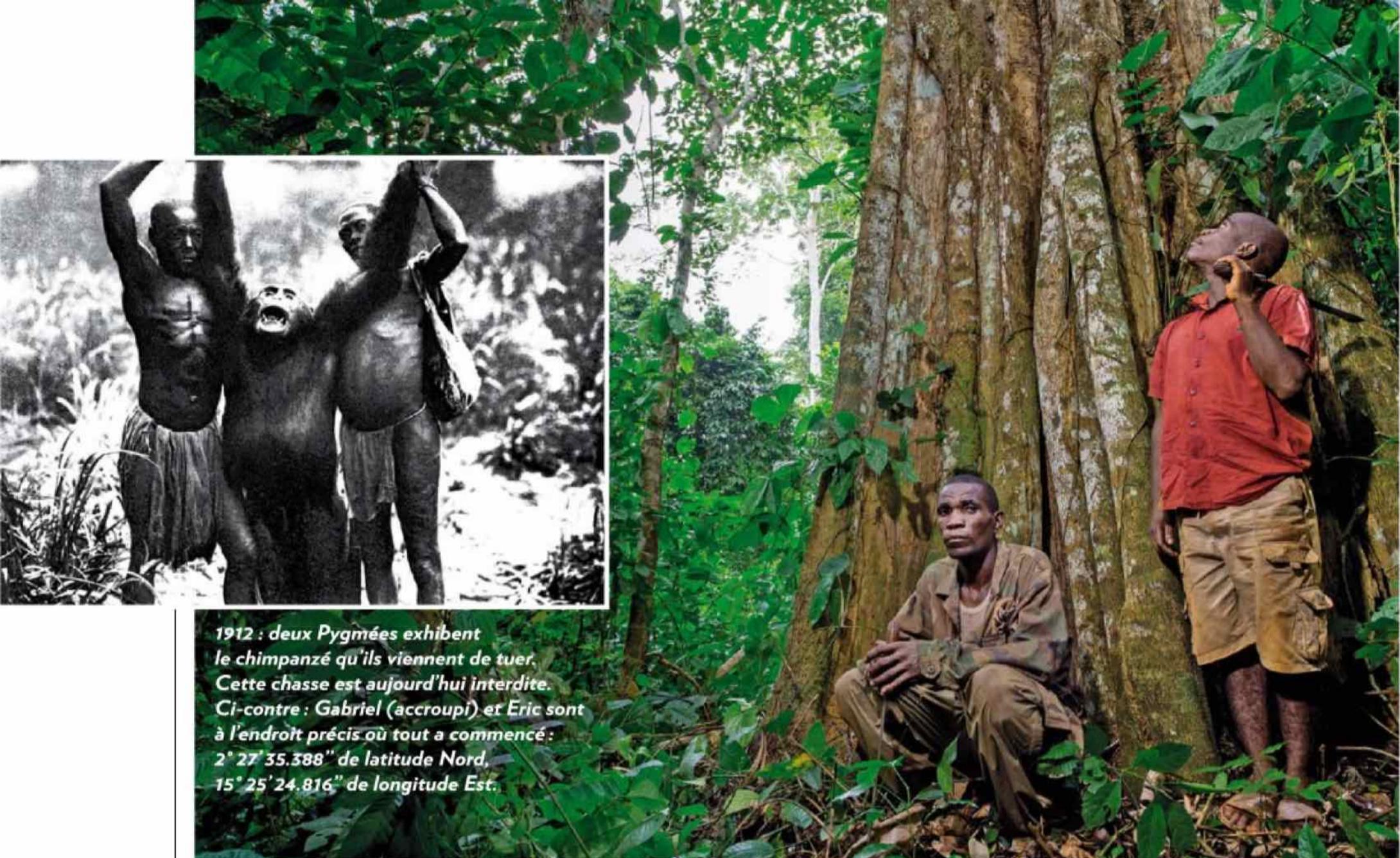
On cherche d'abord des pistes chimiques. Les journaux spécialisés mettent en garde la communauté homosexuelle contre les méfaits du nitrite d'amyle présent dans les poppers, fioles contenant des substances vasodilatrices euphorisantes très en vogue dans ce milieu depuis les années 1970. Le Pentagone et le Kremlin sont tour à tour accusés d'avoir fabriqué artificiellement une pandémie dans le cadre des recherches bactériologiques à visée militaire auxquelles les deux grandes puissances se livrent. En pleine guerre froide, cette hypothèse est... incontournable.

Dans un remarquable reportage, « Sida point zéro », publié le 24 juillet 2015 dans Paris Match, notre reporter Emilie Blachere tordra le cou à toutes ces théories du complot, en retracant les circonstances du passage du virus du sida de l'animal à l'homme et en retrouvant le patient zéro, un Bantou de la région de Lobéké, aux frontières du Congo et de la Centrafrique. Pour l'heure, en 1983, les Etats-Unis découvrent les ravages du sida grâce au témoignage bouleversant de Kenny Ramsauer qui, visage boursouflé, raconte, en direct le 19 mai, sur la chaîne ABC, son long martyre. Le jeune homme de 28 ans mourra cinq jours plus tard. « Une nouvelle peste terrifie l'Amérique : le sida », annonce Paris Match dans son édition du 15 juillet, en consacrant un long sujet à « L'agonie de Kenny ». « A ce jour, écrit Colette Porlier, l'épidémie, car c'en est une, a touché en deux ans 1 641 personnes aux USA. En Europe, on recense quelque 150 malades, dont 59 en France. » Un mois plus tard, le 26 août 1983, Paris Match affine ses chiffres (parlant de 100 cas à Paris) et réalise son premier reportage sur « ce mystérieux sida qui, après l'Amérique, angoisse la France ». Le titre de la photo ne laisse pas de place au doute : « Cet homme attend la mort dans une chambre stérile ».

Pendant ce temps, l'enquête scientifique avance. Le rétrovirus responsable de l'immunodéficience humaine, le VIH, est isolé et observé au microscope le 4 février 1983 par les chercheurs Luc Montagnier, Jean-Claude Chermann et Françoise Barré-Sinoussi, de l'Institut Pasteur, à Paris, qui publient leurs résultats dans la revue « Science ». « Victoire sur le Sida » titre Paris Match qui



Chasseur de virus. Le Pr Luc Montagnier, dans son laboratoire de l'Institut Pasteur en novembre 1984. Un an plus tôt, il isolait pour la première fois le VIH. Il recevra le prix Nobel de médecine... en 2008.



1912 : deux Pygmées exhibent le chimpanzé qu'ils viennent de tuer. Cette chasse est aujourd'hui interdite. Ci-contre : Gabriel (accroupi) et Eric sont à l'endroit précis où tout a commencé : 2° 27' 35.388" de latitude Nord, 15° 25' 24.816" de longitude Est.

s'emballe un peu vite : « Le sida, la nouvelle peste du siècle, est en voie d'être vaincu. Et c'est à la France que l'on devra ce miracle. » La découverte française sera récompensée vingt-cinq ans plus tard par le prix Nobel de médecine.

Le 16 août 1985, Paris Match cultive résolument l'optimisme. Paris devient même « la capitale du dernier espoir » pour des centaines d'Américains en quête de l'HPA-23, une molécule mise au point en France un an plus tôt et qui semble bloquer la propagation du virus dans l'organisme et sa réplication. Mais le traitement reste interdit dans leur pays. L'acteur Rock Hudson traverse l'Atlantique pour en bénéficier à l'Hôpital américain de Neuilly-sur-Seine. Les médecins français ne parviendront pas à le sauver : de retour aux Etats-Unis, il mourra quelques mois plus tard. On est encore très loin du remède véritable et encore plus d'un quelconque vaccin. « A vrai dire, on balbutie, voilà la vérité », conclut amèrement un praticien. Transmissible par voie sexuelle, sanguine et de la mère à l'enfant, le virus passe d'un individu à l'autre avec une facilité déconcertante et le nombre de cas grimpe en flèche. La décennie s'achève avec la création d'Act Up-Paris, le 9 juin 1989, première association française militante de lutte contre le sida. Les avancées médicales et scientifiques, elles, se font attendre.

Depuis l'apparition de la pandémie, plus de 35 millions de personnes en sont mortes dans le monde. Aujourd'hui, selon l'Organisation mondiale de la santé, on dénombre 36,9 millions de personnes vivant avec le VIH – dont 1,8 million d'enfants –, qui espèrent ne pas déclarer un sida. L'Afrique est la région la plus touchée. Environ 60 % des séropositifs sont sous traitement antirétroviral, ce qui est encore trop peu. Il n'existe toujours pas de moyen de guérir de l'infection, mais les médications actuelles permettent de maîtriser le virus et contribuent à en éviter la transmission. Pour la première fois, le nombre annuel de décès liés au sida est passé sous la barre du million en 2016 (990 000) et en 2017 (940 000). L'espoir reste donc vivace de pouvoir mettre un terme, un jour, à cette épidémie. ●

AU PIED DE CET ARBRE, UN PYGMÉE TUE UN GRAND SINGE. UN BANTOU LE DÉPÈCE ET DEVIENT LE PREMIER MALADE

Les parents de ces deux Pygmées ont sans doute croisé la route du premier séropositif de l'Histoire : à Loponje, le village le plus proche, tout le monde se connaît.

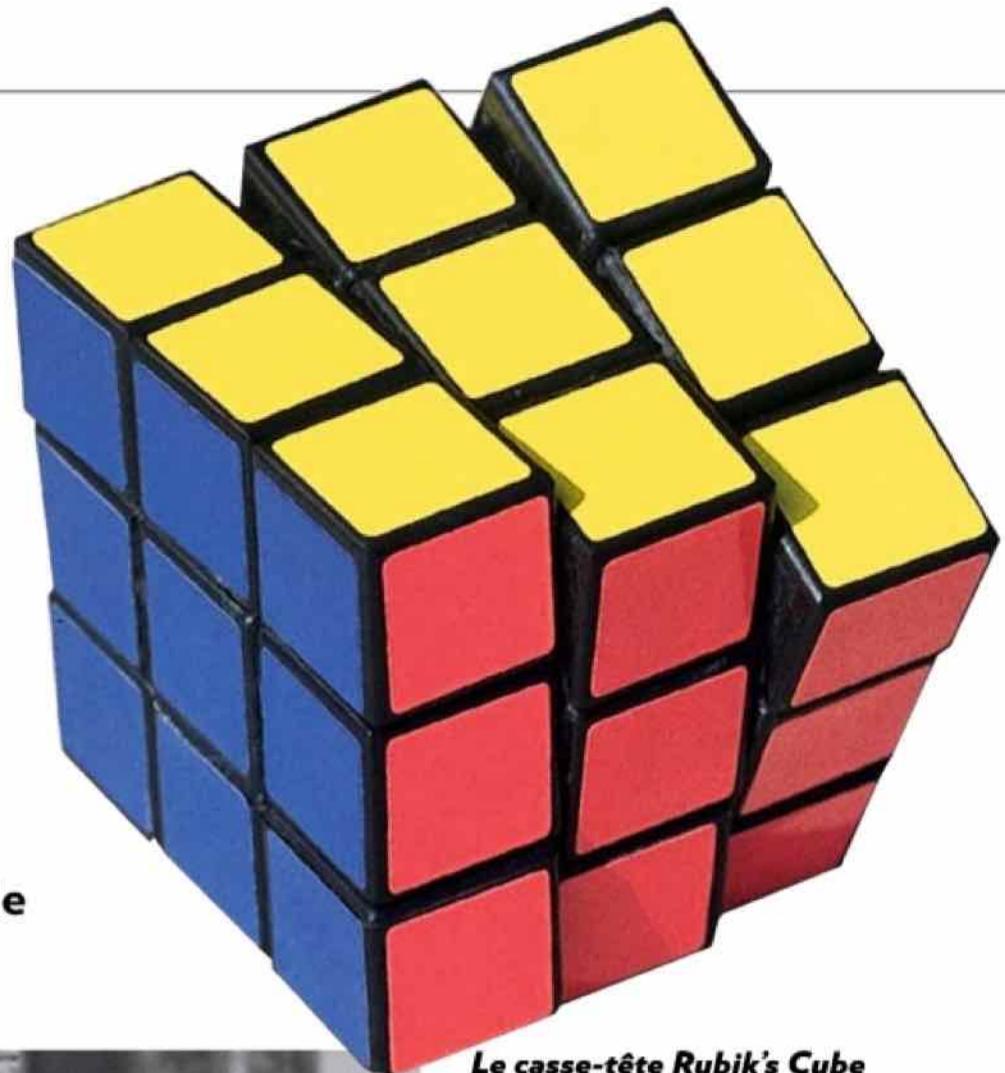
Les Pygmées chassent depuis des siècles le singe, dont la viande est appréciée de toute l'Afrique centrale.

Mais dans la forêt de Lobéké au Cameroun, à 850 kilomètres de la capitale, les primates véhiculent le virus : c'est là que les chercheurs ont découvert des colonies de chimpanzés « Pan troglodytes troglodytes » dont beaucoup sont porteurs d'une souche animale, le VIS, qui se transforme en VIH une fois dans l'organisme humain. Cantonné dans la forêt pendant des décennies, le virus a commencé sa route macabre en Afrique dans les années 1920. Avec le développement des échanges, en quelques années, il va se répandre comme une traînée de poudre dans le monde.

C'ÉTAIT LES ANNÉES 80

Nouvelle société

Le premier téléphone portable, le Motorola DynaTAC (25 centimètres pour 790 grammes !), apparaît en 1983. Sony invente le caméscope et la micro-informatique s'installe dans les foyers avec Atari, IBM, Amstrad ou encore Apple... La nouvelle société est « en marche », comme on dit alors.



Académie française : la révolution Yourcenar

Elue avec 20 voix, le 6 mars 1980, Marguerite Yourcenar est la première femme à prendre place sous la Coupole. La guerre des sexes a bien eu lieu, mais l'auteure des « Mémoires d'Hadrien » l'a emporté. Fervent artisan de son élection, Jean d'Ormesson, face à des résistances parfois féroces, avoua : « Un petit nombre a été franchement hostile, avec, quelquefois, violence. » Le mot parité ne rime d'ailleurs toujours pas avec immortel : en près de quarante ans, elles ne sont que neuf à avoir rejoint l'illustre compagnie.

Le disque se met au laser

Sony et Philips, entreprises concurrentes, s'allient en 1979 pour remplacer le microsillon par un disque optique de 12 centimètres de diamètre. Le Compact-Disc voit le jour en 1982. Moins vulnérable, plus léger, sans bruit de fond, il a une durée d'écoute en moyenne 1,5 fois supérieure à celle d'un classique 33 tours.



Le casse-tête Rubik's Cube

43 252 003 274 489 856 000, soit 43 trillions ! C'est le nombre de combinaisons possibles d'un Rubik's Cube. Il faut pourtant à peine une vingtaine de mouvements pour le résoudre. Inventé en 1974 par Erno Rubik, un professeur d'architecture hongrois, ce jouet coloré conquiert la planète au début des années 1980. Au plus fort de la mode, il s'en est vendu plus de 100 millions d'exemplaires.

3615 code Minitel

Lancé en 1982 par les PTT (Postes, Télégraphes et Téléphones), le Minitel a initié les Français à la communication électronique. Ce terminal informatique gratuit, qui permet de se connecter à des services télématiques, a connu un succès phénoménal : à la fin de la décennie, il équipait 6,5 millions de foyers. Le service (iMinitel via... Internet) a définitivement cessé de fonctionner le 30 juin 2012.

Jeux de poche

Première console de jeux portable, la Game Boy de Nintendo démarre sa phénoménale carrière le 21 avril 1989. Rien qu'en France, il s'en vendra, malgré sa qualité graphique minimaliste, 1,4 million la première année de sa commercialisation.



CULTURE PUB

La censure n'avait pas encore éradiqué la créativité

PAR JACQUES SÉGUÉLA

Je me souviens de ce jour pluvieux de mai 1981 qui fut mon plus beau soleil professionnel. François Mitterrand entrait dans l'histoire et, à sa suite, la publicité politique. Et chacun d'y aller de son coup de cœur, coup de blues, coup de gueule... autant de coups de pub. Je me souviens de la chaise vide de Giscard quittant l'Elysée sur un ultime coup de look, du billet de 500 balles brûlé en direct par Gainsbarre, de Mitterrand marchand à la rose, de Tapie marchant à la Wonder, de Jean-Edern Hallier marchant à côté de ses pompes, de Coluche décapité chez Polac par un public devenu bourreau, de Montand soignant notre crise de foi. Bref, je ne me souviens de rien, si ce n'est de personnages à contre-emploi, d'infos à contretemps, de symboles à contre-valeurs.

Etranges années du paraître, où l'image remplaça la réalité, ou le verbe tint lieu d'écrit, où la gloriole fit croire à la gloire. La pub y était reine. Drôle d'époque la tête à l'envers. Le socialisme générera une société d'argent, la communication une société de monologue, l'agitation une évolution à reculons. La culture, ce fut Paul-Loup Sulitzer, la médecine, Rika Zaraï, l'aventure, le Paris-Dakar, la France, Mireille Mathieu.

La publicité n'est que la loupe grossissante des réalités sociologiques, elle glisse sur les flux. L'unique façon de vampir une société d'apparence, est de jouer l'apparat. La Metro-Goldwyn-Mayer avait répondu par la démesure sur pellicule à la frivolité des années 1930, la pub-spectacle allait enflammer la démesure des eighties. Et hop ! Jacques Vabre réinventera la com de café, Darty celle des télés, Carrefour et ses produits libres celle de la « lessive lessive », le « ticket chic, ticket choc » rajeunira la RATP, « on est fou d'Afflelou » fera la fortune de l'opticien. Vittel osera dire « buvez, pissez » et le Club Med « manger, dormir, jouir ». La censure n'avait pas encore éradiqué la créa.

Les campagnes sont des masques qui cachent nos maux d'être. Cette décennie

des faux-semblants, de faux serments, de faux prêtres n'en finira plus d'enterrer son siècle, pour mieux accéder au mirage du troisième millénaire. Elle noiera sa peur dans un tourbillon d'images et de trucages. L'imaginaire prendra le pouvoir, la réalité, trop factice, ne sachant plus s'imposer. Le cycle est habituel. Plus les Français s'enfoncent dans un matérialisme béat, plus la fantasmagorie les dédouane de leur vide de pensée.

En bonne logique, le seul rapport amoureux du consommateur et de la pub aurait dû être le rapport qualité-prix. Eh bien ! Le spot qui vendit le plus de Citroën ne parla ni argent ni produit. On n'y vit même pas de voiture. Une centaine de chevaux sauvages brisèrent les chaînes d'une ville-parking pour dessiner en plein

désert les chevrons de la liberté. Preuve par neuf que la raison d'être de la création est de prendre des risques. Le devoir de l'imagination est de nous sortir des sentiers battus. La publicité française était alors à la pointe de l'inventivité mondiale, et ses grands créatifs, les Jean Feldman, Philippe Michel, Jean-Marie Dru, stars de l'éphémère, se disputeront les festivals et les plateaux télé.

La pub-spectacle venait de prendre son vol. Elle allait nous entraîner sur les rives hollywoodiennes des fantasmes les plus fous. Jamais la création n'avait osé s'engager aussi loin dans l'illogisme et l'irréel. Et le plus fou sera le public qui suivra, mieux, applaudira à tout rompre. Hollywood lavait plus blanc. ●

Propos recueillis par Pascal Meynadier

Mitterrand, acte II

Le 20 janvier 1988, Jacques Séguéra et sa fille Lola dévoilent « Génération Mitterrand », l'affiche de campagne du Parti socialiste pour la présidentielle. Un slogan qui doit convenir aussi bien au président sortant qu'à... Michel Rocard, son très populaire rival au P.S., puisque François Mitterrand n'a pas encore déclaré sa candidature.



C'ÉTAIT LES ANNÉES 80



*Aux Bahamas,
en juillet 1981,
sous l'objectif de
Jean-François
Jonvelle.*



Une fille toute simple

« Je n'ai pas fait ces photos par esprit d'exhibitionnisme, confiait à *Match*, en septembre 1981, celle par qui le scandale est arrivé. Je n'ai eu aucune réticence à montrer mon corps. J'ai parlé à ma mère après avoir fait les photos. Elle n'a pas été choquée. » Adepte de yoga, de méditation et de macrobiotique, Myriam Kohn, 19 ans, nous avait accueillis dans son nid parisien, un petit trois-pièces au décor très sobre, presque monacal : ni télé ni radio, un matelas à même le tapis, une tringle sur deux tréteaux en guise de garde-robe, un grand miroir fendu récupéré dans la rue, une étagère, quelques livres et B.D., une guitare... « Je n'aimerais pas être mannequin toute ma vie. J'ai l'impression de faire un métier inutile », concluait celle dont les envies se résumaient à une maison de campagne et des voyages.



Et Myriam enleva le bas !

PAR PATRICK MAHÉ

Comment oublier « Perrier, c'est fou », le ticket chic et choc de la RATP ou Michel Leeb en costume est à quatre pattes pour l'insecticide Baygon ? Sans zapper l'amusant et sexy « caprice à deux » de Caprice des dieux dans un téléphérique, Dominique Lavanant s'exclamant « qu'est-ce que je peux sucer ! » pour les bonbons La Vosgienne, le très cinématographique Loulou de Cacharel... ni le fantasme incarné par Grace Jones, l'égérie de Jean-Paul Goude, qui recrache une Citroën dans le désert. Les spots publicitaires sont inventifs, drôles, parfois bling-bling et bientôt plus réfléchis pour la politique (Chirac, Mitterrand). Il règne à cette époque une effervescence créative exceptionnelle. Les grandes agences foisonnent : Euro RSCG (pour Roux, Séguéla, Cayzac, Goude), BDDP (même principe) ou, plus exotique, Australie. L'avenir leur appartient. La preuve avec... Avenir, qui crée le buzz à la fin de l'été 1981 en hissant une inconnue au top.

Chose promise, chose due... Mais d'abord, un petit suspense d'une semaine qui fit le buzz dans le Tout-Paris de la pub et des médias. Flash-back : on est le 30 août 1981. Des milliers d'affiches, grand format, siglées « Avenir » propulsent une jeune fille – Myriam – qui, visiblement n'a pas froid aux yeux, sur le devant de la scène. Topless, mains sur les hanches, la brune, regard noir perçant et cheveux courts, interpelle les passants d'un aguichant : « Demain, j'enlève le bas ! » La pulpeuse n'impose pas une silhouette de top model et ne répond donc guère aux canons de beauté en vogue.

Deux précédentes candidates s'étant récusées, c'est elle qui, soudain, s'est trouvée en première ligne, un peu « à l'insu de son plein gré ». Son ami, Jean-François Jonvelle, très en vogue dans le monde de la photo de charme, a su la pousser vers le studio et convaincre le directeur artistique de l'agence C.L.M, Joël Le Berre, de jouer le jeu avec sa protégée. Car c'est bien d'un jeu qu'il s'agit, ou d'un gag à enjeu, au choix. En quelques jours, l'inconnue la plus célèbre de France illustre l'un des plus beaux coups de l'histoire de la publicité, si créative par ailleurs dans ces années 1980.

Et, le 4 septembre, alors qu'il est au comble de l'affranchissant suspense, Paris se retrouve inondé d'affiches XXL, arborant fièrement le titre : « Avenir, l'afficheur qui

tient ses promesses. » De fait, Myriam a bien enlevé le bas, mais sa pose la montre de dos, pudiquement tournée vers le bleu horizon de la mer. Beaucoup apprécient sa nudité bronzée et ses courbes harmonieuses. Ceux qui, en revanche, guettaient le strip-tease côté face en ont le voyeurisme frustré.

Le battage est tel qu'il dépasse toutes les espérances de l'annonceur. On ne parle plus que d'elle. Vite, on cherche à en savoir plus sur Myriam. On apprend, en vrac, qu'elle n'a pas 20 ans, qu'elle a quitté sa famille aux tourments de l'adolescence, qu'elle fut tantôt journalière dans les vignobles à la saison des vendanges, plombière amateur et danseuse de circonstance ; enfin qu'elle vient de tenter sa chance dans le mannequinat – ce qui permit à Jonvelle de la remarquer...

La réussite de la campagne fait sauter les bouchons chez Avenir. Myriam se tient loin du tapage parisien et des cocktails. Initiée à l'ébénisterie, noble métier du bois, elle part retaper une vieille grange dans les Alpes du Sud. Tout juste consent-elle à lâcher ce sage commentaire : « L'euphorie passée, j'ai réalisé la futilité de ce genre de succès. »

Pour cette campagne, Myriam toucha 40 000 francs (environ 15 000 euros d'aujourd'hui). Sur cette lancée, elle en gagnera le double en prêtant sa silhouette sans apprêt, mais non sans atours, à Richard Avedon. Le prince des photographes new-yorkais la sélectionna

pour un film publicitaire. Mais ce n'est pas tout. La notoriété réserve parfois des fulgurances inattendues. A l'heure des bilans de fin d'année, quand s'estompent les émotions du temps et que l'on célèbre les palmarès de saison, Paris Match publie le sien.

On y trouve d'abord Dalida. Egérie « people » de François Mitterrand, le nouveau président élu, la chanteuse était en première ligne, drapée de rose, quand il entama sa marche vers le Panthéon, une... rose à la main.

Derrière elle, Patrick Sabatier. L'animateur télé vient de fêter ses 30 ans en signant « Avis de recherche », l'émission-surprise d'une télévision en plein charivari créatif (voir notre sujet pages suivantes) ; il prépare déjà un spectaculaire « Jeu de la vérité », dont Alain Delon et Coluche seront les têtes d'affiche et Chantal Goya la grande victime...

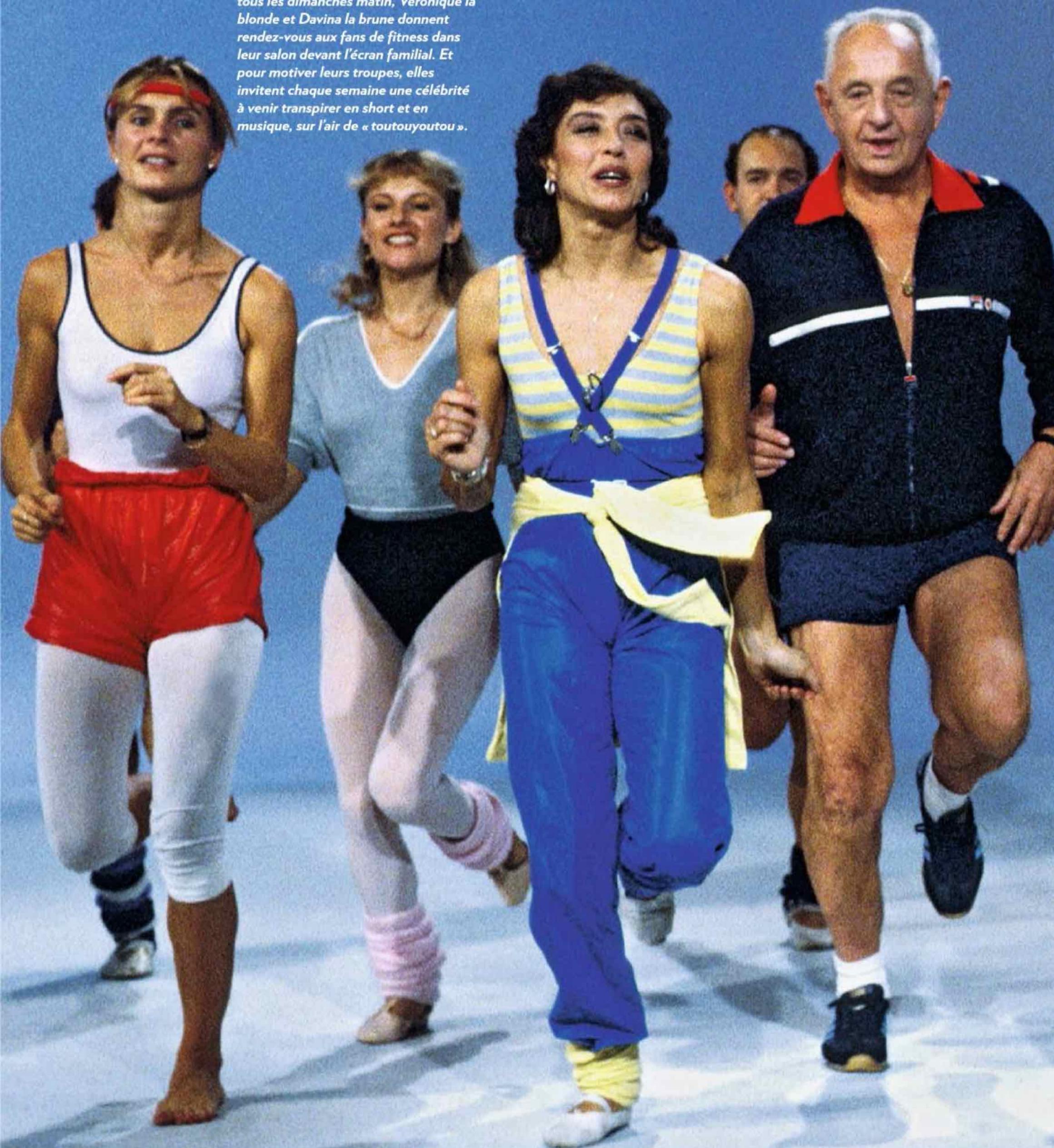
Enfin, Josiane Balasko. L'actrice au franc-parler, sans complexes ni états d'âme (c'est sa force), vient de triompher dans « Les hommes préfèrent les grosses », comédie souriante de Jean-Marie Poiré.

Un beau podium, donc...

Et Myriam, dans tout ça ? A la surprise d'un showbiz aux attentes convenues, elle est sur la quatrième marche, mais pas la dernière... La plus haute, au contraire ! C'est elle, l'illustre inconnue, qui rafle la mise au nez et à la barbe des célébrités. Preuve qu'on peut atteindre les sommets « en enlevant le bas »... ■

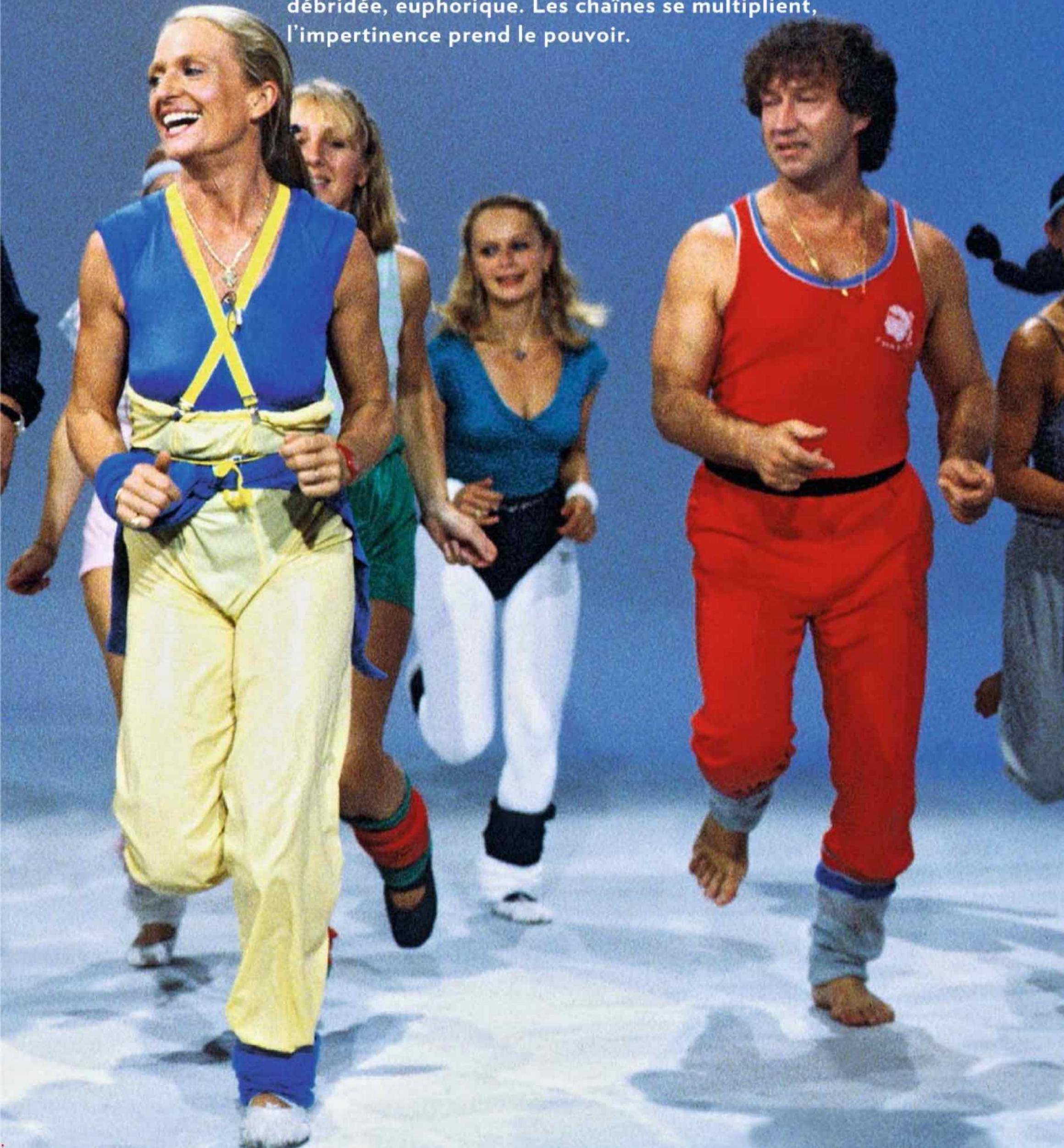
«GYM TONIC» POUR LE GÉNÉRAL BIGEARD

Rien de tel pour sculpter sa silhouette que l'aérobic ! De 1982 à 1986, tous les dimanches matin, Véronique la blonde et Davina la brune donnent rendez-vous aux fans de fitness dans leur salon devant l'écran familial. Et pour motiver leurs troupes, elles invitent chaque semaine une célébrité à venir transpirer en short et en musique, sur l'air de « toutouyoutou ».



LA TÉLÉ FAIT BOUM !

Adieu « Zorro », « Les chevaliers du ciel », Nounours et le commissaire Bourrel. Place à la télévision moderne, créative, débridée, euphorique. Les chaînes se multiplient, l'impertinence prend le pouvoir.



Alors les chaînes rivalisent d'humour et d'insolence

PAR PATRICK MAHÉ

Au commencement, les pionniers de la télévision s'appelaient Pierre Sabbagh, côté J.T., Jean Nohain, pour les variétés, Raymond Oliver, pour les toqués de cuisine. Jacqueline Huet était l'atout charme des speakerines au sourire en accroche-cœur et Roger Couderc, barde du ballon ovale, gravait sa formule enchanteresse : « Allez les petits ! » dans le rêve des sportifs... Etoiles d'hier ! Pour suivre le couronnement de la reine Elizabeth II, en juin 1953, le pays ne comptait que 60 000 postes. Découvrant la magie d'un direct de conte de fées, les badauds s'agglutinaient devant les vitrines des marchands, qui vendent alors 5 000 téléviseurs en une semaine.

Quand de Gaulle, surgit, en 1958, le pays ne compte que 988 000 téléviseurs. Ces meubles massifs trônent à la place d'honneur dans les salons... La production répondait aux mœurs d'une époque candide : sur fond de guerre de Cent Ans, « Thierry la fronde », médaille médiévale autour du cou, collant et ceinturon, enchantait les samedis épiques de la jeunesse, déifiant la perfide Albion à la façon de Robin des bois ; on versait des larmes pour « Belle et Sébastien », on jouait à « Zorro » dans les cours d'école. Avec une certaine gravité de ton, « Cinq colonnes à la une » donnait aux parents le la de l'info, tandis que Léon Zitrone et Guy Lux mêlaient le rire aux jeux dans les défis bon enfant d'« Intervilles ». Enfin, Pierre Bellemare imposait encore l'alliance du muscle et de l'esprit avec « La tête et les jambes ». Quant aux séries policières, elles n'avaient pour héros que l'inspecteur Bourrel et

le commissaire Maigret. Si la caméra n'en finissait plus d'explorer le temps, c'était bien celui d'une télévision familiale, en noir et blanc. Y demeurait un certain esprit IV^e République à rallonge, malgré l'incursion érudite et joyeuse, pour ne pas dire insolente de Bernard Pivot, brisant les codes établis du rayon littéraire.

Soudain, tout change à l'orée des années 1980. On compte alors 17 millions de postes, dont la moitié en couleur équipés multichaînes... Fini les vieux polars au suspense de série B ; adieu aux variétés de papa, à Guy Lux, aux Carpentier, à « La Piste aux étoiles » et aux « Rois maudits ». Un monde nouveau déferle sur les chaînes.

L'humour n'est pas le moindre de ses atouts. Loin de l'aimable persiflage des années 1960, des sarcasmes attendus de Jacques Martin et de Jean Yanne, des polissonneries de Thierry Le Luron, surgit l'agitateur social.

Coluche en est la nouvelle voix. Transgressant les mœurs d'un milieu campé sur son quant-à-soi, il transforme l'insolence grand public en impertinence bouffonne. Fort de son aura, devenu quasi intouchable aux marches de la bonne société, il crée les Restos du cœur à la veille de Noël 1985 et fait recette... au profit des plus démunis. Il n'est pas seul à « allumer le feu » dans les têtes. En 1982, Pierre Desproges



Provocateurs. En enfilant ses « Lunettes noires pour nuits blanches », Thierry Ardisson invente un style cash. Et fera école... Quant à Stéphane Collaro, il fait de ses Coco girls son arme sexy.



invente sur France 3 (service public) la corrosive « Minute nécessaire de monsieur Cyclopède », un mot choisi entre cyclope et encyclopédie, entre « le regard borgne de l'obscurantisme et les lumières du savoir ».

Dès lors, rien ne sera plus comme avant, même au niveau du sourire et du clin d'œil facile : TF1, première chaîne généraliste (privatisée en 1987) tourne la page du « Petit rapporteur » aux satires politiques dépassées, pourtant signées Jacques Martin, Desproges et Collaro. Ce dernier s'offre une parenthèse glamour. Avec « Cocoricocoboy », il trône au milieu de vestales sexy (les Coco girls), certaines recrutées au Crazy Horse Saloon. L'un des atouts charmes de l'émission, Olivia Koudrine, écrit désormais des romans et des thrillers à succès. Sophie Favier a fait carrière à la télé, Fabienne dans le télés-hopping et Natty épousa Jean-Paul Belmondo ! Effet chic et choc sur le public : on se presse alors, à la sortie des bureaux, pour guetter leur apparition fugace en collants et bustiers. Trois ans durant (1984-1987) elles font le buzz du moment, avant le solennel 20 Heures.

Autre ruée vers le poste... TF1 inonde son public de séries télé au long cours, venues d'ailleurs (« Dallas », « Dynastie »). On y suit un certain J.R., l'homme au sourire carnassier qu'on aime détester. Le salaud héros de « Dallas » balade sa morgue et son cynisme de roi du pétrole texan. En 1982, chaque semaine, 15 millions de téléspectateurs s'accrochent au pâle sourire de Pamela, à l'innocence décavée de Bobby (frère et victime de J.R.), que Michel Drucker va interviewer pour Match, aux malheurs de Sue Ellen, sombrant dans le mauvais bourbon pour oublier le gros business sans foi ni loi de la saga. Un sondage « Télé 7 jours » révèle alors

La dynastie de Caunes : Antoine, l'animateur, honoré d'un 7 d'or, entre ses parents, Georges, le journaliste, et Jacqueline Joubert, la speakerine, deux pionniers de la télé.

que 45 % des Français sont prêts à renoncer au cinéma pour « feuilletonner » à la « Dallas » ! La contre-attaque surgit ailleurs.

Sous François Mitterrand, sonne l'heure de Canal +. Chaîne cryptée, délivrée sur abonnement, elle aimante une sorte de nouvelle société. Pierre Lescure, un « Enfant du rock », est à la barre. Ton distancié, humour sociétal (« l'esprit Canal »), il sort de ses cartons en 1988, une trouvaille qui relègue aux oubliettes les impertinences délavées du « Bébête show », avatar du « Muppet show » anglo-saxon.

Et soudain, Canal +

Son idée fera date. En lançant « Les arènes de l'info », Canal + ne s'adresse plus seulement aux mordus du foot, dont la chaîne dépoussiète l'image, ni aux cinéphiles boulimiques (grâce aux multidiffusions), ni aux amateurs de X pendus devant l'écran de nuit (« after hours », comme on dit aux Etats-Unis)... Des années durant, le rendez-vous du soir, en apéro du journal télévisé des grandes chaînes, drainera potaches, intellos et yuppies à l'affût des bons mots

Caustiques. L'incandescent Pierre Desproges et Serge Gainsbourg brûlant un billet de 500 francs en direct embrasent les esprits. Michel Polac arbitre des débats incendiaires dans son « Droit de réponse ».

des « Guignols » (ainsi que l'émission s'appellera par la suite). Très vite, les marionnettes d'Alain Delon, Jacques Chirac, Eric Cantona, Sylvester Stallone (en M. Sylvestre, caricature de dirigeant américain inculte et sans états d'âme de l'imaginaire World Company), Gérard Depardieu, Nicolas Sarkozy et surtout PPD (pour Patrick Poivre d'Arvor, pilier du J.T. de... TF1) font la joie des rebelles de salon.

Le sens de la formule amplifie leur succès. Parmi les phrases cultes, on se passe et repasse, à loisir, le « ah que coucou ! » de Johnny et le « et pis c'est tout » de Philippe Lucas, l'entraîneur de natation aux allures de lutteur de foire. Dès lors, l'humour grinçant des « Guignols » sera la griffe de Canal +. Son animateur emblématique aura pour nom Antoine de Caunes dans « Nulle part ailleurs »... Le fils de Georges de Caunes et de Jacqueline Joubert. Le grand reporter de la télé de papa et la speakerine des premières heures du petit écran, ont fêté son premier 7 d'or obtenu pour « Les enfants du rock » en 1988. Il doublera, triplera même la mise au rayon talk-show pour Canal +. La boucle est bouclée. ●

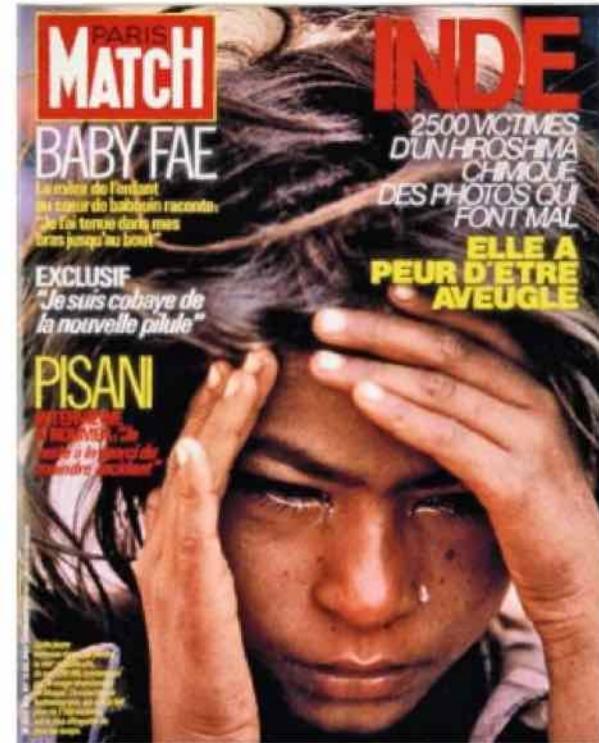
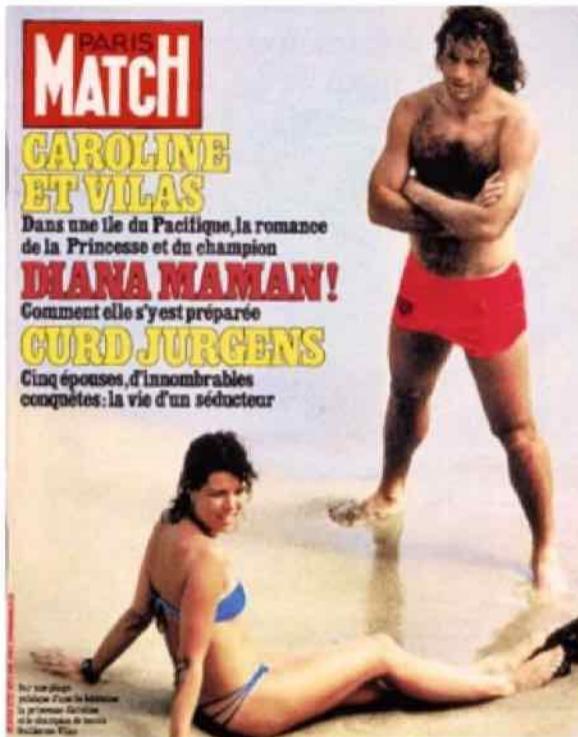


PARIS MATCH EN CAVALCADE



Les as de la planque

Ils se pensaient à l'abri des regards indiscrets, mais c'était sans compter les paparazzis ! Depuis les années 1960, ceux-ci prennent un malin plaisir à mettre au jour les petits secrets des stars et des politiques pour la plus grande joie des lecteurs. L'élection présidentielle de 1981 approchant, la polémique sur le passé du très populaire secrétaire général du Parti communiste, Georges Marchais, pendant la Seconde Guerre mondiale bat son plein. Le 21 mars 1980, Match l'épingle à la fenêtre de son pavillon de Champigny-sur-Marne. Mais l'Hexagone ne suffit pas à nos chasseurs de scoops. Surtout quand un champion de tennis et une princesse, Guillermo Vilas et Caroline, se cachent à l'autre bout du monde pour vivre quinze jours d'une idylle passionnée...



Bhopal, désastre industriel

Dans la nuit du 2 au 3 décembre 1984, l'usine de pesticides Union Carbide à Bhopal, en Inde, laisse échapper un nuage toxique d'isocyanate de méthyle qui se répand sur la capitale du Madhya Pradesh. A l'aube, 3 800 corps jonchent les rues de la ville. C'est la catastrophe la plus meurtrière de l'histoire industrielle : on relève au total, selon les sources, entre 5 300 et 25 000 morts. A ce jour, le site de l'usine n'est toujours pas décontaminé.

Le roi démocrate

Six heures après l'irruption, dans la chambre basse du Parlement espagnol, de militaires nostalgiques du régime franquiste, Juan Carlos I^{er} intervient à la télévision, en uniforme de capitaine général des armées pour s'opposer à ce coup d'Etat. Il est 1 heure du matin. Les putschistes sont défaites. Et les députés libérés au matin du 24 février 1981.



Canot d'orgueil

Héroïque ! Le 21 septembre 1980, Gérard d'Aboville est le premier Français à réussir la traversée à la rame et en solitaire de l'océan Atlantique, dans le sens ouest est. Il a embarqué sur le « Capitaine Cook », long de 5,60 mètres, le 10 juillet au cap Cod, aux Etats-Unis. A son arrivée à Brest, après 71 jours et 23 heures de mer, il avoue : « Si l'y a une chose dont je suis sûr, c'est que jamais je ne repartirai dans une telle galère. » Onze ans plus tard pourtant, l'infatigable navigateur breton vaincra le Pacifique, toujours à la rame.



50 ans... Et alors ?

Happy birthday BB! La petite fiancée de Match fête ses 50 ans. Femme libre, elle a dit stop au cinéma et se consacre désormais aux animaux à travers sa fondation. Pour son anniversaire, notre magazine réunit, dans un numéro exceptionnel, ses photos les plus légendaires. Et en couverture, sous l'objectif de son cher Jicky Dussart, Brigitte réinvente encore une fois Bardot.



La belle par les airs

Elle s'appelle Nadine Vaujour. Le 26 mai 1986, à 10 h 34, aux commandes d'une Alouette, elle arrache son mari, Michel, à la prison de la Santé, où il était détenu pour une série de hold-up. Pendant deux ans, alors qu'elle est sujette au vertige, cette femme amoureuse a appris à piloter un hélicoptère, pour libérer son homme. Si elle n'est pas la première du genre – Gérard Dupré et Daniel Beaumont, deux gangsters, se sont envolés de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis en 1981 –, l'évasion de Vaujour, avec ses ingrédients romanesques, est la plus célèbre. Et la technique de l'hélico a fait bien des émules depuis : le dernier en date à avoir emprunté la voie des airs, Rédoine Faïd, s'est enfui du centre pénitentiaire de Réau, le 1^{er} juillet 2018...

PARIS MATCH B.B.

BRAVO POUR VOS 50 ANS!

L'album photos de sa gloire. Tête à tête avec Brigitte, par Vadim

LE TRANS-SIBERIEN

Poivre d'Arvor a pris les derniers trains de rêve. Cette semaine: Moscou-Pékin

DOLLAR

Paul Loup Sulitzer vous raconte la folie du papier vert

UNE VIE DE "BOUFFE"

50 tonnes de victuailles sur une photo: ce que dévore la Française moyenne

Brigitte Bardot, la déesse en collants. Pour son anniversaire, Paris Match réunit ses portraits les plus légendaires. Cette photo de Jicky Dussart immortalise le mythe B.B.



Baby-boom

En 1980, les unes de Match s'affichent en rose et bleu layette. En mai, Claudia Cardinale, 42 ans, ouvre le bal des unes avec sa fille, Claudia II, 1 an. En juillet, une autre quadra magnifique, l'actrice Ursula Andress, nous présente son fils nouveau-né, Dimitri. Et à deux c'est encore mieux ! A la fin de l'été, Marlène Jobert laisse éclater son bonheur de jeune maman avec ses toutes petites jumelles, Joy et Eva Green... dont on reparlera. Et pour les fêtes de fin d'année, la reine des animatrices, Denise Fabre, tient sur ses genoux ses deux princesses de 8 mois, Elodie et Olivia.

Johnny, le père et l'amoureux

Radieux, Johnny Hallyday partage son bonheur le 15 novembre 1983: « C'est une petite fille qui pèse 3,350 kg et elle s'appelle Laura, voilà. » C'est ainsi qu'il annonce la naissance de l'enfant que lui a donné sa compagne, Nathalie Baye. Mais comme souvent avec notre rockeur national, les histoires d'amour finissent mal... De nouveau célibataire, Johnny tombe amoureux de Gisèle Galante, journaliste à Match, venue l'interviewer. Leur mariage est annoncé en fanfare et en couverture le 1^{er} janvier 1988. Pas son annulation, six mois plus tard.



Le secret d'E.T.

Un merveilleux petit monstre aux pouvoirs extraordinaires conquiert le cœur des enfants du monde entier en 1982. Mais derrière le masque d'« E.T. l'extraterrestre », le film de Steven Spielberg, se cache l'acteur Patrick Bilon, 34 ans, 86 centimètres, qui anime le petit alien de l'intérieur.



2 000 semaines d'existence !

Près de quarante ans se sont écoulés depuis la parution le 25 mars 1949, du premier numéro de Paris Match, lancé par l'industriel et patron de presse Jean Prouvost. Et c'est Tarzan lui-même, alias Christophe Lambert, nouveau sex-symbol et « numéro 1 d'une nouvelle génération d'acteurs » qui s'affiche sur notre numéro anniversaire, le 25 mars 1987.

Dans le viseur

Le 30 mars 1981, à 14 h 30, devant le Hilton à Washington, John Warnock Hinckley vise le chargeur de son pistolet sur le président des Etats-Unis. Bien que grièvement blessé, **Ronald Reagan** se remettra vite. Hinckley, atteint de troubles mentaux, avait dans l'idée de séduire l'actrice Jodie Foster en commettant cette action d'éclat.



New York, le 8 décembre 1980, 22 h 50. **John Lennon** et Yoko Ono rentrent chez eux. Mais un fan déséquilibré, Mark David Chapman, guette dans l'ombre. Quatre détonations. L'ex-Beatle s'effondre. Il avait 40 ans.

Ils sont partis... Georges Brassens, Lino Ventura, Simone Signoret, Louis de Funès, Bernard Blier, Patrick Dewaere.



DÉCOUVREZ VOTRE VOLUME 5 “NOS ANNÉES 1990”

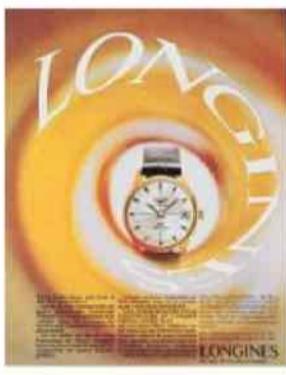
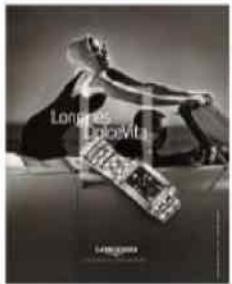
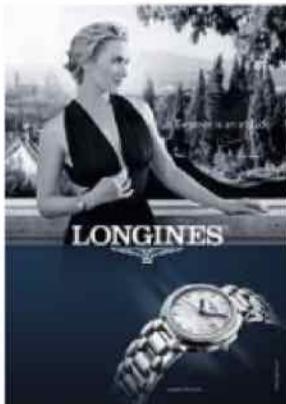
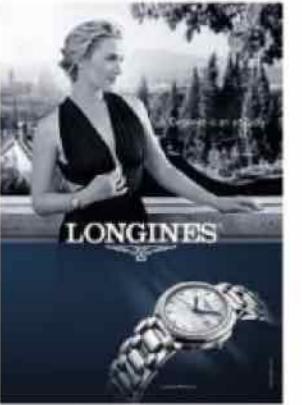
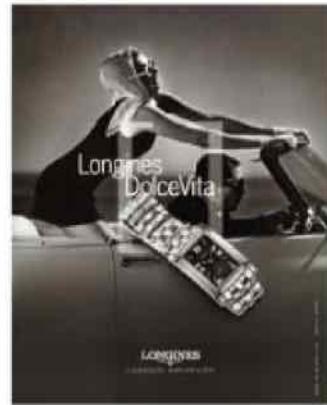
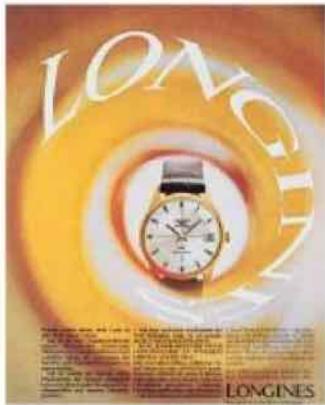


Pour commander la collection complète :
www.decennies.parismatchabo.com

Les secrets de Mitterrand
Bill Clinton, de l'élection au scandale Lewinsky
La tragédie Kennedy continue : mort de John-John
Le règne des top models
Peur sur Paris, Marseille, Louxor
Conflits du monde : guerre du Golfe, massacres au Rwanda...
Affaires criminelles : la secte du Temple solaire, « Omar m'a tuer »...
Adieu Diana, Jackie O., Yves Montand, Michel Berger, Frank Sinatra...

DÈS LE JEUDI 18 OCTOBRE
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

1950 1960 1970 1980 1990 2000 2010



LONGINES



LONGINES ET PARIS MATCH
70 ANS D'ÉLÉGANCE COMMUNE

